


251 aa. 23
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Vet. Fr. III A. 456
Digitized by Google



SANSCRAVATE

OU LES COMMISSIONNAIRES.



IMP. DE HAUMAN ET C°. — DELTOMBE, GERANT,
Rue du Nord, 8.

SANSCRAVATE

OU

LES COMMISSIONNAIRES

PAR

Ch. Paul De Kock.

TOME III.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1844


TAYLOR INSTITUTION
30 DEC

I

LES COUTURIÈRES.

— Suite. —

« — Oh ! ma chère, les anguilles ça ne se casse « pas, ça prête... on en fait tout ce qu'on veut « des anguilles... même des matelotes.

« — Je connais une chanson là-dessus, » dit la grosse Julienne... « où l'on dit que les anguilles « sont comme les jeunes filles...

« — Allons, voilà Potage qui est cause que je « me suis piquée, » reprend Mlle Laura, elle veut « parler d'un morceau que l'on chante à l'Opéra-« Comique :

« Les anguilles, les jeunes filles,
« Moi, je prends tout dans mes filets.

« Voilà le morceau, c'est dans *Mazaniello* que j'ai
« entendu ça... Oh ! un bien bel opéra... que j'ai
« vu représenter sur un théâtre de la banlieue...
« il y avait trois figurants pour faire le peuple
« napolitain qui se révoltait, et sur ces trois per-
« sonnages qui composaient la populace, il y avait
« un petit vieux de quinze à soixante ans, coiffé
« d'un bonnet rouge, qui courait à chaque instant
« dans la coulisse remonter un quinquet qui vou-
« lait s'éteindre et qui a fini par décrocher le quin-
« quet et le tenir à sa main pour chanter un grand
« chœur final dont les paroles sont, je crois :

« **Mort! mort aux tyrans!**

« Et en chantant son chœur, dans lequel il voulait
« mettre beaucoup de feu, il gesticulait avec son
« quinquet dans la main, dont il semblait menacer
« le public, si bien qu'on pouvait croire que son
« intention était de tuer les tyrans avec de l'huile
« à brûler. Enfin, au beau milieu du chœur un des
« trois musiciens qui composaient l'orchestre, se
« leva avec colère en criant : « Sacredié, M. Fis-
« ton, n'avancez pas tant votre bras, vous jetez de
« l'huile sur moi... Voilà ma redingote toute ta-
« chée... Est-ce qu'on chante l'opéra avec des
« quinquets, à présent ? »

« Ah! mon Dieu! je n'ai jamais tant ri de
« ma vie !

« — Qu'elle est heureuse, cette Laura! elle va « souvent au spectacle.

« — Ah! j'y allais bien plus souvent autrefois... « J'avais une connaissance qui me bourrait de « billets et de toutes sortes de friandises.

« — Un monsieur?

« — Certainement... et un bien joli garçon... « Je n'ai jamais vu un homme mettre sa cravate « avec autant de coquetterie!... il faisait une « rosette bien voluptueuse...

« — Mademoiselle Laura, vous allez recommen- « cer à nous dire des choses légères!...

« — Ah çà, mademoiselle Frotard, est-ce que « que je ne puis pas avoir connu un joli garçon?... « J'ai même le droit d'en avoir connu plusieurs; « j'ai vingt-quatre ans, je ne cache pas mon âge, « moi... et je ne fais pas la bégueule!... Certaine- « ment je n'ai plus de prétentions pour être rosière...

« — Moi, ce sont les loges à salon que je vou- « drais voir!... je ne serai pas heureuse que je « n'aie été là dedans...

« — Il faut vous y faire mener par votre amou- « reux un jour qu'il sera en fonds...

« — Mon amoureux, à moi, il n'est jamais en « fonds... Je ne sais pas ce qu'il fait de son argent... « il ne me régalerait pas d'un verre de cidre! il « prétend qu'il met tout à la caisse d'épargne pour « quand nous nous marierons...

« — Croyez ça et buvez de l'eau, ma pauvre So-
« phie !... Les épingles, s'il vous plaît...

« — Les grands ciseaux...

« — Voilà.

« — Enfin, il m'a menée une seule fois au spec-
« tacle, parce qu'on lui avait donné un billet... Ce
« jour-là je me rappelle que nous avions dîné chez
« moi bien légèrement, et que j'avais très-faim au
« spectacle ; c'était à un théâtre du boulevard, on
« jouait un grand drame... il était onze heures et
« demie du soir, et il y avait encore quatre actes à
« voir... Mais voilà-t-il pas que dans la pièce... où
« l'on voyait une ferme et des paysans qui reve-
« naient du travail, tout à coup on apporte une
« grande gamelle et l'on se met à manger de la
« soupe aux choux... oh ! mais c'est que c'était de
« la vraie soupe aux choux... ça fumait et ça sentait
« une odeur délicieuse ! Jugez, pour nous qui avions
« faim, de l'effet que ça produisait. J'ai envie de
« demander à entrer sur-le-champ dans les chœurs,
« dis-je à Oscar ; mais déjà mon amant s'était levé,
« il avait ouvert la porte de la loge où nous étions
« seuls, et il appelait l'ouvreuse ; celle-ci étant
« arrivée, je l'entendis qui lui disait : « Madame,
« mon épouse se trouve dans une position où l'on
« ne peut rien lui refuser... où les femmes sont
« sujettes aux caprices les plus singuliers, aux en-
« vies les plus bizarres, vous comprenez ce que je

« veux dire, elle est enceinte. Eh bien, après avoir
« dîné comme un ange chez Véry, la voilà qui
« est comme une folle parce qu'elle sent l'odeur
« de la soupe aux choux que l'on mange dans
« cette pièce... elle en veut absolument, il lui
« en faut... elle me menace de ne me donner
« pour rejeton qu'un potage si on ne satisfait
« pas son envie. Madame, est ce qu'il n'y au-
« rait pas moyen de satisfaire à ce désir... il n'est
« aucun sacrifice dont je ne sois capable pour que
« mon épouse ne me donne pas un chou pour fils. »
« Là-dessus, l'ouvreuse qui espère une bonne ré-
« compense répond : « Soyez tranquille, mon-
« sieur, je vais descendre dire cela au contrôle, d'où
« l'on se rendra sur le théâtre ; madame votre
« épouse aura de la soupe aux choux, j'en fais mon
« affaire. — Merci mille fois, madame, répond
« Oscar. Alors, demandez-en tout de suite beau-
« coup, car dans sa position, quand nous dînons
« chez le traiteur, ma femme prend toujours du
« potage pour quatre, et cela ne lui fait pas le
« moindre mal. » L'ouvreuse s'éloigne. Oscar re-
« vient se placer près de moi. Vous jugez si j'avais
« envie de rire. « Tais-toi, me dit mon amant,
« et tends le ventre un peu pour certifier la position
« que je t'ai donnée, nous allons souper aux dépens
« de l'administration, ça ne lui fera pas de mal et
« ça nous fera grand plaisir.... » En effet, au bout

« de quelques minutes l'ouvreuse entra dans notre
« loge, elle portait une fort jolie soupière, une
« assiette creuse et une cuiller ; elle me présenta
« tout cela en me disant d'un air aimable :
« Madame en prendra ce qu'elle voudra, on en a
« mis plein cette soupière, afin que madame puisse
« satisfaire entièrement son envie. — Vous êtes
« mille fois trop bonne ! s'écrie Oscar, mais j'espère
« aussi que vous serez contente de moi. » Là-
« dessus l'ouvreuse fait une profonde révérence, et
« s'en va en refermant la porte de notre loge.
« A peine sommes-nous seuls, qu'Oscar m'emplit
« l'assiette de soupe, et gardant la cuiller, se met
« à dévorer tout ce qui restait dans la soupière ;
« comme il n'y avait qu'une cuiller, je fus obligée
« d'attendre qu'il eût fini pour manger mon assiettée,
« mais je vous assure que je trouvai la soupe excel-
« lente. Quand nous eûmes fini, Oscar appela
« l'ouvreuse et lui rendit la soupière, l'assiette et
« la cuiller, en lui disant : « Croiriez-vous que
« mon épouse a mangé tout ?... Oh ! c'est inconce-
« vable... on fait des tours de force dans sa posi-
« tion ! » L'ouvreuse s'écrie qu'elle est enchantée
« que j'aie satisfait mon envie, et elle s'en va de
« nouveau en emportant les objets que nous lui
« avons rendus. A peine est-elle partie, que mon
« amant me dit : « Mets ton chapeau et tiens
« toi prête à partir. » Puis il regarde au carreau

« de la loge, mais il voit avec stupéfaction que
« notre ouvreuse est assise sur sa chaise dans le
« corridor ; elle venait de charger le garçon limona-
« dier de reporter au théâtre la soupière et l'assiette.
« Oscar jure entre ses dents, mais comme c'était
« un gaillard qui n'était jamais embarrassé, il me
« dit : « Attendons la fin du second acte. »
« L'acte ne tarde pas à finir, alors mon amant me
« fait signe de me lever, il me prend le bras, nous
« sortons de la loge et je m'appuie sur lui comme
« si j'avais quelque peine à marcher. En passant
« devant notre ouvreuse, Oscar lui dit : « Con-
« cevez-vous quelque chose à cela, madame? voilà
« maintenant mon épouse qui veut prendre des
« glaces... Ah ! que la nature est bizarre dans ses
« exceptions ! — Mais, monsieur, on aurait pu
« facilement vous en apporter dans votre loge, dit
« l'ouvreuse. — Oui, mais je crois que cela ne
« fera pas de mal à ma femme de prendre un peu
« l'air... Gardez-nous bien nos places, madame...
« l'entr'acte est-il long? — Pas très-long, mon-
« sieur. — Alors, viens, ma chère amie, hâtons-
« nous, car cette pièce m'intéresse beaucoup,
« et je ne voudrais pas en perdre une scène...
« Surtout, madame l'ouvreuse, gardez-nous bien
« notre loge. » En disant cela, Oscar m'entraîne,
« nous quittons la salle où nous n'avions pas envie
« de revenir ! L'ouvreuse ne reçut même pas le prix

« du petit banc qu'elle avait fourré sous mes pieds,
« et voilà la seule fois que mon amant m'ait ré-
« galée. »

L'anecdote que vient de conter Mlle Sophie a beaucoup amusé les jeunes élèves en couture. Mlle Euphémie ne peut pas terminer ses éclats de rire, et la grosse Julienne s'écrie :

« — Mais, s'ils avaient été dans une loge à salon,
« c'eût été bien plus commode pour manger... Il
« doit y avoir aussi des assiettes et des verres, dans
« ces loges-là....

« — Il y a même une cuisine à côté, » dit la grande Laura, « avec tout ce qu'il faut pour soigner
« un rôti.

« — Oh ! que ça doit être amusant ! voir la co-
« médie et tourner la broche en même temps !...

« — Mon Dieu ! que vous êtes bavardes aujour-
« d'hui, mesdemoiselles ! avec toutes vos bêtises,
« nous ne pourrons pas livrer notre commande !....

« — Parler n'empêche pas de coudre, mademoiselle.

« — Nous n'avons pas de raisons pour être tris-
« tes, nous ! » dit la jeune fille aux lèvres pincées.
« A propos, mesdemoiselles, j'ai rencontré avant-
« hier notre ancienne camarade Léonie... Ah ! elle
« donnait le bras à un homme qui avait bien mau-
« vais genre !... et mis... comme un commission-
« naire !...

« — Ah! dame, il y a des femmes qui ont si « mauvais goût!...

« — Qui portent leurs inclinations si bas!..

« — Il y en a qui aimeraient jusqu'à des décrot- « teurs.

« — Tiens! mais un commissionnaire ou un dé- « crotteur, c'est la même chose.

« — Tu crois, Euphémie?

« — Certainement; quand vous avez envie de « faire cirer vos souliers, vous vous approchez d'un « commissionnaire, vous mettez votre pied sur « ses crochets, et il est obligé de vous cirer tout « de suite.

« — Ah! mais s'il n'a pas de cire?

« — Ça ne fait rien! D'ailleurs ces gens-là en « ont toujours, ils se prêtent leurs outils entre eux.

« — Faudra que je me régale, alors... Pour deux « sous on peut se satisfaire; je me ferai décrotter « par le jeune Paul, le commissionnaire qui fait le « monsieur. »

La petite Élina ne dit rien, mais elle baisse encore plus la tête sur son ouvrage, car de grosses larmes tombent de ses yeux; le dépit, la colère la suffoquent, et elle ne voudrait pas qu'on la vît pleurer.

Heureusement, l'arrivée de Mme Dumanchon met fin à cette conversation. Quand leur maîtresse est là, les ouvrières n'osent ni parler, ni rire, ni chan-

ter, elles se contentent de temps à autre de se regarder en se faisant des signes ou des grimaces.

Élina est sortie de chez sa maîtresse le cœur gros et les yeux encore rouges, en se disant :

« — Mon Dieu ! que ces demoiselles sont mé-
« chantes!... Mais que diraient-elles donc si elles
« savaient que ce pauvre Paul, dont elles se mo-
« quent tant, parce qu'il est commissionnaire, est
« de plus un enfant trouvé ! Oh ! mais tout cela ne
« m'empêche pas de l'aimer, moi, car je suis bien
« sûre qu'il est honnête, qu'il est bon..... qu'il
« m'aime... Oh ! il me l'a dit avec un accent si
« vrai... Et il me semble que malgré sa condition,
« il a meilleur genre et s'exprime mieux que tous
« ces messieurs qui viennent quelquefois parler à
« ces demoiselles. »

Pour tâcher d'oublier la peine qu'elle a éprouvée à son atelier, la jeune fille a bien vite traversé la rue, afin de dire bonsoir à Paul avant de retourner chez sa tante. Mais son espoir est déçu, Paul n'est pas à sa place, et, après avoir regardé autour d'elle quelques instants pour voir si elle l'apercevra, Élina rentre tristement chez sa tante, se flattant d'être plus heureuse le lendemain.

Ce lendemain est venu ; Élina, qui a fort peu dormi et beaucoup rêvé, ce qui d'abord semble difficile, et arrive pourtant fréquemment, se lève de grand matin, descend de sa soupente, s'habille avec

soin, se regarde plus souvent dans un petit miroir pour s'assurer qu'elle est bien coiffée, et s'en va, après avoir répondu à sa tante, qui lui demande où elle va de si bonne heure, qu'il y a de l'ouvrage pressé, et que Mme Dumanchon a bien recommandé qu'on vînt de grand matin.

« — Il ne doit pas y avoir encore beaucoup de « monde dans la rue, » se dit Élina en descendant « son escalier, « et nous aurons le temps de causer un peu... Oh ! je suis bien sûre qu'il le désire « autant que moi. »

Puis la jeune fille a fait rapidement le trajet qui la sépare de chez sa couturière ; elle arrive au coin du boulevard, regarde à l'entrée de la rue à la place où se met Paul, mais il n'y est pas, la place est vide, et point de crochets, de veste, rien qui annonce qu'il soit venu.

Élina soupire en murmurant :

« — Il est donc moins pressé de me voir que je ne « le suis, moi !... Mais il a peut-être eu affaire ce « matin... quelque commission éloignée ! et ce n'est « pas sa faute s'il n'est pas de retour ! Oh ! oui, « ce doit être cela, car il n'est pas possible qu'il « ne désire pas me voir ce matin. »

La jeune fille pense qu'il est encore de bien bonne heure pour entrer chez Mme Dumanchon, elle va faire un tour sur le boulevard, puis elle revient au coin de la rue. Paul n'est pas venu, mais ses deux

camarades Sanscravate et Jean Ficelle sont à leur place.

Élina hésite, fait quelques pas dans la rue, puis retourne sur le boulevard, en se disant :

« — Mais je ne me suis pas acheté de quoi dé-
« jeuner et dîner ; il faut pourtant que je vive
« aujourd'hui, allons m'acheter quelque chose, pen-
« dant ce temps-là il viendra... puisque ses cama-
« rades sont venus, il faut bien qu'il vienne aussi. »

Et elle court de nouveau sur le boulevard, va d'un marchand à un autre, hésite entre le pâtissier et l'épicier, entre un petit pain et de la galette, du miel ou du raisiné, tout cela afin d'être plus longtemps, et de laisser à Paul le temps d'arriver. Mais il a fallu se décider. Cependant elle revient avec une part de galette dans laquelle elle n'a aucune envie de goûter, elle arrive rue du Helder, et Paul n'est pas à sa place. Il faut bien alors qu'elle se résigne à se rendre chez la couturière sans avoir parlé à Paul, sans même l'avoir aperçu.

Pendant toute la journée les pieds lui brûlent, elle cherche tous les prétextes possibles pour sortir, elle se propose pour faire toutes les commissions ; mais son zèle n'a aucun succès, on ne la fait pas sortir, et plus elle en témoigne le désir, plus Mlle Frotard semble y mettre d'opposition. Il lui faut donc prendre patience jusqu'au soir.

Mais dès que l'heure est venue, elle part une des

premières... elle est à peine dans la rue que déjà ses yeux ont parcouru l'espace... déjà son cœur s'est serré, son espoir s'est évanoui... Paul n'est pas là.

Ne pas voir l'objet qu'on aime et ne pas savoir où il est, ignorer enfin les causes qui le retiennent loin de soi ! n'est-ce pas de quoi être bien malheureux, et n'avons-nous pas tous éprouvé cela ? Un découragement, une tristesse profonde s'emparent alors de notre cœur, il nous semble que tout est perdu et que les jours heureux ne renaîtront jamais pour nous.

C'est dans cette disposition d'esprit que la jeune Élina rentre chez sa tante, elle ne retrouve un peu d'espérance que dans sa soupente, parce que là tout lui parle de Paul, parce que c'est là que pour la première fois il lui a avoué qu'il l'aimait.

Le lendemain, Élina se lève aussi tôt, s'habille encore plus vite, se hâte de sortir... et n'est pas plus heureuse que la veille. Le jeune commissionnaire n'est point à sa place ; elle se promène, elle attend inutilement, il ne vient pas, et le soir, en quittant son ouvrage elle ne l'aperçoit pas davantage.

Huit jours s'écoulent ainsi ; huit jours qui ont semblé éternels à Élina qui ne comprend rien à la disparition de Paul, qui ne sait à quelle conjecture s'arrêter, mais dont le cœur est en proie à l'inquié-

tude et au chagrin le plus amer. Le neuvième jour enfin, en arrivant le matin, la jeune fille qui cherche encore vainement Paul à sa place, ne peut plus résister aux tourments qu'elle éprouve, et s'approchant de Sanscravate et de Jean Ficelle, qui sont assis à côté l'un de l'autre, elle leur dit d'une voix émue et tremblante :

« — J'aurais voulu parler... à... M. Paul...
« votre camarade... : est-ce qu'il ne se met plus
« ici?...

« — Vous le voyez bien, » répond Sanscravate avec sa brusquerie ordinaire, qui est encore augmentée par l'humeur qu'il éprouve chaque fois qu'il entend prononcer le nom de Paul.

Élina va s'éloigner sans oser en demander plus, mais Jean Ficelle s'empresse de dire, en faisant un air doucereux :

« — Si mademoiselle avait besoin de quelqu'un
« pour lui faire une commission ou porter une
« lettre... ou n'importe quoi, on est à son service,
« et on pourrait s'en acquitter aussi bien que celui
« qu'elle demande.

« — Je vous remercie, répond Élina ; mais ce
« n'est pas pour une commission... que je deman-
« dais M. Paul, c'est-à-dire... c'est bien pour
« quelque chose... dont je l'avais prié... il devait
« me rendre réponse... et depuis dix jours je ne l'ai
« pas aperçu.

« — En effet, mam'zelle, il n'a pas reparu à sa « place depuis ce temps-là.

« — Et vous ne savez pas ce qui l'en a empêché?... « Il est peut-être malade... »

Jean Ficelle sourit d'un air gouailleur, en disant :

« — Oh! que non... ce n'est pas pour ça qu'il « n'est pas revenu...

« — Pas pour cela... vous savez donc alors « pour quelle raison il est absent...

« — Dame!... nous nous en doutons... D'abord « il n'est peut-être plus commissionnaire... c'est « un garçon qui avait plusieurs états.

« — Plusieurs états! que voulez-vous dire?

« — Ah! c'est un mystère... c'est un person- « nage à mystères que M. Paul!

« — Je ne vous comprends pas!

« — C'est qu'il ne disait pas tout ce qu'il faisait, « ce monsieur..., ensuite il peut y avoir une « autre raison... Comme le jeune farceur a soufflé « à Sanscravate sa maîtresse, il a peur que celui-ci « ne lui donne une *roulée,* et il n'ose plus venir se « placer à côté de lui... voilà!...

« — Et il fait bien, » murmure Sanscravate en serrant ses poings, « car, sacredié! on n'est pas « toujours maître de sa patience, et ça se mitonne « mal pour lui... je lui en veux, sacrebleu! je lui « en veux d'autant plus que j'étais son ami, et

« quand on déteste ses amis on les déteste plus « que les autres. »

Élina est devenue très-pâle, elle regarde les deux commissionnaires, elle ne peut plus parler, car ce qu'elle vient d'entendre semble lui avoir ôté la force et la voix, ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'elle balbutie :

« — Comment... M. Paul... a enlevé la maî- « tresse... de... de... Oh! mais non... ce n'est « pas possible !...

« — Pas possible ! » s'écrie Jean Ficelle en riant. « Ah ! ma belle jeunesse, vous ne connaissez « pas encore les hommes, et vous ne savez pas de « *de quoi qu'ils sont* capables ;... mais nous sommes « sûrs de ce que nous disons... nous avons surpris « le larron en foire, comme on dit... Je vas vous « faire une comparaison...

« — Non, monsieur, non ! vous avez beau dire ! » répond la jeune fille sans écouter la comparaison que Jean Ficelle veut lui faire « moi je suis bien « sûre que cela n'est pas vrai. »

Élina s'éloigne en disant cela, et elle porte son mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes, car elle est vivement affligée quoiqu'elle ne veuille pas croire Paul coupable.

Sanscravate la regarde aller, la suivant des yeux avec intérêt, puis il dit :

« — Pauvre jeune fille!... elle ne le croit pas

« infidèle... elle a toujours confiance en lui... elle
« ne veut pas la lui retirer... c'est bien ça, tout de
« même. »

Et une lueur de sérénité semble briller sur le front du commissionnaire qui se demande s'il n'a pas tort de ne point imiter la jeune fille ; mais Jean Ficelle s'écrie bientôt :

« — Ah ! ouiche !... elle a confiance... le plus
« souvent, c'est par amour-propre qu'elle a dit cela,
« mais elle s'est sauvée en pleurant comme une
« biche. »

Sanscravate a repris son air soucieux, et Jean Ficelle se remet à siffler.

II

LA CHASSE A TOBIE. — M. PLAYS.

Albert a besoin de revoir ce beau cachemire appartenant à Mme Plays, et dont le pareil fait tant envie à Mme Baldimer. Mais pour revoir le châle, il fallait voir celle qui le portait, et le jeune homme ne sait pas trop s'il doit se rendre chez Mme Plays; après la manière un peu leste dont il a cessé de la voir en se faisant remplacer par Tobie, il peut craindre de n'être pas bien accueilli, il n'est même pas bien certain que son envoyé ait été bien reçu, car lorsque Pigeonnier est revenu de son rendez-vous, Albert, qui était en train de perdre son argent à la

bouillotte et qui avait la tête un peu étourdie par le punch, n'a pas fait attention à ce que le petit Tobie lui a répondu au sujet de sa bonne fortune.

Pour savoir d'abord si le jeune Pigeonnier l'a entièrement remplacé dans le cœur de la superbe Plays, Albert pense que ce qu'il a de mieux à faire est d'aller trouver son successeur. Mais pour le trouver, il fallait avoir son adresse ; Tobie avait bien répété plusieurs fois qu'il demeurait rue de la Ferme des Mathurins, mais cette rue est longue et Albert ne se sent pas disposé à entrer dans toutes les maisons pour y demander M. Pigeonnier.

Albert se disait tout cela le lendemain de sa visite chez Mme Baldimer, et il se promenait, selon sa coutume, sur le boulevard des Italiens en fumant un cigare, lorsqu'il aperçoit son ami Célestin ; celui-ci s'empresse de venir à lui et de lui tendre la main.

« — Bonjour... comment va cette santé ?

« — Très-bonne.

« — Et les amours ?

« — Mais, pas mal.

« — Je gagerais que tu as revu Mme Baldimer.

« — Tu ne te tromperais pas. Je l'ai vue hier « chez elle, elle m'avait accordé un rendez-vous. « Mes affaires sont en bon chemin, et à son retour « de la campagne, où elle est allée passer quel- « ques jours, j'espère que ton ami n'aura plus de « vœux à former.

« — Allons, je te fais mon compliment. »

Il y avait quelque chose d'ironique dans la manière dont M. Célestin semblait féliciter son ami. Albert y fait d'autant moins attention, qu'il est habitué au ton de Célestin qui a toujours l'air de railler les personnes auxquelles il parle ; c'est une habitude assez adroite pour cacher son peu de mérite ; on se fait railleur ou blagueur, ce qui se ressemble beaucoup.

« — Je suis fort aise de te rencontrer, tu pour-« ras peut-être m'indiquer ce que je cherche.

« — Si c'est une femme fidèle que tu cherches, « il me serait difficile de t'en indiquer une, car je « n'en connais pas.

« — Non ! non ! c'est tout bonnement la de-« meure de Tobie Pigeonnier.

« — Diable !... mais c'est presque aussi difficile « ce que tu me demandes là... D'abord est-il bien « certain que ce petit Tobie ait une demeure?... Je « crois qu'il se contente de percher comme les oi-« seaux, il pose tantôt ici, tantôt là-bas.

« — Allons, ne plaisantons pas, il nous a dit « qu'il logeait rue de la Ferme des Mathurins.

« — Oui, mais quel numéro ?

« — Ah ! je l'ignore.

« — C'est bien facile de dire : Je demeure rue « de la Ferme des Mathurins, ou rue de la Paix, « ou rue de Rivoli ! Quand on n'en dit pas plus...

« on peut se loger ainsi dans les plus beaux quar-
« tiers de Paris. Moi j'ai dans l'idée que le petit
« Tobie est niché dans quelque cabinet de la rue du
« Pont aux biches ou de la place du Chevalier du
« guet ! Son départ précipité à notre soirée d'avant-
« hier chez Balivan... après avoir mis au jeu un
« fétiche de cinq cents francs que ce pauvre Vari-
« net lui a changé.
« Hom !... Je ne sais pas ! mais cela me sem-
« ble louche ! S'il avait perdu les cinq cents francs,
« passe encore, on dirait il est gêné pour les ren-
« dre ; mais il n'a guère perdu que cinquante francs
« dessus.
« — Est-ce qu'il n'a pas été payer Varinet le
« lendemain ?
« — Je n'en sais rien, mais je gagerais que
« non ; au reste, nous allons le savoir, voilà jus-
« tement Varinet et Balivan que j'aperçois prenant
« du chocolat chez *Tortoni*. »

Albert et Célestin entrent au café et vont se placer près de leurs connaissances, au moment où le peintre trempait un cigare dans son chocolat en croyant tenir une flûte.

« — Ah ! vous voilà, mauvais sujets ! » s'écrie Balivan, « est-ce que vous venez de passer encore
« la nuit à jouer ?... Quelle conduite ! vous êtes
« cause qu'hier je n'ai pas pu travailler de la
« journée...

« — Et tu travailles très-bien en ce moment,
« Balivan..... Tiens, regarde, tu manges un su-
» perbe cigare en guise de flûte, dans ton choco-
« lat.

« — Ah! mon Dieu !.... c'est pourtant vrai....
« Pourquoi aussi ce cigare était-il en rouleau ?... Je
« l'a ais pris pour une gaufre, et j'adore les gau-
« fres dans le chocolat...

« — Messieurs, nous venons vous demander des
« nouvelles du jeune Tobie... l'avez-vous vu depuis
« avant-hier, M. Varinet?

« — Qu'est-ce que c'est que M. Tobie? » dit le jeune homme aux cils blonds, en ouvrant de grands yeux étonnés.

« — C'est le particulier au fétiche... à l'olive...

« — Ah! le monsieur qui a mis au jeu une olive
« de cinq cents francs !

« — Justement. A-t-il été chez vous payer sa
« dette et retirer son gage?

« — Non, et la preuve c'est que j'ai toujours son
« bon dans ma bourse. »

M. Varinet tire sa bourse de son gousset, et fait voir, au milieu de pièces d'or, l'olive qui est séchée et considérablement diminuée.

« — Pour peu que ce gage vous reste longtemps, » dit Balivan, « vous n'aurez plus qu'un noyau.

« — Messieurs, » dit Albert, « savez-vous
« l'adresse de Tobie?

« — Non, » répond le peintre, « si je la savais,
« j'aurais déjà été chez lui pour lui rappeler son
« fétiche qu'il ne retire pas. Comme c'est chez
« moi qu'il a contracté cette dette envers M. Vari-
« net, qui voyait Pigeonnier pour la seconde fois,
« je trouve fort mal à celui-ci de n'être pas plus
« empressé de s'acquitter.

« — Oh! je ne suis pas inquiet du tout, » répond M. Varinet avec un grand calme.

« — Mais moi, » répond Albert, « j'ai besoin de
« voir ce petit Tobie, et je ne manquerai pas de
« lui rappeler cette dette; car il serait fort désa-
« gréable pour nous que M. Varinet fût victime de
« sa confiance dans une personne qu'il a pu croire
« de nos amis.

« — Qu'est-ce qu'il y a? de quels amis parle-
« t-on? » s'écrie le joyeux Mouillot en entrant dans le café et allant donner des poignées de main aux quatre jeunes gens. « Messieurs, je viens d'aperce-
« voir Dupétrain causant avec une dame dans la
« rue de Richelieu, il la tenait serrée contre une
« porte cochère, je crois qu'il essayait de la magné-
« tiser sur la borne.

« — Eh! c'est Mouillot!...

« — Combien as-tu gagné à la bouillotte, avant-
« hier, Mouillot?

« — Moi... six cent vingt francs... pas davan-
« tage.

« — Est-il heureux cet être-là ! il gagne toujours.

« — Mouillot, sais-tu l'adresse de Tobie ?

« — L'adresse de Tobie ! pourquoi faire ? il ne « vous engage jamais à aller chez lui ! Quand celui-« là offrira un déjeuner à ses amis, les souris dan-« seront le cancan !... A propos, a-t-il payé son « fétiche ?

« — Non, Varinet ne l'a pas vu.

« — Pauvre Varinet !.. voilà une olive qui lui « semblera un peu salée !

« — Ainsi tu ne sais pas l'adresse du sieur Pi-« geonnier ?

« — Nullement !.. »

M. Varinet avale son verre d'eau, et dit :

« — Ce monsieur m'a dit, la première fois que « j'ai eu l'avantage de le voir, qu'il était courtier de « commerce. Alors il me semble que son nom et « son adresse doivent être dans l'almanach des vingt-« cinq mille adresses. »

Les quatre jeunes gens se mettent à rire aux éclats en écoutant M. Varinet.

« — Ah ! ah ! courtier de commerce !...

« — Ceux-là ne sont jamais sur l'almanach !

« — Je ne sais pas même s'il est marron !

« — A Paris c'est si facile de prendre une qua-« lité qu'on n'a pas.

« — Il y a bien des gens qui prennent jusqu'à « des noms qui ne sont pas à eux.

« — Et qui sous le patronage d'un nom hono-
« rable réussissent souvent à faire des dupes.
« — Qu'est-ce qu'on ne vole pas à Paris ! »
Cependant M. Varinet, qui veut être sûr de son fait, envoiè le garçon limonadier lui chercher un almanach de commerce. On consulte le gros volume ; mais c'est en vain qu'on y cherche Tobie Pigeonnier, et le grand jeune homme aux cils blonds commence à froncer le sourcil en regardant son olive.
« —Écoutez, messieurs, » dit Albert, « il ne faut
« pourtant pas que M. Varinet soit victime de la
« confiance qu'il a eue dans une personne qu'il a
« connue par nous. Je ne dis pas que Tobie ait
« l'intention de renier sa dette, je ne le crois même
« pas ; mais de peur qu'il ne l'oublie, je vous pro-
« pose une chose, c'est de faire dans Paris la chasse
« à M. Pigeonnier; à nous quatre nous parcourons
« beaucoup la ville... Moi, je ferai la Chaussée-
« d'Antin, le faubourg Saint-Honoré et les Champs-
« Élysées.
« — Moi, le Marais et le quartier du Palais-
« Royal, » dit Balivan.
« — Moi, je me charge du faubourg Saint-Ger-
« main et des boulevards, » dit Célestin.
« — Et moi, » s'écrie Mouillot, « je vais partout,
« je cours de tous côtés, je ferai le reste. Le pre-
« mier qui apercevra Tobie courra dessus, et le

« conduira chez Varinet ou l'amènera ici, c'est « notre rendez-vous général. Nous y viendrons tous « les matins nous rendre compte du résultat de nos « recherches.

« — C'est convenu ! la chasse à Tobie !

« — La chasse à Tobie ! Tayaut ! tayaut !

« — Mais à propos, messieurs, » reprend Mouillot, « il me semble que cette chasse-là ne doit « pas empêcher de courir aussi les grisettes. Et ta « petite voisine, Balivan, sais-tu bien qu'elle est « charmante ? Qu'en fais-tu ?

« — Oh ! messieurs, je vous assure que cette « jeune fille est très-sage, et je vous conseille de ne « pas vous en occuper, vous perdriez vos peines.

« — Sage ! » reprend Célestin en haussant les épaules, « mon cher artiste, je vous croyais plus « fort que cela dans la connaissance du sexe !... « nous avons trouvé cette petite vertu dans le fond « d'une soupente avec un jeune drôle qui la serrait « de près... et auquel je réserve une correction... « mais il n'était pas à sa place ce matin, sans « quoi !..

« — Allons, » dit Albert, « ne veux-tu pas te « battre avec un commissionnaire !... et après tout « il avait raison de défendre cette jeune fille, s'il « est son amant.

« — Ah ! voilà Albert qui se fait le défenseur de « la couturière ! c'est édifiant. Mouillot, je te propose

« un pari. Quinze napoléons à qui triomphera de
« cette vertu farouche.

« — Ça va ! je tiens le pari. En es-tu, Albert ?

« — Non.

« — Albert est trop occupé ailleurs, » reprend Célestin d'un air moqueur, « et puis ne vois-tu pas « qu'il s'est constitué le chevalier des grisettes ?

« — Messieurs, » reprend Balivan, « je vous cer« tifie que vous ne gagnerez ni l'un ni l'autre. Ma « voisine ne vous écoutera pas.

« — C'est ce que vous verrez, artiste. Oh ! j'y « mettrai de l'entêtement. Ce n'est pas tant pour « cette petite que pour me venger de ce drôle qui « a fait l'insolent avec nous... Cela fait nos com« missions, et ça ose nous répondre !... En vérité, « cela fait pitié !... »

Les jeunes gens ont quitté le café, ils vont se séparer, lorsque Bastringuette passe sur le boulevard avec ses bouquets.

« — Voilà Bastringuette, » s'écrie Albert, « par« bleu ! elle est toujours dehors ; il faut qu'elle nous « seconde pour la chasse à Tobie.

« — C'est vrai, elle nous servira de traqueur, » dit Mouillot.

Les jeunes gens s'approchent de la marchande de violettes, et s'arrêtent devant elle. Bastringuette les regarde tous cinq, et s'écrie :

« — Ah ! mon Dieu ! quel paquet de chalands

« qui m'arrive à la fois !.... Comme ça se trouve !
« moi qui n'avais pas encore étrenné !.... Fleuris-
« sez-vous, messieurs, j'ai de quoi orner vos bou-
« tonnières.

« — Bastringuette, » dit Albert, « te rappelles-
« tu ce jeune homme qui était avant-hier avec nous
« sur le boulevard... et qui mettait son nez sur tous
« tes bouquets pour les mieux sentir ?

« — Ah ! un petit gros... dont la figure a l'air
« d'une peinture.... et qui se met un petit carré de
« verre sur l'œil.

« — C'est cela... tu y es.

« — Eh bien ! nous lui faisons la chasse.

« — Est-ce que c'est un cerf?

« — Oui... nous craignons même que ce ne soit
« un cerf-volant !...

« — Un cerf-volant !... et vous voulez lui atta-
« cher quelque chose à la queue pour qu'il monte
« plus droit.

« — Ah ! ah ! ah !... c'est au contraire pour
« qu'il ne s'envole pas que nous courons après
« lui. Si tu le vois, dis-lui qu'une dame le demande
« chez Tortoni.

« — Non, non, messieurs, Tobie ne le croira
« pas, il sait bien que les dames ne vont guère chez
« Tortoni, et que ce n'est pas là qu'elles indique-
« raient un rendez-vous ; il vaut bien mieux que
« Bastringuette dise à notre homme, qu'une dame

« qui désire lui parler en tête-à-tête, l'attend à neuf
« heures du soir... au Pâté des Italiens... Tu lui
« donneras même un beau bouquet en lui disant
« que c'est de la part de cette dame. Et quand tu
« auras fait cela, préviens-en seulement un des
« garçons du café, il nous le dira... nous y allons
« tous les jours.

« — Bravo, » dit Mouillot, « l'idée est fort bonne...
« si cette bouquetière aperçoit Tobie, et lui dit cela,
« il n'y a pas de doute qu'il donnera dans le piége...
« et nous pincerons ce monsieur au Pâté des Italiens.

« — Eh bien, Bastringuette, feras-tu ce que nous
« voulons ?

« — Pourquoi pas... si je vois le particulier, pourtant.

« — Oh ! cela va sans dire !... Mais qu'as-tu
« donc, Bastringuette, tu n'as pas l'air aussi gai que
« de coutume, aujourd'hui... est-ce qu'il y a de la
« brouille dans les amours ? »

La grande fille pousse un soupir, et remonte son éventaire sur ses hanches, en répondant :

« — Mes amours !... ah ! je n'en ai plus !... c'est
« fini ! ils sont couchés.

« — Comment ! est ce que Sanscravate t'a fait des
« infidélités ?

« — Au contraire, c'est moi qui voulais lui en
« faire.

« — Ah ! bravo ! à la bonne heure ! voilà de la

« franchise au moins ! Ah ! messieurs, convenez
« que bien peu de femmes, tout en faisant comme
« Bastringuette, auraient répondu comme elle.
« — Ah ! dame, moi j'y vais pas par quatre che-
« mins... Je ne sais pas dissimuler mes passions.
« Au reste, je ne voulais pas tromper Sanscravate,
« je lui avais dit que je ne l'aimais plus.
« — Et il veut te forcer à rester avec lui... à
« l'aimer.
« — Par exemple ! est-ce qu'on force une femme
« à faire ces choses-là quand ça ne lui convient
« pas?... Vous êtes encore joliment de votre hameau
« si vous croyez ça... Une femme, ça ne se force
« jamais... on a beau avoir toutes les clefs et tous
« les rossignols possibles... quand elle ne veut pas,
« bernique
« — Eh bien ! alors d'où vient donc ta tris-
« tesse?... est-ce que tes nouveaux amours vont
« déjà mal ?
« — Je vous dis que je n'en ai plus d'amours...
« que je n'en veux plus !...
« — Mais puisque tu voulais faire infidélité à
« Sanscravate.
« — C'est bon ! c'est mon affaire, c'est mon
« secret, ça ne vous regarde pas ! Est-ce que
« vous êtes mes père et mère pour m'interroger?
« — Ah ! ah ! messieurs ! prenons garde, notre
« alliée va se fâcher.

« —. Tiens, Bastringuette, » dit Albert en jetant une pièce de cinq francs sur l'éventaire de la marchande, « voilà pour le soin que tu prendras à « regarder si tu vois Tobie, et nous t'en promettons « deux fois autant si tu l'envoies au rendez-vous « comme nous te l'avons dit.

« — C'est bon, on tâchera de les gagner. Adieu, « mes petits amours. »

Bastringuette s'est éloignée, et les deux jeunes gens se sont séparés en se promettant de se retrouver le lendemain à la même heure devant Tortoni.

Le jour suivant, Albert n'avait pas manqué de se rendre à l'endroit convenu. Il y avait trouvé Mouillot, qui lui avait dit :

« — Célestin et Balivan viennent de venir, rien « de nouveau, Bastringuette n'a rien dit au café. « Et toi, as-tu fait meilleure chasse?

« — Rien du tout, je n'ai pas non plus découvert « la trace du gibier.

« — A demain, peut-être serons-nous plus heu« reux. »

Le lendemain n'avait pas amené d'autres résultats. Le quatrième jour, Balivan était accouru chez Tortoni, où ses amis étaient justement tous réunis, et il leur avait crié en entrant :

« — Je l'ai vu... rue de Bondy, près de la porte « Saint-Martin, oh ! je l'ai parfaitement reconnu !... « et je suis bien certain qu'il m'a vu aussi, car il

« est devenu pourpre et il a détourné la tête...

« — Eh bien !... tu as couru sur lui...

« — Que t'a-t-il dit?

« — L'as-tu mené chez Varinet?

« — A-t-il retiré son olive?

« — Mon Dieu, mes enfants, je ne sais pas « comment cela s'est fait; je me suis aperçu dans « ce moment-là que mon cigare était éteint, je suis « entré chez un marchand de tabac qui se trouvait « justement à côté, pour me rallumer, ça n'a été « que l'affaire d'un moment... eh bien! quand je « suis revenu dans la rue, j'ai eu beau regarder de « tous côtés, impossible de retrouver Tobie!

« — Que le diable t'emporte!...

« — Oh! que je reconnais bien là Balivan, il « aperçoit celui que nous chassons depuis quatre « jours, et au lieu de courir dessus, il va allumer « son cigare!

« — Tu devrais bien te servir de modèle à toi « même! car tu ne trouveras pas ton pareil.

« — Ma foi, messieurs, à ma place, vous en « eussiez peut-être fait autant. Un excellent cigare « pur Havane!... on ne laisse pas refroidir ça! « c'est comme le café, il faut que cela se prenne « chaud. Au reste, nous voilà certains que Tobie « est toujours à Paris, c'est quelque chose.

« — Eh! qui en a jamais douté?... Mais ça ne « sera pas toi qui le feras payer Varinet. »

Les jeunes gens s'étaient séparés un peu découragés. Le surlendemain, Albert n'était pas plus avancé, et il savait que Mme Baldimer devait d'un moment à l'autre revenir de la campagne : voulant cependant faire l'achat de ce châle si vanté, avant qu'elle fût de retour, Albert se décide à affronter la colère de Mme Plays et à se présenter chez elle.

Ayant pris son parti, Albert se rend chez Mme Plays, mais en route, il a soin d'acheter un délicieux bouquet ; il faut toujours être galant, et c'est surtout un devoir avec une femme qui a eu des bontés pour nous.

Il est deux heures de l'après-midi. C'est l'heure où la superbe Herminie trône dans son boudoir, et y donne audience aux mortels assez favorisés pour avoir leurs entrées dans ce mystérieux séjour.

Albert qui peut se dire : *Nourri dans le sérail, j'en connais les détours*, passe fièrement devant le concierge, se dirige vers un petit escalier particulier, monte un étage, s'arrête devant une porte et frappe presque comme un franc-maçon.

Au bout de quelques instants la porte s'ouvre, une femme de chambre fort laide, mais dont la figure est beaucoup plus spirituelle que celle de sa maîtresse, fait un cri de surprise en apercevant Albert, et dit :

« — Ah ! monsieur ! qu'il y a longtemps qu'on
« ne vous avait vu ici...

« — C'est vrai, Lisa, je n'ai pas pu venir tous
« ces jours-ci... Mais dis-moi, ta maîtresse est-elle
« visible?... puis-je me présenter? »

La femme de chambre fait un léger sourire en répondant :

« — C'est impossible, monsieur... Madame a ses
« vapeurs... elle ne peut pas vous recevoir.

« — Elle ne peut pas me recevoir... moi?

« — Vous, monsieur.

« — Mais jadis elle n'avait jamais ses vapeurs
« pour moi.

« — Ah! dame, monsieur, c'est que ma maîtresse
« les a maintenant.

« — Fort bien, je comprends, Lisa; c'est-à-dire
« que ta maîtresse ne veut plus me recevoir, et
« voilà la consigne qu'elle t'a donnée pour moi. »

La femme de chambre n'ose pas répondre que c'est la vérité, mais elle sourit en mettant un doigt sur sa bouche. Albert est trop bien élevé pour forcer une consigne, il rit aussi en regardant la femme de chambre, et s'éloigne, en disant d'un air tragi-comique :

« J'ai mérité mon sort et je dois m'y soumettre. »

Mais arrivé dans la cour, et au moment d'en sortir, Albert s'arrête en se disant :

« — Si j'allais faire une visite au mari .. Par-

« bleu oui... c'est un gaillard qui est capable
« de me raccommoder avec sa femme ou du moins
« de me servir beaucoup dans cette circonstance.
« Allons voir ce cher M. Plays. »

Albert se dirige, cette fois, vers le grand escalier, il demande à un valet de chambre si M. Plays est à son bureau, et, sur la réponse affirmative, pénètre dans le cabinet du négociant.

L'époux de la superbe Herminie était un petit homme entre deux âges, ni beau ni laid, taillé un peu en poupard, fort rouge de visage, les yeux ronds, très-ouverts, très-saillants ; la bouche toujours vermeille et riante, enfin ce qu'on peut appeler une figure heureuse, et ce monsieur l'était en effet au premier degré.

En apercevant le jeune Vermoncey entrer dans son cabinet, M. Plays fait une mine singulière, on voit qu'il est embarrassé et ne sait comment il doit recevoir la personne qui se présente. Cette réception n'étonne nullement Albert, car il sait que M. Plays se règle en tout sur sa femme ; on est toujours parfaitement accueilli par le mari, tant que l'on est bien dans les papiers de madame ; mais aussitôt qu'elle fait froide mine à quelqu'un ou se brouille avec un de ses adorateurs, le cher époux n'ose plus traiter avec amitié celui auquel madame paraît avoir retiré ses bonnes grâces. Et comme, du reste, M. Plays est de ces gens qui voudraient être bien avec tout

le monde, les caprices de sa femme le jettent quelquefois dans un fort grand embarras.

« — Mme Plays a dit des horreurs de moi à son « mari! » se dit Albert en voyant le négociant le saluer d'un air guindé.

Et, voulant s'amuser de l'embarras de ce pauvre époux qui fait froide mine aux jeunes gens qui cessent de courtiser sa femme, Albert va à M. Plays, lui prend la main au moment où celui-ci allait la retirer, et la lui secoue avec force, en s'écriant :

« — Eh! bonjour, mon cher M. Plays!... Je suis « enchanté de vous trouver... Il y a si longtemps « que j'avais envie de vous voir... Mais le temps « passe si vite... Voilà huit jours que je veux venir « et que je n'en trouve pas le moment. »

M. Plays ne sait que répondre; il s'incline, salue, ôte et remet sa plume dans sa bouche, regarde avec crainte autour de lui, comme s'il avait peur de voir arriver sa femme, et balbutie enfin :

« — M. Albert... certainement... pas mal... et « vous...? Vous êtes bien bon... Mais, ma foi... c'est « que je travaillais dans ce moment... je faisais quel- « que chose... »

Albert n'a pas l'air de comprendre ce que cette réponse a de peu engageant; il se jette dans un fauteuil et reprend :

« — Et les plaisirs, M. Plays, comment gouver- « nons-nous les plaisirs... les amours?... Hom! c'est

« que vous êtes un amateur, vous, sans que cela
« paraisse ! Oh ! vous avez fait bien des conquêtes...
« On m'a parlé de vous dans le foyer de l'Opéra,
« et même dans les coulisses. »

Le négociant, qui est flatté de passer pour un homme à bonnes fortunes, sourit et répond en se frottant les mains :

« — Bah ! vraiment, on parle de moi à l'Opéra...
« et dans les coulisses ?... Je n'y suis jamais allé,
« cependant ; Mme Plays ne l'aurait pas souffert !...

« — Je le crois, et elle a raison... Mais sans y
« aller, on peut connaître de ces dames de théâtre.

« — Mais non, je vous assure... Ah ! cepen-
« dant... attendez, je crois qu'un jour une dame
« m'a prié de lui payer un effet tiré sur moi, et qui
« avait encore quinze jours à courir, sous prétexte
« qu'elle avait un petit voyage à faire, mais il me
« semble qu'elle m'a dit être *marcheuse*.

« — Voyez-vous !... Ah ! vous en convenez, roué
« que vous êtes !...

« — Comment ? Mais je n'ai pas eu l'idée que
« cette dame pouvait être au théâtre... Elle m'a dit :
« Je suis *marcheuse*, alors j'ai compris qu'elle ai-
« mait à faire de grandes courses à pied.

« — Oh ! farceur... faites-donc l'innocent, vous
« savez bien que c'est un emploi à l'Opéra...

« Je vous certifie que je ne m'en doutais pas...
« Comment, il y a des marcheuses ?

« — Oui, monsieur, ces dames sont même très à
« la mode parmi les lorettes.

« — Alors il doit y avoir des trotteuses aussi ?

« — Ah! ah !... vous êtes un grand scélérat,
« M. Plays... Et ce qu'il y a de plus fin dans votre
« affaire, c'est que vous cachez parfaitement votre
« jeu !... »

M. Plays se met à rire aux éclats; il est ravi d'avoir escompté un effet à une dame de théâtre, qui a parlé de lui dans les coulisses ; mais tout à coup se rappelant que sa femme lui a dit qu'elle ne voulait plus voir Albert, que c'était un jeune homme très-mal élevé, qui s'était conduit fort malhonnêtement avec elle en société, le pauvre mari change de visage, se repent d'avoir ri, et, regardant Albert d'un air piteux, murmure :

« — Je ne sais pourquoi je ris, car j'ai beaucoup
« à travailler... J'ai des additions à vérifier... et je
« suis arriéré... j'ai infiniment d'ouvrage. »

Avant que le jeune homme lui ait répondu, une petite porte, qui du fond du cabinet communique dans les appartements, s'ouvre, et Mme Plays paraît.

La robuste Herminie est en toilette du matin, mais il y a toujours quelque chose de piquant, de provoquant dans sa mise comme dans ses yeux ; une robe de fantaisie, qui monte très-haut, enveloppe parfaitement ses charmes, mais les dessine avec

une exactitude qui est peut-être d'un effet encore plus attrayant que la nudité ; deux globes un peu volumineux, mais très-bien placés, se présentent avec fierté sur une poitrine large et bien effacée, une taille serrée et des hanches très-rebondies servent de piédestal à ce buste ; enfin, des cheveux un peu en désordre, et de longs tire-bouchon qui retombent jusque sur les épaules, accompagnent fort agréablement la figure de Mme Plays ; son air ému, son regard courroucé lorsqu'elle entre dans le cabinet de son mari, donnent alors beaucoup d'expression à sa physionomie.

Herminie aperçoit Albert sans surprise ; on voit qu'elle pensait le trouver là, mais elle lui lance un regard avec lequel elle a l'air de vouloir le foudroyer. Le jeune homme supporte ce terrible regard comme s'il avait un paratonnerre, et n'y répond que par un profond salut, sous lequel perce un léger sourire.

M. Plays est consterné en voyant entrer sa femme; il croit qu'elle l'a entendu rire avec Albert, il voit qu'elle a l'air courroucé, il ne sait plus quelle mine faire, et, dans son trouble, mâche sa plume, au lieu de la tenir simplement dans sa bouche.

« — Ah ! vous avez du monde ici, monsieur, » dit Herminie en saccadant ses paroles, et regardant alternativement Albert et son mari, « je suis fâchée « d'avoir troublé votre conversation, messieurs...

« Vous avez sans doute des choses fort intéressan-
« tes à vous dire... Si j'avais pensé que M. Ver-
« moncey fût ici... à coup sûr je n'y serais pas
« venue.

« — Ma chère amie... nous parlions... je ne
« savais pas non plus... je ne m'attendais pas à la
« visite de... »

Albert interrompt M. Plays, en disant :

« — Je m'étais d'abord présenté chez vous,
« madame ; mais on m'a dit que vous aviez vos
« vapeurs... que je ne pouvais pas vous voir... et
« je venais demander à monsieur votre époux
« des nouvelles de votre santé... dont j'étais in-
« quiet...

« — Oui, » murmure M. Plays en crachant, un petit bout de sa plume, « oui, M. Albert venait
« pour...

« — Ah ! ma santé vous inquiète, monsieur !...
« Ah ! voilà du nouveau... je ne l'aurais jamais
« deviné... Ah ! ah !... c'est admirable !... On
« s'amuse aux dépens de quelqu'un... on lui fait des
« traits indignes... épouvantables... de ces plai-
« santeries que l'on ne se permettrait pas avec
« une... grisette !... et puis l'on se présente huit
« jours après comme si de rien n'était... avec un
« air calme... tranquille !... Oh ! cela me fait du
« mal ! cela me porte sur les nerfs... Je voudrais
« briser quelque chose ! »

Tout cela a été dit avec une grande volubilité par la superbe Herminie, qui marche avec agitation dans le cabinet. Son mari s'est reculé quand elle a parlé de briser quelque chose, et il balbutie :

« — Moi, j'étais occupé à travailler, à chiffrer.... « et...

« — C'est bon, monsieur, c'est bon... je ne vous « demande pas ce que vous faisiez... Eh bien !... « que mâchez-vous donc en ce moment?... qu'est- « ce que vous tortillez dans vos dents?... est-ce que « vous chiquez maintenant?... Il ne vous manquerait « plus que cela.

« — Non, ma chère amie, non... c'est ma plume « que je suçais... en m'amusant. »

Albert se met à rire en disant : « Voilà un singulier bâton de sucre d'orge ! »

Herminie elle-même ne peut s'empêcher de sourire, mais elle reprend bien vite son air courroucé, et tourne le dos à son mari pour parler à Albert :

« — Je ne l'oublierai jamais, cette indigne let- « tre !... Je n'aurais jamais pensé, monsieur, que « vous écririez des choses semblables !... C'est bien « mauvais genre !

« — D'honneur, madame, je ne sais pas ce que « vous voulez dire... je ne pensais pas avoir écrit « un seul mot qui pût vous offenser...

« — Oh ! c'est trop fort !... me soutenir cela... « Je suis bien fâchée de l'avoir déchirée, cette

« lettre impertinente... mais je la sais par cœur. »

M. Plays s'est remis devant son bureau, et il marmotte entre ses dents :

« — Cinq et six font onze, et huit... dix-neuf...
« et huit... dix-neuf...

« — Et puis elle était fort bête cette lettre...
« *votre image m'est sans cesse présente, une tête de*
« *veau*... Est-ce que c'est joli cela?... Et *je vous*
« *envoie un ami intime... de la plus grande fraî-*
« *cheur*. Ah ! oui, il était frais votre ami !... quel
« petit sot !... aussi comme je l'ai traité !...

« — Tout ce que vous me dites me confond...
« je n'y conçois rien ! il faut qu'il y ait eu méprise...
« qu'on se soit trompé...

« — Oh ! non vraiment ! c'était bien à mon
« adresse...

« — Dix-neuf et vingt-quatre... quarante-trois...
« je pose trois... et je retiens... je retiens...

« — Taisez-vous donc, M. Plays! vous êtes insup-
« portable avec vos calculs ! Est-ce que j'ai besoin
« d'entendre ce que vous retenez ? Taisez-vous !.. »

M. Plays se tait d'un air consterné, Albert en fait autant, mais il montre alors le délicieux bouquet que jusqu'à ce moment il avait tenu caché derrière son dos. Herminie l'aperçoit, sa figure s'adoucit, elle ne conserve plus qu'un petit air boudeur, en disant :

« — Ah ! vous avez un bouquet...

« — Oui, madame... je comptais vous l'offrir « quand je me suis présenté chez vous... mais je « n'ai pas été assez heureux pour être reçu.

« — Ah! il est fort joli ce bouquet... »

M. Plays se tourne doucement vers Albert, et murmure :

« — Il est ravissant ce bouquet... je me disais « aussi : Cela sent bien bon ici, et cependant ça « ne peut pas être moi.

« — Daignerez-vous l'accepter, madame...

« — L'accepter... je ne le devrais pas, car je « parierais qu'il ne m'était pas destiné... mais « j'aime tant les fleurs... voyons... donnez... »

Herminie prend le bouquet qu'Albert lui présente, et le porte à son nez en s'écriant :

« — Il sent bien bon... il embaume... mais c'est « égal, je vous déteste... je vous en veux à la « mort... je ne veux plus que vous veniez chez moi.

« — Ah! madame!... me tenir rancune à ce « point... et pourquoi? pour un malentendu, pour « une bévue peut-être... mais dans laquelle il ne « pouvait y avoir aucune intention de vous offenser. « Non, vous ne serez pas si cruelle... vous me per- « mettrez encore de me présenter chez vous. »

Herminie joue avec son bouquet sans répondre. M. Plays dit à demi-voix en souriant à Albert :

« — Elle vous le permettra... je suis sûr qu'elle « ne vous en veut plus!

« — Mais de quoi vous mêlez-vous, M. Plays?...
« Je vous trouve plaisant de venir vous occuper de
« mes affaires! Taisez-vous, encore une fois! tout
« ceci ne vous regarde pas. »

M. Plays se met à tailler une plume. Herminie reprend au bout d'un moment :

« — D'ailleurs, je n'aime pas les gens qui ont des
« caprices. Quand on est huit jours sans penser aux
« personnes, on peut aussi bien être des mois! et
« quel motif me procurait aujourd'hui la visite de
« monsieur?

« — J'avais en effet un motif, madame, » répond Albert en souriant, « on m'a beaucoup parlé d'un
« cachemire que vous portiez à la soirée du comte
« Dahlborne... il paraît qu'il est merveilleux... on
« m'a tant vanté la beauté de ce châle, que j'ai le
« plus grand désir de le voir... Est-ce que vous ne
« serez pas assez bonne pour me le montrer? »

Herminie croit qu'Albert prend ce prétexte pour ne point donner de jalousie à son mari, car elle est loin de supposer que son châle soit réellement le sujet qui amène près d'elle son volage; trouvant cette idée plaisante, elle répond en riant :

« — Ah! vous venez pour voir mon cachemire!
« eh bien, je ne vous le montrerai pas... Il fau-
« drait pour cela vous permettre l'entrée de mon
« boudoir, et j'ai juré que vous n'y seriez plus reçu.

« — Mais on jure tant de choses!... les serments

« d'une jolie femme sont écrits sur le sable, le plus
« léger souffle les efface...
« — Et ceux des hommes sur quoi sont-ils
« tracés?
« — Sur l'airain... N'est-il pas vrai, M. Plays,
« que nous tenons nos serments, nous autres?
« — Mais oui... cela s'est vu. Moi, par exemple,
« j'ai fait serment de ne plus priser en épousant
« Mme Plays, parce qu'elle ne peut pas sentir en-
« tendre éternuer : eh bien! j'ai tenu mon ser-
« ment... il est vrai que j'éternue toujours, mais
« moins souvent. »

Pendant que M. Plays se permet cette réflexion, sa femme regarde Albert, et il y a dans ses yeux, un feu, une expression qui peignent tout autre chose que de la colère. De son côté, le jeune homme la regarde fort tendrement, en lui disant :

« — Voyons, ne soyez plus fâchée... consentez
« à me le montrer...
« — Non, il faudrait vous recevoir chez moi...
« — J'ai tant envie de le voir... »

Herminie sourit malicieusement, en répondant :

« — Ah! vous avez envie de le voir. »

M. Plays se dandine sur sa chaise, en disant :

« — Allons! puisque ça lui fera plaisir... fais-le-
« lui voir... ma bonne amie... Dieu! que ce bou-
« quet sent bon! «

Herminie est très-attendrie, elle sourit au jeune

homme d'une manière très-significative, et lui tend la main en s'écriant :

« — Ah ! je suis trop faible, je le sens bien...
« vous en abusez... ah ! Dieu !... Allons, donnez-
« moi la main, et reconduisez-moi dans mon appar-
« tement. Mais c'est égal, je ne vous le montrerai
« pas. »

Albert prend la main que lui tend Mme Plays, et, saluant son mari, s'éloigne avec elle par la petite porte qui est au fond du cabinet.

M. Plays a l'air enchanté, et au moment où Albert passe près de lui, il lui dit à l'oreille :

« — Je la connais, je vous réponds qu'elle vous
« le montrera. »

III

TRAITÉ SECRET. — LE PATÉ DES ITALIENS.

Il n'était que neuf heures du matin, et déjà Célestin de Valnoir sonnait à la porte de Mme Baldimer. La femme de chambre Rosa est venue ouvrir; elle sourit au jeune homme, comme à quelqu'un que l'on attendrait.

« — Je me présente de bien bonne heure chez votre maîtresse, » dit M. Célestin en prenant un air présomptueux et suffisant, « mais j'ai reçu hier au « soir un petit billet de Mme Baldimer qui, en « m'annonçant son retour à Paris, me prie de venir



« ce matin avant neuf heures... et je suis toujours
« exact au rendez-vous d'une jolie femme.

« — Oui, monsieur, madame vous attend, car
« elle m'a dit de vous introduire dès que vous arri-
« veriez...

« — Mme Baldimer est encore couchée, je
pense...

« — Non, monsieur, madame s'est levée de bonne
« heure, parce qu'elle vous attendait.

« — Mon Dieu ! mais ce n'était pas une raison !...
« je lui aurais aussi bien parlé dans son lit... j'ai-
« mais mieux cela même... n'importe, conduisez-
« moi. »

La femme de chambre fait traverser plusieurs pièces à M. Célestin, et l'introduit dans celle où est sa maîtresse. Mme Baldimer est assise dans une chaise longue, enveloppée dans une grande robe de chambre de velours ; ses cheveux sont simplement relevés et retenus sur sa tête par une espèce de résille ; on voit qu'elle n'est point encore coiffée ni habillée, et qu'en ce moment, elle s'inquiète fort peu de plaire. Ce qui n'empêche pas que dans ce négligé elle ne soit extrêmement jolie ; mais les femmes ne sont jamais plus séduisantes que lorsqu'elles se montrent naturelles et sans apprêts : il est pourtant fort rare qu'elles veuillent bien se laisser voir ainsi.

Mme Baldimer adresse un léger sourire à Célestin

et lui montre une chaise près d'elle, en lui disant :
« — Vous êtes exact ; c'est fort bien... j'aime « cela. L'exactitude est chose si rare dans le « monde... Asseyez-vous donc.
« — Vous deviez être certaine, madame, de « l'empressement que je mettrais à me rendre à « vos désirs ; vous connaissez mon dévouement à « votre personne ; vous savez que pour vous plaire « il n'est rien dont je ne sois capable... L'amour « me fait même trahir l'amitié...
« — L'amitié ! » répond Mme Baldimer en laissant errer sur ses lèvres un sourire ironique, « mais « non, je vous assure que vous ne la trahissez pas !... « Est-ce que vous avez jamais été l'ami d'Albert ?
« — Sans doute, madame, nous sommes très- « liés tous deux.
« — Vous autres hommes, quand vous vous êtes « vus quelquefois dans une réunion, dans un dîner, « quand vos humeurs ont paru se convenir, que « vous avez ri de quelques bons mots débités par « ceux que vous connaissez à peine, vous allez sur- « le-champ vous serrer la main... Vous vous « tutoyez... vous voilà intimes comme si vous « étiez liés depuis plusieurs années, et vous vous « figurez que c'est un ami que vous venez d'acqué- « rir !... Mais ces amitiés formées si vite se dé- « nouent de même !... Elles ne sont à l'épreuve « d'aucune passion ! la vanité, l'amour-propre, l'in

« térêt, l'amour, font bientôt évanouir ces beaux
« sentiments dont on a fait parade, et l'on est sou-
« vent tout étonné en s'apercevant que tous les
« ennuis, tous les chagrins, toutes les contrariétés
« que l'on éprouve sont l'ouvrage de ceux que l'on
« nommait ses amis. Chez les femmes, monsieur,
« cela n'est pas de même ! elles ne prodiguent pas
« leur amitié aussi légèrement que vous, mais
« quand elles la donnent, quand elles s'attachent à
« une autre personne de leur sexe, il est rare que
« ce ne soit pas pour la vie...

« — Mais aussi il faut que ce soit une personne
« de leur sexe ! » s'écrie Célestin en riant. « Ah!
« vous en convenez vous-même !

« — Monsieur, je crois aussi qu'il y a des
« femmes susceptibles d'aimer longtemps, toujours
« même, l'homme qui se sera rendu digne de leur
« amour. Mais comme la plupart du temps, elles
« n'ont affaire qu'à des ingrats qui se font un jeu
« de les séduire pour les trahir et les abandonner
« ensuite, vous conviendrez qu'elles auraient bien
« tort de ne point les punir quelquefois du mal
« qu'ils leur font si souvent.

« — Mon Dieu, belle dame, je conviendrai de
« tout ce que vous voudrez... Je dirai que les
« hommes sont des scélérats, des monstres ! tout ce
« qui vous fera plaisir... pourvu seulement que vous
« me permettiez de vous aimer, et que vous m'ac-

« cordiez le prix dû à mon dévouement... à ma « flamme... »

M. Célestin s'empare d'une main que la jolie femme laissait flotter sur les plis de sa robe de chambre; il veut la porter à ses lèvres, mais Mme Baldimer la retire brusquement en lui disant d'un ton assez sec :

« — Monsieur, finissez, je vous prie!... nous « n'en sommes pas encore à ce que je vous récom- « pense... et je ne suis pas femme à payer d'a- « vance!

« — Il me semble cependant que je fais tout ce « dont nous étions convenus. Quand je vous vis, il « y a quelques mois, dans le monde, j'éprouvai « comme beaucoup d'autres la puissance de vos « charmes; quand je vous parlai d'amour, vous « m'avez dit... tenez, voilà vos propres paroles, oh! « je ne les ai point oubliées : « Vous êtes fort lié « avec le jeune Albert Vermoncey, eh bien! te- « nez-moi au courant de tout ce que fait ce jeune « homme, promettez-moi de me servir dans tout « ce que je réclamerai de vous, et à ce prix je ré- « compenserai votre dévouement. » Est-ce là ce « que vous m'avez dit?

« — Parfaitement!... oh! il n'y a pas un mot « de changé!... En effet, monsieur, quand je vous « ai vu dans le monde, le jeune Albert me faisait « déjà la cour... vous vous êtes bien vite mis sur

« les rangs, c'était tout naturel, Albert était votre
« ami, et vous deviez naturellement chercher à le
« supplanter... C'est une chose qui se fait toujours
« entre amis...

— Mais, madame...

« — Est-ce que ce n'est pas vrai, monsieur ?

« — Quand l'amour parle plus fort que l'amitié...

« — Ah ! ah !... charmant !... mais tenez, ce
« n'était pas la peine de m'interrompre pour me
« dire cela !... je vous jugeai donc sur-le-champ et
« je me dis : Je veux m'amuser aux dépens du
« jeune Vermoncey, je veux qu'il soit ma victime,
« qu'il apprenne que toutes les femmes ne sont pas
« trop heureuses de lui céder. Voilà un monsieur
« qui servira merveilleusement mes projets ; il est
« l'ami intime d'Albert, et il me fait la cour parce
« qu'il voit que son ami est très-amoureux de moi,
« je puis donc être certaine qu'il ne demandera pas
« mieux que de me seconder dans tous les piéges
« que je voudrai tendre à celui dont je veux me
« moquer. Alors, je vous ai fait mes propositions
« et mes conditions : vous les avez acceptées...
« Eh bien, monsieur, il me semble que vous n'avez
« aucun reproche à m'adresser. »

Célestin, qui a écouté Mme Baldimer en se mordant parfois les lèvres d'un air peu satisfait, se penche sur sa chaise, et se balance légèrement en arrière, tout en répondant :

— « Mais, madame, quel sera le terme de tout « ceci ?... Quand cesserez vous de tourmenter ce « pauvre Albert... et récompenserez-vous mon « amour ?..

« — Mon Dieu, monsieur, vous êtes bien cu- « rieux... bien pressé !... Je ne puis encore vous « répondre.

« — C'est que je me dis parfois... Excusez ma « franchise, madame...

« — Oh ! parlez, monsieur, votre franchise m'é- « tonnera, mais ne me blessera pas.

« — Je me dis : En croyant aider Mme Baldimer « à se moquer d'Albert, est-ce que je ne serais pas « moi-même sa dupe ! Elle veut connaître les moin- « dres actions de mon rival ; s'il a l'air de l'oublier, « grâce aux renseignements que je lui donne, elle « est bientôt devant ses yeux, il la trouve partout « où il va, et il ne résiste pas longtemps aux regards « qu'elle attache sur lui. Il me semble qu'une femme « amoureuse d'Albert n'agirait pas autrement, « et il serait fort drôle que Mme Baldimer s'amusât « à mes dépens, lorsque je crois que c'est d'Albert « qu'elle veut se jouer.

« — Ah ! vous avez pensé cela, monsieur !... « Mais en effet, ce serait assez original, et du reste « vous mériteriez bien qu'on se moquât de vous.

« — Comment, madame ?

« — Mais rassurez-vous ; il n'en est rien. Je ne

« suis point amoureuse de M. Albert... Moi l'ai-
« mer... ah ! je le hais, au contraire !.. »

En disant ces derniers mots, la figure de Mme Baldiner s'est animée, ses yeux semblent lancer des éclairs.

« — Vous le haïssez ! » dit Célestin d'un air de doute. « Hom ! c'est singulier... ordinairement une
« femme n'a point de haine pour un homme qui n'a
« pas été son amant... J'aimerais mieux qu'Albert
« vous fût indifférent... L'indifférence est plus loin
« de l'amour que la haine !...

« — Soyez toujours persuadé, monsieur, que la
« passion que ce jeune homme prétend éprouver
« pour moi ne sera jamais satisfaite. Mais il me
« convient que cette passion ne s'éteigne pas.....
« qu'elle redouble au contraire... Que ce soit co-
« quetterie, haine, caprice ou tout autre sentiment
« qui me fasse agir... c'est mon secret, monsieur,
« je ne veux pas vous en dire davantage. Et main-
« tenant, si vous ne voulez plus servir mes desseins,
« partez, monsieur, il est inutile que vous restiez
« davantage. »

La belle veuve s'est levée en disant cela, mais Célestin la retient par le bras, et la fait se rasseoir, en s'écriant :

« — Mon Dieu ! madame, que vous êtes vive !
« que vous êtes prompte dans vos résolutions !...
« Calmez-vous, de grâce !... rien n'est rompu entre

« nous, je suis votre esclave comme toujours...
« Parlez, ordonnez, je suis à vos ordres !.. Trop
« heureux de porter vos chaînes... puisque j'ai l'es-
« pérance de voir un jour couronner mon amour. »

Mme Baldimer sourit en répondant :

« — A la bonne heure, et maintenant répondez-
« moi : J'ai été dix jours absente, qu'a fait Albert
« pendant ce temps ?

« — Il ne faut rien vous cacher ?

« — Vous savez que ce sont nos conventions.

« — Il a revu Mme Plays.

« — Mme Plays... Ah ! fort bien, je devine pour-
« quoi.

« — Cette dame a été sa maîtresse, et quand
« on retourne chez une ancienne maîtresse, il est
« en effet facile de deviner pourquoi. »

Mme Baldimer jette sur Célestin un regard qui signifie : « Vous n'êtes qu'un sot ! » mais elle se contente de la pantomine, et reprend :

« — Après ?

« — Il a été plusieurs fois chez vous pour savoir
« si vous étiez revenue de la campagne.

« — Je sais cela, mon portier me l'a dit.

« — Il a trouvé votre absence fort longue...
« d'autant plus que vous n'aviez pas dit positive-
« ment où vous alliez.

« — Ah ! il aurait voulu le savoir... et vous aussi,
« n'est-ce pas ?.. Mais continuez...

« — Ma foi, c'est tout.

« — Comment point d'autre intrigue... de fo-
« lies... de parties de jeu ?

« — Mais non... depuis quelques jours nous
« sommes d'une sagesse !...

« — Point de maris trompés, de rivaux à re-
« douter...

« — Rien de tout cela... Il y a bien un pari
« au sujet d'une grisette fort gentille, et qui est
« courtisée par un commissionnaire, mais Albert
« n'a pas voulu en être. Du reste l'affaire n'est pas
« aussi facile que je l'avais cru d'abord... Ce matin
« même, je croyais gagner mon pari... mes mesures
« étaient fort bien prises... La jeune fille devait
« donner dans un piége fort adroit que je lui avais
« tendu... Eh bien, pas du tout !.. elle l'a évité !..
« Ces petites grisettes se permettent quelquefois de
« vouloir être vertueuses... Nous serions bien à
« plaindre s'il ne nous restait pas les dames du grand
« monde...

« — Ah ! c'est méchant ce que vous dites là...
« mais prenez garde, il y a aussi de grandes co-
« quettes qui pourraient bien faire comme les gri-
« settes.... il ne faut compter sur rien dans ce
« monde.... Revenons à ce que vous disiez : une
« grisette fort gentille, et on a pour rival un com-
« missionnaire.... Oh ! mais ce serait fort piquant
« cela !... Les commissionnaires ne sont pas endu-

« rants, et ces gens-là ne se laissent pas enlever « leurs belles avec la complaisance, la patience de « la plupart de nos maris du grand monde. Il faut « absolument mettre Albert dans cette intrigue.... « Il faut qu'il devienne amoureux de cette grisette. « Si elle est jolie, il me semble que c'est bien fa- « cile.... et vous qui êtes si adroit, M. Célestin, est- « ce que vous ne sauriez pas arranger cela? Oh! ce « serait si amusant!... »

Célestin écoutait Mme Baldimer, et, en entendant cette dame le prier de faire ses efforts pour rendre Albert amoureux d'une grisette, il ne comprenait rien à ses intentions.

« — Eh bien, monsieur.... est-ce que vous « ne m'entendez pas? » s'écrie la belle Améri- caine impatientée du silence que gardait le jeune homme.

« — Si, madame, je vous entends fort bien.... « Mais j'avoue que je ne vous comprends plus!.... « et mon esprit s'égare, quand je me demande où « vous voulez en venir. Vous faites tout ce que vous « pouvez pour tourner la tête à Albert... S'il a l'air « d'être moins épris de vous, vous redoublez de sé- « ductions, de coquetteries pour le ramener à vos « pieds; et puis voilà que vous voulez que votre « adorateur devienne aussi amoureux d'une jolie « grisette... et vous me grondez parce que mon ami « n'est pas embarqué dans une foule d'autres intri-

« gues !.... Je vous le répète, tout cela est diabo-
« lique à comprendre. »

Mme Baldimer fronce ses beaux sourcils, en répondant :

« — Mais il n'est pas besoin que vous me com-
« preniez, monsieur ; il suffit, il me semble, que
« ce soit mon désir.

« — J'en suis bien fâché, madame, mais il ne fallait
« pas rendre Albert si amoureux de vous... Lui, qui
« autrefois s'enflammait pour toutes les femmes, est
« maintenant indifférent pour les plus belles... c'est
« votre faute.

« — Vraiment !... vous croyez qu'il m'aime à ce
« point ?...

« — J'en ai peur pour lui. »

Mme Baldimer semble réfléchir quelques moments, puis elle se lève et fait un gracieux sourire à Célestin.

« — Adieu, M. de Valnoir, notre eutretien
« a été long ; je n'ai plus rien à vous demander
« maintenant.

« — Vous verrai-je bientôt ?

« — Je le pense ; au reste je continuerai de vous
« écrire dès que j'aurai quelque chose à vous de-
« mander. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Albert
« ne doit pas savoir que vous m'avez vue. »

Célestin sourit et s'incline ; il va pour prendre la main de la belle Américaine, mais déjà celle-ci a disparu du salon.

« — Singulière femme ! » se dit Célestin en regardant autour de lui avec surprise. « Ma foi, j'en ai « beaucoup connu, mais jamais dont le cœur fût « aussi difficile à déchiffrer que le sien. N'importe, « elle est fort belle !... fort élégante !... fort à la « mode, et ce sera délicieux de souffler cette con- « quête à mon cher ami Albert. »

Célestin a quitté la demeure de la belle veuve. Sur le boulevard il rencontre Mouillot, qui accourt à lui en criant :

« — Victoire !... il est à nous ! nous le tenons, « ou du moins nous le tiendrons ce soir.

« — Qui donc ?

« — Eh ! parbleu ! le petit Tobie, l'homme au « fétiche.

« — Ah ! bah ! qui donc l'a trouvé ?

« — Bastringuette, apparemment, car elle vient « de dire à un garçon de Tortoni qui me l'a redit à « l'instant : Ce soir le jeune homme qu'on cherche « sera dans le pâté des Italiens.

« — Oh ! c'est délicieux ! Et ces messieurs sa- « vent-ils cela ?

« — Non, puisque je l'apprends à l'instant. Mais « je me charge de le dire à Balivan ; toi, va l'appren- « dre à Albert. Ce soir, rendez-vous général ici à « huit heures et demie. C'est à neuf heures que « Tobie doit se trouver sur la place des Italiens. Il « faut nous réunir avant.

« — Très-bien ! on y sera. »

Bastringuette avait en effet rencontré Tobie la veille assez tard dans une rue écartée ; il faisait sombre, et M. Pigeonnier marchait très-vite. Mais la marchande de violettes avait des yeux qui auraient défié ceux d'un aigle, et elle avait reconnu celui qu'on l'avait chargée de chercher.

Depuis la partie de bouillotte dans l'atelier de Balivan, le petit Tobie, qui s'en était allé avec quatre cent cinquante francs dans la poche, n'avait pas été heureux dans ses spéculations ; il s'était flatté avec ses fonds de faire quelque bonne affaire, quelque achat avantageux, et de pouvoir bien vite aller retirer son olive ; au lieu de cela un créancier qui avait eu l'art de le trouver à son domicile, en passant la nuit devant sa porte, l'avait forcé, en employant des raisons fort brutales, à lui payer un billet de cent quatre-vingts francs échu depuis longtemps.

Tobie ne se trouvait donc pas dans la possibilité de retirer son fétiche ; c'est pourquoi il ne passait plus sur les boulevards, évitait les endroits où il aurait pu rencontrer des témoins de sa dette avec M. Varinet, et s'enfuyait dès qu'il apercevait une connaissance ; car il lui aurait fallu avouer qu'il n'avait pas de quoi retirer son olive, ce qui eût extrêmement humilié son amour-propre. En gagnant du temps, il espérait parvenir à attendrir sa tante,

Mme Abraham, ou du moins faire quelque bonne affaire dont le courtage le mettrait à même de payer M. Varinet. Dans presque toutes les circonstances épineuses, on se figure que l'on est sauvé dès qué l'on est parvenu à gagner du temps ; on est heureux lorsqu'on en a beaucoup à dépenser et l'on ne réfléchit pas que le temps, c'est la vie, la seule valeur réelle de ce monde ; que l'on peut reconquérir la fortune, les honneurs, les faveurs d'une belle! mais qu'un jour perdu ne se retrouve jamais.

En entendant courir derrière lui dans la rue, le petit Tobie a éprouvé une vive frayeur, cependant il se rassure lorsqu'il entend une voix de femme lui crier :

« — Mais arrêtez donc, monsieur, puisqu'on vous « dit qu'on veut vous parler!... fichtre, si c'est « comme ça que vous faites courir les femmes, elles « ont de l'agrément avec vous. »

Tobie s'est arrêté, il examine Bastringuette et lui dit :

« — Qu'est-ce que vous me voulez?

« — Moi, rien, mon petit chéri, vous êtes trop « mignard pour moi... J'aime pas les hommes qui « ont les joues roses.

« — Ah! je crois vous reconnaître, vous êtes la « marchande de violettes?

« — Quand il y en a, mon petit chou.

« — Si c'est pour m'offrir des fleurs que vous

« courez après moi, vous auriez aussi bien pu vous
« épargner cette peine.

« — Non, ce n'est pas pour cela ; c'est une com-
« mission dont on m'a chargée.

« — Qui cela ?

« — Une dame..., une très-jolie dame même.

« — Une dame..., son nom ?

« — Elle ne me l'a pas dit, et vous pensez bien
« que je ne le lui ai pas demandé ; mais elle vous a
« dépeint à moi de manière à ce que je ne puisse
« pas me tromper. Elle a quelque chose à vous dire,
« elle sera demain à neuf heures du soir sur la place
« des Italiens, dans le Pâté.

« — Demain soir ! dans le Pâté. »

Tobie réfléchit quelque temps ; il cherche quelle peut être cette dame qui désire le voir, et il pense à Mme Plays qui l'a quitté si brusquement aux Champs-Élysées et qui maintenant connaît peut-être toute la conduite d'Albert, et veut se venger avec lui de l'inconstance de son amant, et le dédommager du mouvement de vivacité auquel elle s'est livrée en le quittant.

« — Si Albert lui a écrit des bêtises, » se dit Tobie, « elle aura su que je n'y étais pour rien, elle
« se repent de m'avoir maltraité, et elle veut main-
« tenant me traiter mieux. Cela m'étonne d'autant
« moins que l'autre soir..., dans le petit cabinet,
« pendant que je lui faisais la cour, elle semblait

« fort attendrie... l'affaire allait fort bien, et si elle
« n'avait pas eu l'idée de lire cette maudite lettre,
« certainement je triomphais. »

Tobie se rapproche de Bastringuette et lui dit :

« — Comment est cette dame qui vous a chargée
« de cette commission ?

« — Mais dame !... c'est une très-belle femme !

« — Un peu forte, n'est-ce pas ?

« — Oui, monsieur, elle est grassouillette...
« mais ça lui va bien.

« — Des cheveux châtain clair ?

« — Très-clairs..., presque blonde.

« — C'est cela. La voix un peu mâle ?

« — Oh ! une superbe voix, quand elle parle on
« dirait un mirliton. Elle doit bien chanter cette
« dame-là.

« — Plus de doute !... c'est elle !

« — Vous savez qui ?

« — Je le crois, après cela j'en connais tant !

« — Mais vous irez au rendez-vous, n'est-ce pas,
« monsieur ?

« — Oh ! assurément.

« — Tant mieux ; car il paraît que cette dame
« grille d'envie de vous voir..., elle a dit : Si j'avais
« su son adresse je lui aurais écrit ; mais je ne sais
« pas où il demeure.

« — En effet, elle ne la connaît pas, et fort peu

6.

« de personnes auraient pu la lui dire, je ne pro-
« digue pas mon adresse.

« — Bonsoir, monsieur, v'là ma commission « faite, je vas me coucher..., n'oubliez pas votre « rendez-vous... dans le Pâté.

« — Sois tranquille. »

Bastringuette s'était éloignée, et Tobie en avait fait autant en se disant :

« — Il paraît qu'elle est payée. J'aime autant « cela... j'aime même mieux cela, » et en faisant déjà les plus beaux châteaux en Espagne, sur sa liaison avec la tendre Plays.

Célestin se rend chez Albert dans le milieu de la journée ; il le trouve en contemplation devant un magnifique cachemire qui est étalé sur un divan.

« — Que diable fais-tu là ? » dit M. de Valnoir à son ami.

« — Tu le vois, j'admire ce châle..., est-ce qu'il « n'est pas ravissant ?

« — Il est superbe, en effet, mais il me semble « l'avoir déjà vu sur quelqu'un.

« — Tu as vu le pareil à Mme Plays.

« — Ah! c'est cela... et que fais-tu de celui-ci, « toi? Est-ce que tu donnes des cachemires à tes « maîtresses ?

« — Pourquoi pas !... Si tu voyais ce châle sur « les épaules de la belle Américaine .. penserais-tu « qu'elle se moque toujours de mon amour ? »

Célestin se pince la bouche, puis répond :

« — Oh ! non... je serais forcé de croire que tu
« es un heureux mortel au contraire... Mais ce
« cachemire doit coûter cher !...

« — Cinq mille francs.

« — Peste !... c'est un cadeau de prince... mais
« je ne crois pas qu'on l'acceptera...

« — Et moi je suis sûr du contraire !

« — Est-ce que Mme Baldimer est de retour de
« sa campagne ?

« — Oui, depuis hier au soir... et tiens, vois-tu
« ce petit billet...

« — Rien qu'au parfum, je devine qu'il est d'une
« femme.

« — Je viens de le recevoir à l'instant... c'est de
« la belle veuve... elle m'attend ce soir à dix heures.

« — A dix heures... elle donne ses rendez-vous
« un peu tard.

« — Tant mieux, en prolongeant l'entretien, je
« tâcherai de ne m'en aller que le lendemain. »

Célestin se retourne pour cacher une nouvelle grimace, dont il n'a pas été maître, puis il répond d'un ton très-gai :

« — En attendant ton rendez-vous d'amour,
« veux-tu être des nôtres ce soir, un peu avant
« neuf heures ? Il s'agit de pincer le sieur Pigeon-
« nier... qui croit qu'une dame l'attend ce soir
« place des Italiens.

« — Oh ! certainement j'en suis !... Ce pauvre « Tobie, il faudra nous amuser un peu à ses dé- « pens..... mais ensuite, s'il ne peut pas payer, je « lui prêterai cinq cents francs pour qu'il s'ac- « quitte avec M. Varinet.

« — Diable ! tu es bon enfant... tu es donc en « fonds ?

« — Mon père est si bon !... il me donne sans « que je lui demande !

« — Eh parbleu ! il n'a plus que toi, il est « juste qu'il satisfasse tes désirs.

« — Oh ! j'ai trop dépensé d'argent depuis quel- « que temps... je veux devenir sage !

« — C'est pour cela que tu achètes un cache- « mire de cinq mille francs ?

« — Ce sera ma dernière folie.

« — Et tu veux prêter cinq cents francs à To- bie ?

« — Je suis si content... Je voudrais pouvoir « obliger tous mes amis !...

« — Si j'avais deviné cela ! » se dit en lui-même Célestin, « j'aurais inventé une histoire pour qu'il « eût aussi envie de m'obliger. »

Puis il répond tout haut :

« — Dînons-nous ensemble aujourd'hui ?

« — Ce n'est pas possible. J'ai promis à mon « père de dîner avec lui... Depuis quelque temps, « cela est si rare qu'il regarde cela comme une

« faveur, et il est trop bon pour moi, pour que je
« ne cherche pas aussi à lui être agréable.

« — Tu deviens un modèle de piété filiale !...

« — Célestin ! » s'écrie Albert d'un ton fort sec, « je te permets de plaisanter, de blaguer même sur « tout ce que tu voudras, excepté sur l'attachement « que j'ai pour mon père ; c'est un sentiment que « l'on doit respecter. Et il me semble que ce serait « fort malheureux si dans ce monde il n'y avait plus « rien à respecter.

« — Eh ! mon Dieu ! ne te fâche pas !... je n'ai « pas eu l'intention que tu crois. A ce soir, nous « t'attendrons à l'endroit ordinaire. »

Il n'était pas encore neuf heures, mais il faisait nuit depuis assez longtemps, lorsque les jeunes gens qui s'étaient donné rendez-vous sortirent du café de Tortoni pour se diriger sur la place des Italiens. Ils allaient se mettre en marche, lorsque Mouillot s'écrie :

« — Un moment, messieurs ! nous allions oublier « quelque chose. Tenez, prenez ceci. »

Et Mouillot donnait une olive à chacun de ses amis.

« — Une olive...

« — Et pourquoi faire ?

« — Comment ! vous ne devinez pas ? Nous allons « nous mettre en observation, chacun à un des coins « de la place ; dès que nous apercevrons Tobie, nous

« marcherons sur lui, et chacun de nous lui présen-
« tera son olive en lui demandant cinq cents francs.

« — Oh ! très bien !... parfait !

« — Ce pauvre Tobie !... Il y aura de quoi le
« dégoûter des olives, et lorsqu'il dînera en ville
« je parie bien qu'il n'en fourrera plus dans ses
« poches. »

Ces messieurs se mettent en route et sont bientôt sur la place des Italiens. Là, ils se séparent, pour former les quatre coins, en se disant :

« — Dès que nous apercevrons Tobie, laissons-
« le arriver au milieu de la place, puis marchons
« sur lui en même temps, afin que de tous les côtés
« on lui présente une olive en lui demandant cinq
« cents francs. »

Chacun est à son poste. Cinq minutes s'écoulent. Tobie ne paraît pas. Cinq minutes s'écoulent encore. Les jeunes gens toussaient de temps à autre avec force, comme pour se dire l'un à l'autre qu'ils étaient toujours là.

Pour se désennuyer, Albert pensait à Mme Baldimer chez laquelle il allait bientôt se rendre ; il se faisait une fête du plaisir qu'il lui causerait en lui offrant ce châle, objet de ses désirs, et il espérait que sa galanterie serait tendrement récompensée.

Célestin pensait aussi à ses relations avec la belle veuve, puis il se disait par moments :

« — Tobie ne viendra pas ! il aura quelques

« soupçons, quelques craintes..... Nous en serons
« pour nos olives. »

Mouillot tapait des pieds avec impatience en murmurant :

« — Ça devient très-embêtant... Je crois que le
« temps va se gâter avec cela... c'est nous qui sommes
« les dindons !... sacrebleu ! messieurs !... Eh
« là-bas ! hom !... est-ce que ça vous amuse... moi,
« je commence à en avoir assez ! »

Balivan était fort préoccupé d'un grand portrait de femme qu'il allait commencer, et il se demandait s'il la ferait sur un fond sombre ou un fond clair, dans un salon ou dans un jardin.

Plusieurs minutes s'écoulent encore. Une pluie très-fine commence à tomber. Albert, Célestin et Mouillot vont déserter leurs postes, lorsque les cris : Au voleur ! à la garde !... au secours !... retentissent au milieu de la place.

Les trois jeunes gens courent vers l'endroit d'où partent ces cris ; ils aperçoivent Balivan tenant par le bras un petit monsieur et lui disant :

« — Oh ! tu as beau crier !... il me faut cinq
« cents francs pour cette olive!

« — Eh ! malheureux que fais-tu ? » s'écrie Mouillot, « veux-tu bien lâcher monsieur... ce n'est pas Tobie !... »

L'individu, que Balivan avait saisi, était un honnête bourgeois qui rôdait devant le théâtre de

l'Opéra-Comique avec l'intention d'acheter une contre-marque pour voir la dernière pièce.

Balivan se confond en excuses. Mais l'individu, qui a eu une peur horrible, continue de crier au voleur. Les soldats de garde au théâtre, accourent avec plusieurs sergents de ville, et des curieux viennent de tous côtés. On entoure les jeunes gens, tandis que le monsieur arrêté par Balivan les désigne aux soldats en disant d'une voix éteinte par la frayeur :

« — Saisissez ces quatre hommes... Ce sont « quatre voleurs... ils ont voulu me prendre cinq « cents francs... et je n'avais que quarante sous sur « moi !... Celui-ci m'a menacé... il voulait m'as- « sassiner avec une olive... arrêtez-les ! »

Les quatre jeunes gens veulent faire comprendre aux soldats que tout cela n'est que le résultat d'une plaisanterie. Mais les sergents de ville les font emmener, en leur disant :

« — Vous vous expliquerez au poste.

« — Gredin de Tobie ! » se dit Mouillot en suivant les soldats, « nous en voyons de cruelles avec ses olives !

« — Et mon rendez-vous ! » se disait Albert. « Ah ! pourvu qu'ils ne nous gardent pas long- « temps !

« — Tout cela est la faute de Balivan ! » dit Célestin. « Avec ses distractions il était impossible « qu'il ne fît pas quelque bévue ! »

Quant au jeune peintre, il marchait au milieu de la foule, en se disant :

« — Décidément, je la ferai sur un fond de cam-
« pagne. »

IV

LA BROUILLE ET LE RACCOMMODEMENT.

Le lendemain du jour où Élina s'était informée de Paul à ses camarades les commissionnaires, celui-ci était revenu à sa place ayant sa veste, sa casquette et ses crochets; seulement, on pouvait remarquer que sa figure était plus pâle, ses traits plus fatigués qu'avant l'absence qu'il venait de faire.

Le jeune commissionnaire a été s'asseoir à son endroit habituel, adressant un salut de la tête à Sanscravate et à Jean Ficelle, qui sont à leur place. Le premier se détourne brusquement en apercevant

Paul, et ferme ses poings d'un air irrité ; mais Jean Ficelle, au contraire, prend sa mine goguenarde et s'approche de Paul.

« — Tiens !... tiens !... v'là l'enfant prodigue « revenu ! Eh ! mais oui, c'est bien lui !... Comment, « Paul, tu viens te rasseoir près de nous au coin « de la rue?... Tu te refais donc commission- « naire ?

« — Je n'ai jamais cessé de l'être, » répond Paul en portant ses yeux sur la maison où travaille Élina.

« — En v'là une bonne !... Et quand nous t'avons « rencontré mis en monsieur calé !... je ne pense « pas que tu en faisais des commissions alors... Tu « faisais la noce, voilà... et il paraît qu'elle a duré « longtemps !... Dix jours de ribote !... merci !... « c'est sans comparaison comme un carnaval com- « plet !

« — Tu te trompes, je n'ai point fait de ribote; « tu sais bien, d'ailleurs, que ce n'est pas dans mes « habitudes.

« — Oui, avec nous, mais il paraît qu'avec tes « maîtresses tu fais le seigneur. Ah! je conçois, « quand on régale sa belle pendant dix jours, qu'on « ne veuille pas ensuite payer un canon aux amis !.. « Et puis, tu en as tant, de belles !... Eh !... eh ! « t'es un *don Jean*, comme ils disent dans les « musqués !... Mais faut prendre garde qu'on ne

« t'en vole aussi, à toi... Dame !... ça arrive à tout
« le monde, ces choses-là... »

Paul hausse les épaules et ne répond plus à Jean Ficelle, mais il va à Sanscravate, qui lui tourne toujours le dos ; il lui frappe légèrement sur l'épaule, en lui disant :

« — Tu es donc toujours fâché contre moi ?...
« Eh bien, tu as tort, Sanscravate ; oui, tu as tort,
« car je n'ai rien fait pour cela... Car je t'aime tou-
« jours, moi, malgré ta brusquerie, ta mauvaise
« tête, parce que je sais que tu as un bon cœur.
« Je ne t'ai jamais donné de mauvais conseils,
« moi, et il me semble que je méritais ta con-
« fiance... et tu préfères écouter ceux qui t'en-
« traînent au cabaret avec des gens comme ce
« Laboussolle. »

Sanscravate s'est retourné petit à petit ; il voulait d'abord chercher querelle à Paul, mais, en l'écoutant, il a senti malgré lui sa colère s'apaiser ; puis, lorsqu'il le regarde, lorsqu'il voit ses yeux si doux et si francs se reposer sur les siens, il n'est pas maître de son émotion, et l'amitié qu'il portait au jeune commissionnaire se réveille au fond de son âme.

Paul devine ce qui se passe dans le cœur de Sanscravate, il lui tend la main en lui disant :

« — Oh ! je sais bien que tu n'es pas méchant !...
« Tu ne peux pas croire que je sois l'amant de

« Bastringuette, puisque tu sais que je suis amou-
« reux de cette jeune couturière qui travaille là...
« en face... Mlle Élina... Et d'ailleurs, sans cela
« même, est-ce que je penserais jamais à la maî-
« tresse de mon ami?... On t'a dit du mal de
« moi, et tu as écouté de mauvais propos, parce
« que tu avais un peu bu ; mais à présent, que
« tu es de sang-froid, tu dois bien voir que tout
« cela n'avait pas le sens commun... Allons...
« donne-moi la main... et oublions le passé !... »

Sanscravate avance la main pour serrer celle de Paul ; cependant, il s'arrête en s'écriant :

« — Eh bien, sacredié ! oui, ça me fait de la peine
« d'être fâché avec toi..., oui, je t'aimais... et je
« sens que je voudrais pouvoir t'aimer encore...
« Mais il n'est pas question de propos qu'on m'au-
« rait tenus sur ton compte ; il s'agit de ce que j'ai
« vu de mes propres yeux. Tu dis que tu n'as pas
« d'accointances avec Bastringuette... que tu ne vas
« pas avec elle... prouve-le moi et je redeviens ton
« ami... C'est pas que j'aime encore Bastringuette
« et que j'aie envie de me raccommoder avec elle !..
« oh ! g'nia pas de danger !... mais je veux seule-
« ment être sûr que mon ami ne m'a pas trahi...
« autrement dit fait la queue, voilà.

« — Et que veux-tu que je fasse ?... Comment puis-
« je te prouver cela, si ma parole ne te suffit pas ?

« — Oh ! c'est très-facile... Ce jour où nous

« t'avons rencontré, mis comme un monsieur... au « coin de la rue Barbette... tu sortais d'une maison, « dans la Vieille rue du Temple... Bastringuette « aussi en est sortie de cette maison, quelques mi- « nutes après toi... oh! je l'ai vue!... Tu prétends « que tu n'étais pas avec elle; c'est possible... « quoique ça soit louche! Pour me rendre ça plus « clair, tu vas me dire de chez qui tu venais... où « tu étais enfin. Il me sera facile d'aller m'assurer « si tu me dis la vérité... j'aurai ben vite donné un « coup de pied jusque-là... Allons, parle, et si « dans tout cela, il n'y a aucune manigance avec « ma perfide... oh! alors, je reviens, je t'ouvre « mes bras... je te demande pardon, et je t'em- « brasse à t'étouffer!... »

Sanscravate a les yeux humides, on voit que son plus grand désir est de pouvoir encore appeler Paul son ami; il attend avec anxiété sa réponse. Mais celui-ci baisse la tête, sa figure devient sérieuse et il laisse retomber la main qu'il tendait à son camarade, en murmurant :

« — Je suis fâché de ne pouvoir te satisfaire..., « mais je ne puis pas te dire ce que tu me demandes... « Je te répète que ce n'est pas Bastringuette que « j'allais voir dans cette maison; si elle y est venue, « c'est sans doute par hasard... mais à coup sûr « elle ne m'y cherchait pas plus que je ne l'y cher- « chais moi-même. »

Jean Ficelle qui s'était approché doucement et qui attendait avec curiosité ce que Paul allait répondre, se met alors à siffler l'air de : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, va-t'en voir s'ils viennent!*

Sanscravate fait un mouvement de colère et reprend :

« — Comment, tu ne peux pas me dire chez qui « tu allais... quelle est la personne que tu connais « dans cette maison... Il me semble pourtant que « c'est ben facile... et quand on ne fait pas de « mal, on ne s'entoure pas de tant de mystère.

« — Apparemment que j'ai des raisons pour « agir ainsi.

« — Et tu ne veux pas me les dire tes raisons?

« — Cela ne se peut pas! »

Sanscravate frappe du pied avec colère, et jure avec énergie, en s'écriant :

« — Eh ben! alors tout est fini entre nous... je « ne te connais plus... tu n'es plus mon ami... tu « n'es plus même mon camarade... je te défends de « me parler encore... entends-tu! je te le défends... « et si jamais tu passais devant moi avec Bastrin- « guette, ce n'est pas que je l'aime encore au moins... « je la méprise! je la déteste... mais c'est égal, si « je te voyais avec elle... prends garde! je ne serai « pas toujours patient, et tu passerais un vilain « quart d'heure. »

Paul ne répond rien, seulement il va prendre ses

crochets, et au lieu de les laisser près de ses deux camarades, il va les porter à cinquante pas plus loin, du côté de la maison où travaille Élina; et c'est là qu'il se place.

Jean Ficelle se rapproche de Sanscravate qui affecte de regarder du côté du boulevard, et lui dit :

« — T'as ben fait de lui donner son paquet, à « ce capon-là !... comme il est resté sot quand tu « lui as demandé chez *qui qu'il* allait... il n'a pas « pu répondre... Pardi !... j'crois ben... il aurait « fallu avouer qu'il était fautif... Tiens, une com- « paraison : c'est comme si tu me voyais ouvrir ta « malle et que tu me dises : Quoi que tu cherches « là-dedans? et moi que je dise : Je cherche quéque « chose que je peux pas dire... et toi que tu me « dises : Alors dis-le moi; et puis moi que...

« — C'est bon ! en v'là assez !... tu n'en finis « jamais avec tes comparaisons, et c'est pas « amusant.

« — Eh ben ! tiens, je vas te proposer queuque « chose de plus agréable. La vue de ton rival t'a « mis de mauvaise humeur, c'est tout naturel... « moi, si j'avais sous les yeux un quéque z'un qui « me détournerait mon adorée, je ne serais pas con- « tent que je ne l'aie bien battu ; il est vrai que ce « serait difficile, car pour le moment je n'en ai pas « d'adorée. Enfin je disais donc, t'as de l'humeur... « mais t'as des sonnettes... C'te grosse femme qui

« te devait un déménagement depuis longtemps,
« et qui est venue te payer ce matin, tu n'y comp-
« tais pas, c'est donc comme de l'argent trouvé, et
« l'argent trouvé il faut le dépenser tout de suite,
« sans quoi ça porte malheur !... Eh ben ! ne tra-
« vaillons plus aujourd'hui... allons licher queuque
« chose... Tu sais que je connais les bons endroits...
« serrons nos crochets... et jouissons de not' jeu-
« nesse... ça va-t-il ? »

Sanscravate hésite, il murmure :

« — Ne plus travailler... aujourd'hui en pleine
« semaine... quand tout le monde est à son ou-
« vrage...

« — Ah ! ouiche ! tout le monde... à qui ça con-
« vient ! je vas encore te faire voir aujourd'hui jo-
« liment des gaillards qui se donnent de l'agré-
« ment !... D'ailleurs, est-ce qu'on ne peut pas faire
« un extra !... avoir son idée de flânerie ?... Il y a
« des jours où l'on n'est pas maître de ça. Ensuite
« la journée est déjà avancée.

« — Avancée !... il n'est que neuf heures et demie
« du matin.

« — Eh ben... tu vois ben que la pratique ne
« donne pas... il ne viendra pas de commissions
« aujourd'hui ; d'ailleurs, nous sommes dans la
« morte saison !... on ne fait rien du tout.

« — C'est pas en ribotant que j'amasserai de l'ar-
« gent... pour envoyer une dot à Liline, ma sœur.

« — Tu m'as dit que ta sœur était jolie ; or, « quand les filles sont jolies, elles n'ont pas besoin de « dot !... et puis d'ailleurs est-ce qu'il n'y a pas une « dame de Clermont qui lui veut du bien , qui l'a « prise avec elle, qui lui fait donner de l'éduca- « tion ?

« — Oui... mais...

« — Eh ben , cette dame la mariera ta sœur, c'est « tout clair, et t'as pas besoin de t'en inquiéter.

« — Ah ! ma pauvre Liline... c'est que je l'aime « bien !... elle est si gentille, si douce, ma sœur... « aussi douce que je suis brutal , moi !... Je veux « aller au pays au printemps prochain, revoir ma « sœur, mon père, et peut-être bien que je resterai « avec eux , car à présent je n'ai plus rien qui me « retienne à Paris. »

Sanscravate soupire profondément en disant cela, et ses yeux se portent sur les boulevards comme s'il y cherchait quelqu'un.

« — Eh ben , oui , tu iras à ton pays au prin- « temps prochain , et je te ferai la conduite , si tu « veux , même, je t'attendrai à la barrière ; mais « pour l'instant , si tu ne te donnes pas un peu de « plaisir, tu deviendras sec et jaune comme du par- « chemin ; tu es déjà changé... tu n'as plus tes « belles couleurs...

« — Oh ! ça m'est bien égal à présent !... je ne « veux plus plaire à personne !...

« — On ne sait pas ! on ne sait pas ! faut jamais
« se laisser aller ! l'homme doit toujours être beau,
« vu qu'il est fait pour séduire, je ne connais que ça.
« Tiens, une comparaison : c'est comme un cheval
« qu'on n'étrillerait jamais... son poil ne serait pas
« luisant !... »

Sanscravate tape sur son gousset en disant :

« — Il est certain que voilà douze francs qui sont
« arrivés là, et sur lesquels je ne comptais plus du
« tout.

« — Il faut les tortiller ! tu as douze francs, moi
« j'ai quinze sous, nous mettons tout ça ensemble
« et nous noçons à mort ! Ça y est-il ? »

Sanscravate ne sait ce qu'il veut répondre, mais en se retournant il aperçoit Paul qui a les yeux fixés sur lui, alors il se lève brusquement et repousse du pied ses crochets, en s'écriant :

« — Oui ! oui !... allons nous amuser... au dia-
« ble le travail !... tu as raison... et pendant ce
« temps-là, au moins, je ne verrai plus des gens que
« je déteste. Partons, Jean Ficelle !... et plus de
« travail tant que nous aurons de l'argent !

« — Bravo !... voilà qui est parlé... il me semble
« que j'entends le grand Salomon ! »

En un instant Jean Ficelle a rangé les crochets dans l'endroit où ils les déposent habituellement, puis les deux commissionnaires s'éloignent bras-dessus, bras-dessous ; Sanscravate sans regarder

Paul, et Jean Ficelle, au contraire, en affectant de jeter des regards moqueurs sur leur jeune camarade.

« — Pauvre Sanscravate ! » se dit Paul en voyant les deux commissionnaires abandonner leur place et leur ouvrage ; « il se laisse emmener par « Jean Ficelle... qui finira peut-être par en faire « un mauvais sujet comme lui ! »

Mais le jeune homme détourne bientôt ses regards pour examiner la porte cochère qui est près de lui ; il est tout attristé de ne pas voir sortir Élina, et se demande ce que doit penser de lui la petite ouvrière qui ne l'a pas aperçu à sa place depuis onze jours.

Pendant tout le courant de la journée, Paul a presque toujours les yeux fixés sur la porte de la maison dans laquelle travaille Élina ; s'il s'éloigne pour faire quelque commission, en revenant il y regarde encore, et il attend, il espère que celle qu'il aime sortira ; mais la jeune fille ne paraît pas.

Enfin la nuit est venue, puis l'heure où les ouvrières quittent leur ouvrage, à moins que l'on ne veille pour un travail extraordinaire, et Paul est bien déterniné à ne pas s'éloigner sans avoir revu Élina, quand bien même il lui faudrait passer toute la soirée dans la rue.

Mais à neuf heures moins quelques minutes, Élina sort enfin, et quoiqu'il fasse sombre, elle a déjà regardé à la place ordinaire de Paul, et ne l'y

voyant pas elle presse sa marche pour retourner chez sa tante, lorsqu'une voix bien connue se fait entendre derrière elle :

« — Comme vous allez vite, mademoiselle...

« — Ah !... c'est vous, M. Paul... vous m'avez
« presque fait peur... c'est que... je ne suis plus
« habituée à vous voir... et je ne croyais pas que
« vous étiez là.

« — J'y suis depuis ce matin... j'espérais que
« vous sortiriez un moment... mais il a fallu
« attendre jusqu'au soir... Ah ! cette journée m'a
« semblé bien longue...

« — Vraiment, monsieur... mais moi... depuis
« onze jours, je croyais aussi vous voir à votre
« place. Chaque matin... chaque soir... j'arrivais
« de bien bonne heure afin d'avoir le temps de
« causer un peu avec vous... mais non... monsieur
« n'y était jamais... j'avais même la sottise de
« demander à sortir dans la journée... croyant que
« vous seriez là...mais j'en étais pour mes courses...
« Oh ! certainement j'étais bien sotte de penser à...
« quelqu'un qui ne songeait guère à moi... Quand
« on pense aux personnes, on n'est pas onze jours
« sans donner de ses nouvelles. »

Élina a débité tout cela très-vite, et comme quelqu'un qui ne veut pas laisser refroidir sa colère. Paul l'écoute, en marchant toujours à côté d'elle, il lui répond enfin avec cet accent qui part de l'âme :

« Élina... est-ce que vous pouvez croire que je
« ne vous aime plus? »

La jeune fille ralentit sa marche, et sa voix annonce déjà moins de colère, en répondant :

« Oui, monsieur, je le crois... j'en suis bien
« sûre... depuis onze jours ne pas être venu... ne
« pas avoir trouvé le moment d'être là, pour me
« dire au moins un petit mot... oh! c'est bien
« vilain!

— Mais croyez-vous donc, mademoiselle, que
« ce temps ne m'a pas semblé bien long à moi!
« que je n'ai pas été bien malheureux d'être privé
« du bonheur de vous voir... de vous entendre...
« vous, que j'aime tant! vous... qui êtes ma pensée
« de tous les instants! »

Élina s'arrête tout à fait, et il n'y a plus du tout de colère dans sa voix.

« — Eh bien! monsieur... si cela était vrai...
« alors pourquoi cette absence? Qu'êtes-vous donc
« devenu depuis onze jours... ah! il me semble
« que c'étaient des mois!

« — Croyez qu'il a fallu une circonstance bien
« forte pour me retenir loin de vous...

« — Une circonstance?... ce n'est pas répondre,
« ça. Voyons, où étiez-vous?... que faisiez-vous?...
« On m'a dit que vous étiez un personnage mysté-
« rieux, que vous aviez plusieurs états... est-ce
« vrai?.. Non, vous me l'auriez dit. On m'a assuré

« aussi que vous aviez enlevé à votre camarade
« Sanscravate, sa... sa maîtresse.

« — Oh! vous n'avez pas cru cela non plus,
« n'est-ce pas, mademoiselle? Moi, enlever une
« maîtresse à un camarade... à un ami... car j'aime
« Sanscravate, quoiqu'il ait la réputation d'être
« mauvaise tête, querelleur. Je lui ai vu donner
« tout ce qu'il possédait... tout le produit de son
« travail d'une jonrnée, à une pauvre mère qui
« passait chargée de deux enfants, et n'avait que
« des haillons pour se couvrir! Et l'homme qui
« fait cela ne peut pas être un mauvais sujet!..
« Moi!... lui enlever sa maîtresse... est-ce que c'est
« possible!..

« — Ah! voilà aussi ce que j'ai répondu quand
« on m'a dit cela : Est-ce que c'est possible! mais ils
« ont eu l'air de se moquer de moi parce que je
« ne voulais pas le croire.

« — Qui cela?

« — Vos camarades.

« — Vous leur avez donc parlé?

— « Mon Dieu, oui... je ne l'aurais pas dû...
« mais je ne pouvais plus y tenir... Ne vous voyant
« plus, je me disais : Il faut qu'il lui soit arrivé
« quelque malheur, ou bien qu'il soit malade...
« Ah! j'avais bien du chagrin. »

Cette fois, ce n'est plus de la colère, mais ce sont des larmes qui altèrent la voix de la jeune fille, et

Paul qui est tout près d'elle, lui prend la main, et la serre tendrement dans les siennes, en disant :

« — Que je suis content !... vous m'aimez tou-
« jours... Ah ! ce moment me fait oublier tous mes
« ennuis... Et oser dire que j'en aime une autre que
« vous !... Élina, vous ne le croyez pas ! vous ne
« le croirez jamais... moi, un pauvre commission-
« naire ! ne suis-je pas déjà assez heureux d'être
« distingué par vous ! que pourrais-je donc espérer
« de plus ?

« — Eh bien, oui... je crois que vous m'aimez...
« ah ! je ne veux plus être fâchée, cela fait trop de
« mal d'être fâché avec ce qu'on aime... Voyons...
« je veux bien vous regarder maintenant... Oh !
« mais vous me semblez pâli... changé depuis que
« je ne vous ai vu... vous avez donc été malade ?

« — Non, mais la contrariété que j'éprouvais.

« — Vous ne m'avez toujours pas dit ce que
« vous avez fait depuis onze jours ?

« — J'étais... près d'une personne, près d'un
« ami qui était très-malade... il n'avait que moi
« pour le soigner, je ne pouvais pas le quitter.

« — Oh ! alors je ne vous en veux plus. Mais
« vous ne m'aviez pas encore parlé de cet ami-là ?

« — C'est que... je le vois rarement... et seu-
« lement lorsqu'il a besoin de moi.

« — Vous ne me mentez pas ?.. vous n'avez
« enlevé de maîtresse à personne ?...

« — Je n'ai pensé qu'à vous.

« — Allons, me voilà redevenue heureuse... « Ah ! j'avais tant de choses à vous dire... et puis « quand on est ensemble... on ne pense plus... « c'est-à-dire on pense trop... enfin je ne sais pas « comment cela se fait, mais j'oublie tout le reste !

« — Chère Élina !

« — Ah! attendez... je me rappelle..... D'abord, « il y a un monsieur... un jeune homme... vous « rappelez-vous un de ceux qui sont venus se mo- « quer de nous quand nous étions dans la soupente?

« — Oh ! oui, je m'en souviens, mais lequel ?

« — Ah !.. c'est un grand... pas beau... l'air « hardi, insolent.

« — Je vois qui vous voulez dire... ce doit être « M. Célestin.

« — Eh bien, j'ai remarqué que plusieurs fois « il me suivait quand je sortais le soir de chez « Mme Dumanchon, pour retourner chez nous... « il marchait tout près de moi, puis il me parlait, « me disait un tas de choses, de bêtises, je ne sais « quoi, car je ne l'écoutais pas, je ne lui répondais « jamais, et pour ne pas l'entendre je marchais si « vite, oh ! je vous assure, qu'il était obligé de cou- « rir pour me suivre... et je me disais alors : Si « M. Paul était là, près de moi, on n'oserait pas « me suivre, et je n'aurais pas peur de ce vilain « homme.

« — Pauvre Élina ! Cet homme aurait-il osé vous « insulter ?

« — Je ne sais pas s'il m'insultait, je ne l'écou-« tais pas. Une fois, il a voulu me prendre le bras « et me retenir, mais je me suis dégagée si vite en « le repoussant, qu'il est resté tout ébahi au milieu « de la rue. Enfin il ne me suivait plus, et j'étais « bien contente, lorsque ce matin...

« — Ce matin...

« — Un de vos camarades... pas Sanscravate... « l'autre.

« — Jean Ficelle ?

« — Oui... comme je descendais de chez ma « tante, je l'ai trouvé en bas, il m'a dit : Made-« moiselle, mon camarade Paul voudrait bien vous « parler, il vous attend chez un petit traiteur ici « près, au bout de la rue... je vais vous indiquer « l'endroit.

« — Le misérable !

« — Moi, cela me paraissait drôle ; cependant, « comme je m'étais informée de vous, hier à vos « camarades, je crus qu'en effet il vous avait vu, « et que vous l'aviez prié de me dire cela. Je suivis « ce Jean Ficelle, tout en lui disant : Mais pour-« quoi M. Paul ne vient-il pas lui-même ?... qui l'en « empêche ? est-il malade ? A tout cela cet homme « se contentait de me répondre d'un air doucereux : « Je n'en sais rien, mam'zelle, mais il m'a ben prié

« de vous dire qu'il avait absolument besoin de vous
« parler, et moi je m'acquitte de ma commission.
« Enfin nous arrivons devant un traiteur, il me dit :
« C'est là, mon camarade vous attend, entrez sans
« crainte, demandez Paul, on vous conduira où
« il est.

« — Oh ! quel infâme que ce Jean Ficelle !...
« servir les projets d'un homme qui voulait vous
« outrager. Voilà donc ce qu'il voulait me faire
« entendre en me disant tout à l'heure qu'on pour-
« rait aussi m'enlever la personne que j'aimais, et
« moi... j'étais si loin de me douter... je n'avais
« apporté aucune attention à ses paroles... Mais
« ensuite ?...

« — Eh bien !... j'allais entrer chez le traiteur,
« lorsque je ne sais quelle réflexion me retint. Ces
« demoiselles de l'atelier avaient souvent parlé d'en-
« droits où l'on avait voulu les entraîner en se ser-
« vant d'un prétexte : je me dis : Si M. Paul est
« là-dedans, il me semble qu'il suffira que je lui
« fasse dire que je suis là, et il viendra tout de
« suite. Jean Ficelle était disparu, j'attendis qu'un
« garçon vînt à passer, et je lui dis : Veuillez aver-
« tir M. Paul que je l'attends en bas. Ce garçon se
« mit à rire en me disant qu'il fallait monter ; mais
« quand il vit que je persistais à rester dans la rue,
« il me dit : Je vais faire votre commission, et au
« bout d'un moment je vis arriver ce même jeune

« homme qui me suivait toujours... En l'aperce-
« vant je poussai un cri, il voulut me retenir...
« mais j'étais déjà loin, remerciant le ciel de n'être
« pas entrée dans la maison. »

Paul a senti la colère enflammer son sang en apprenant que Jean Ficelle sert les projets d'une personne qui ne peut vouloir que perdre Élina. Si en ce moment son camarade était à sa place il courrait lui demander raison de sa conduite, et se sentirait disposé à lui ôter l'envie de seconder encore les desseins d'un séducteur. Mais Jean Ficelle et Sans-cravate n'ont pas reparu depuis le matin, et Paul, pour rassurer Élina, est obligé de lui promettre qu'il ne cherchera pas querelle à son camarade.

« — Tout danger est passé pour moi, » dit Élina.
« Pour gagner de l'argent, ce Jean Ficelle aura fait
« tout ce qu'on lui avait dit. Certainement ce n'est
« pas bien de tromper une jeune fille, car il savait
« que ce n'était pas vous qui me faisiez demander.
« Mais tous les commissionnaires ne sont pas déli-
« cats. Tant pis pour ceux qui ne sont pas honnêtes.
« Méprisez cet homme, mais ne vous disputez pas
« avec lui, sans cela, monsieur, je ne vous dirai
« plus ce qui m'arrivera.

« — Eh bien ! je vous obéirai.

« — A la bonne heure, ensuite soyez toujours
« près de moi le matin, quand je vais à mon ou-
« vrage, le soir, quand je retourne chez ma tante ;

« soyez mon protecteur, mon ange gardien ; de cette
« manière-là, je n'aurai rien à craindre, et je suis
« bien sûre qu'on ne voudra plus me faire aller chez
« un traiteur.

« — Être sans cesse près de vous... Ah ! c'est
« mon vœu le plus cher... mais quelquefois...

« — Votre travail... oui, je comprends. Mais
« tâchez d'être toujours libre le matin et le soir...
« Est-ce que ce n'est pas assez de travailler toute la
« journée ?

« — Et si on vous faisait prier d'aller dans
« quelque maison inconnue... n'y consentez jamais!

« — Soyez tranquille, je me souviendrai du petit
« traiteur... Mais si vous aviez pu voir la figure de
« ce beau monsieur quand il a vu que je lui échap-
« pais... Oh ! cela vous aurait fait rire. Mon Dieu !
« mais il doit être bien tard... voilà longtemps que
« nous causons...

« — Ah ! il me semble qu'il n'y a qu'un moment !

« — Oh ! ce n'est pas que je m'ennuie ! au con-
« traire, mais ma tante me demandera d'où je viens
« si tard... Savez-vous l'heure, M. Paul ?

« — Je n'ai pas de montre, mademoiselle.

« — Ni moi non plus... Ah ! nous pouvons re-
« garder en passant.... chez l'horloger.... Bientôt
« onze heures.... voyez-vous !.... et j'avais encore
« tant de choses à vous dire !

« — Et moi aussi !

« — Ce sera pour demain... Me voilà devant ma
« porte... adieu... à demain.

« A demain.

« — Je tâcherai de me rappeler tout ce que j'ai
« encore à vous dire... »

Les deux amants se quittent, regrettant de ne pas avoir le temps de causer davantage. Cela est toujours ainsi tant qu'on s'aime!... car du moment que l'on n'a plus rien à se dire, c'est qu'on a bien moins de plaisir à se voir!

V

DEUX RIVAUX.

Onze heures du soir venaient de sonner. Mme Baldimer, parée et coiffée avec encore plus de coquetterie qu'à l'ordinaire, était depuis longtemps dans son boudoir; mais l'impatience, l'inquiétude, le dépit, brillaient dans ses yeux. A chaque instant, elle se levait, marchait avec agitation, s'arrêtait pour écouter si l'on ne sonnait pas, puis regardait sa pendule. Pour la troisième fois elle tire le cordon d'une sonnette, et la femme de chambre paraît.

« — Rosa... est-ce qu'il n'est venu personne?

« — Mais non, madame.

« — C'est inconcevable ! je lui avais donné ren-
« dez-vous à dix heures.... Il en est onze !.... Lui,
« toujours si empressé !... si exact !... je n'y con-
« çois rien ! Si son amour était heureux, je com-
« prendrais qu'il manquât à un rendez-vous, mais
« tant qu'un homme n'est pas notre vainqueur, il
« est notre esclave... Est-ce qu'Albert ne serait pas
« comme les autres ?...

« — C'est M. Albert Vermoncey, que madame
« attend ce soir ?...

« — Eh ! sans doute !

« — Et si M. le comte Dalhborne venait aussi?

« — Eh bien, vous le feriez entrer...

« — Quand même M. Albert serait là ?

« — Mais oui... Mon Dieu, que vous êtes
« sotte ! »

La femme de chambre s'éloigne. Mme Baldimer se jette sur un divan, ses yeux sont toujours attachés sur sa pendule, et à mesure que l'aiguille marche, ses traits prennent une expression sérieuse, sombre même ; on dirait qu'avec le temps qui fuit, elle voit s'enfuir aussi tous les projets qu'elle avait conçus.

Tout à coup la sonnette se fait entendre. La belle Américaine fait un mouvement presque convulsif en s'écriant : « Le voilà ! » et ses traits prennent une expression de plaisir et de triomphe.

Presque au même instant la porte s'ouvre. La femme de chambre annonçe M. Albert Vermoncey,

et le jeune homme s'élance joyeusement dans le boudoir, en s'écriant :

« — Enfin me voilà !... Ah! ce n'est pas sans « peine, et j'ai bien cru, madame, que ce soir il me « serait impossible de jouir du bonheur de vous « voir, et de ce doux entretien que je désirais « tant!

« — Eh! mon Dieu! monsieur, que vous est-il « donc arrivé?... Depuis dix heures je vous at- « tends... A peine de retour de la campagne, je « m'empresse de vous le faire savoir, j'ai même la « bonté de vous dire que je vous attendrai ce soir... « Je croyais que vous seriez bien aise de me re- « voir... Mais au lieu de cela, monsieur ne vient « pas... J'ai peut-être eu tort de vous écrire, je « vous arrache à vos plaisirs.

« — Oh! ne dites pas cela... Mais veuillez m'en- « tendre!... Figurez-vous une histoire fort drôle... « Je sors du corps de garde...

« — Du corps de garde! Et qu'aviez-vous fait?

« — Il s'agissait d'une plaisanterie que nous vou- « lions faire à un jeune homme; moi et trois de « mes amis nous l'attendions sur la place des Ita- « liens. Comme il doit cinq cents francs à quelqu'un « auquel il a donné pour nantissement une olive « (c'est une dette de jeu)... chacun de nous devait, « dès qu'il paraîtrait, courir sur lui en demandant « cette somme. Mais l'un de nous, fort distrait de

« sa nature, se trompe, et va arrêter un bon bour-
« geois qui venait là pour acheter une contre-mar-
« que de l'Opéra-Comique. Le bourgeois a peur, il
« crie au voleur. Nous accourons, la garde aussi;
« bref, on nous emmène tous les quatre au poste du
« théâtre, et je crois que nous aurions été passer la
« nuit au violon, si par bonheur un officier de l'état-
« major, qui est ami de mon père, ne fût venu à
« passer par là. Il a répondu de nous. On a bien
« voulu croire alors que nous n'étions pas des vo-
« leurs, et on nous a rendu la liberté. »

Mme Baldimer rit beaucoup de l'aventure de la place des Italiens. Albert va prendre quelque chose qu'en entrant il a déposé sur un meuble, et il va poser cet objet sur les genoux de la belle veuve, en lui disant :

« —Tenez, n'est-ce pas cela dont vous aviez envie? »

Mme Baldimer ouvre le papier qui enveloppe un superbe cachemire. Sa figure devient rayonnante, et elle fait un sourire charmant au jeune homme, en murmurant :

« — Oh! mais en vérité, vous êtes d'une galan-
« terie... c'est trop beau... et un cadeau d'un tel
« prix... je ne puis accepter cela!...

« — Vous acceptez bien un magnifique éventail
« du comte Dalhborne?

« — Il y a loin d'un éventail à ceci... on dira que
« je vous fais faire des folies...

« — Oh ! je serai trop heureux d'en faire si votre
« amour en est le prix... »

Mme Baldimer ne répond pas, mais elle abandonne à Albert une main que celui-ci couvre de baisers. Il veut lui prendre la taille ; elle le repousse doucement, en disant :

« — Mais comment avez-vous fait pour savoir que
« c'était justement ce châle-là dont j'avais envie ?

« — Ne m'avez-vous pas dit que c'était le pareil
« à celui que portait Mme Plays à une soirée du
« comte Dalhborne ?

« — Oui, en effet, je me rappelle...

« — Eh bien ! je suis allé chez Mme Plays, et je
« lui ai demandé à voir le beau cachemire qu'elle
« portait ce jour-là.

« — Mais je croyais que vous étiez brouillé avec
« cette dame ?

« — J'ai été lui offrir un bouquet et elle m'a par-
« donné.

« — Rien que pour le bouquet !...

« — Mais oui.

« — Hom ! je crois que le châle vous aura coûté
« quelque chose de plus...

« — Vous vous trompez.

« — Cette pauvre Herminie !... si elle savait
« qu'elle n'a dû votre visite qu'au désir que vous
« aviez de me donner un cachemire pareil à l'un
« des siens... ah ! ah ! ah !... elle serait furieuse !...

« Comme les hommes sont traîtres... n'est-ce pas ?
« — On y est bien obligé quelquefois.
« — Ah ! ah ! je me fais un plaisir d'aller la voir
« avec ce cachemire sur moi... elle qui était si fière
« du sien !... elle sera pétrifiée !... »

Mme Baldimer rit toujours. Albert veut ramener la conversation sur un pied plus tendre, et comme ordinairement une femme n'est point sévère quand elle rit, il tâche de profiter de l'accès de gaieté qui vient de prendre à la belle Américaine pour renouveler certaines tentatives qui doivent, à ce qu'il espère, le conduire à une victoire complète : mais, tout en riant, celle qu'il attaque se défend avec une adresse qui n'annonce pas un cœur disposé à se rendre.

Albert commençait à trouver que Mme Baldimer prolongeait un peu trop son tourment, lorsque le bruit de la sonnette se fait entendre de nouveau.

« — Qui peut donc venir vous voir si tard ? » s'écrie Albert ; « il est près de minuit, et je croyais
« que ce soir vous ne recevriez pas d'autre visite
« que la mienne.
« — Mais, en vérité, je n'en attends pas, à moins
« que ce ne soit le comte Dalhborne... Cet homme
« m'obsède de ses galanteries... il aura appris mon
« retour et il accourt...
« — Mais on ne vient pas à cette heure, à
« moins d'être très-bien avec une femme !...

« — Ah ! monsieur, ce soupçon...

« — Alors si c'est le comte, renvoyez-le... ne « le recevez pas. »

Avant que Mme Baldimer n'ait répondu, la femme de chambre annonce le comte Dalhborne, et presque aussitôt le Suédois paraît.

La figure d'Albert se contracte, Mme Baldimer fait un gracieux sourire au comte, et celui-ci, toujours froid et compassé, salue avec sa roideur habituelle, va déposer un baiser sur la main de la jolie dame, et s'assied près d'elle, absolument comme si Albert n'était pas là.

Le jeune homme s'amuse à déchirer ses gants, tout en se disant :

« — Il faut que cela finisse... je n'ai pas donné « un cachemire de cinq mille francs pour voir ce « monsieur. »

Mme galdimer trouve d'abord de ces lieux communs que l'on emploie pour imiter une conversation.

Le Suédois répond avec son laconisme ordinaire.

Albert ne dit pas un mot.

Enfin, le comte dans un moment où l'on ne dit rien du tout, tire de sa poche un étui en velours, et le présente à Mme Baldimer, en lui disant :

« — Voilà un joujou... pour remplacer l'éven-« tail... c'est moins casuel. »

La dame ouvre l'étui qui renferme une magnifique

lorgnette, d'un travail ravissant ; elle pousse un cri d'admiration, et sortant la lorgnette de l'étui, la présente à Albert, en lui disant :

« — Avez-vous jamais rien vu d'aussi galant ? »

Albert se dit alors :

« — Cette femme-là a bien l'air de se ficher de « moi ! »

Cependant, il se contient, et regardant la lorgnette, il s'écrie avec un air d'enthousiasme qui ressemble à de la moquerie :

« — Oh ! c'est magnifique !... Grand Dieu que « c'est beau !... Je voudrais bien savoir où monsieur « trouve de si belles choses ! »

Le Suédois se pince les lèvres et ne répond rien.

Mme Baldimer fait encore de grands éloges de la lorgnette, et Albert regardant de côté le cachemire qui est resté sur un fauteuil, se dit :

« — Ah ! que les hommes sont bêtes quelque- « fois !... »

Cependant la conversation languit. Mme Baldimer ne fait plus que peu d'efforts pour la soutenir. Le Suédois dit un mot ou deux à la fois, mais pas plus. Albert se contente de s'écrier par moment :

« — Dieu ! quelle lorgnette !... c'est étourdissant !... »

Alors le comte fait une petite grimace imperceptible, en lançant sur le jeune homme un regard à la dérobée.

Minuit a sonné depuis longtemps. Ces messieurs ne semblent pas plus disposés à se céder la place que le jour de l'éventail. Tout à coup Mme Baldimer se lève, en disant :

« — Messieurs, il est fort tard, je vais me repo-
« ser et je vous souhaite le bonsoir. »

Les deux hommes se lèvent pour la saluer.

La belle Américaine en priant Albert de lui donner le cachemire qui est sur un fauteuil, lui dit tout bas :

« — Cet homme m'est insupportable... tâchez
« donc de m'en débarrasser. »

Albert se contente de s'incliner.

Puis, en passant près du comte, Mme Baldimer murmure à son oreille :

« — Ce jeune homme m'obsède sans cesse...
« trouvez donc moyen de me délivrer de sa présence.

Le Suédois fait aussi un profond salut.

La belle Américaine n'est plus là. Ces deux messieurs sont restés dans le boudoir réfléchissant chacun à ce que cette dame vient de leur dire tout bas. Puis se regardant de temps à autre, Albert d'un air railleur, le comte en faisant un petit froncement de sourcil.

Après quelques minutes passées ainsi, c'est le Suédois qui se décide à parler le premier ; il s'avance vers Albert, en lui disant, d'un ton toujours fort cérémonieux :

« — Monsieur... il me semble que vous avez eu « l'intention de vous moquer de la lorgnette offerte « à Mme Baldimer.

« — Ma foi, oui, » répond gaiement le jeune homme, « et puis, après tout, monsieur, tenez, « autant ce motif-là qu'un autre ! et je crois que « nous comprenons tous deux où nous en voulons « venir.

« — Parfaitement, monsieur... Votre heure pour « demain, s'il vous plaît.

« — Mais pas trop tôt, si cela vous est égal, car « je suis un peu paresseux pour me lever.

« — Eh bien, à dix heures ?

« — Dix heures, soit, à la porte de Saint-Mandé; « il y a par là de petits endroits solitaires fort « agréables, et puis c'est moins commun que le « bois de Boulogne. Cela vous va-t-il ?

« — Très-bien, et vos armes ?

« — Celles que vous voudrez !

« — Le pistolet alors.

« — Le pistolet, c'est convenu.

« — J'aurai un témoin, je pense que c'est assez « dans ce pays.

« — On est libre d'en prendre deux, mais comme « vous dites, c'est assez d'un.

« — A demain, donc.

« — A demain, monsieur le comte ; et maintenant je crois que rien ne nous arrête plus ici. »

Le Suédois salue d'un air presque aimable, puis il ouvre la porte du boudoir, en s'arrêtant pour faire à Albert la politesse de le laisser passer le premier ; celui-ci n'en veut rien faire. Après un assaut de cérémonies, le comte passe enfin, et bientôt ces messieurs sont au bas de l'escalier.

Le concierge était endormi; avant qu'il n'ait ouvert sa porte , Albert tire de sa poche un délicieux porte-cigares et en prend un en disant :

« — J'ai l'habitude d'en fumer un tous les soirs avant de me coucher.

« — Ah ! je suis bien contrarié ! » murmure le comte, « j'ai oublié le mien, et j'aime aussi beau-« coup à fumer en rentrant le soir.

« — Alors, permettez-moi, monsieur le comte, « de vous en offrir un, » dit Albert en présentant son porte-cigares au Suédois : « Choisissez... mais « je vous réponds que vous en serez content, ils « sont excellents. »

M. Dalhborne s'incline et prend un cigare. Pendant ce temps, le concierge a ouvert, et Albert allume son havane à la lampe placée dans la loge. Quand ils sont dans la rue, le jeune homme s'apercevant que son rival n'est point allumé, se penche vers lui en lui présentant le bout de son cigare enflammé ; le comte y allume le sien , puis ces messieurs se saluent de nouveau avec la plus grande courtoisie, en se disant encore :

« — A demain.

« — A dix heures.

« — A la porte de Saint-Mandé. »

VI

TOBIE, CHEVALIER.

Tobie avait quitté Bastringuette, persuadé que la dame qui désirait le voir le lendemain soir ne pouvait être que celle dont il avait manqué triompher aux Champs-Élysées. Il se promettait bien d'être exact au rendez-vous, et ensuite de ne pas conduire sa dame dans un cabinet particulier ayant vue sur des saltimbanques.

Pendant toute la journée qui a précédé l'heure qu'on lui a indiquée pour se rendre à la place des Italiens, le petit jeune homme s'est paré, frisé, pommadé, musqué ; il se dit :

« — Ce soir, la voluptueuse Plays ne l'échappera



« pas... D'ailleurs, puisqu'elle me donne elle-même « un rendez-vous, il est probable que son intention « n'est pas de se montrer trop cruelle. J'aurai là « une maîtresse... comme j'en désire une. Cette « femme-là est riche... on dit qu'elle est capable « de faire des folies pour un homme qu'elle aime. « Si elle voulait me retirer mon olive de chez Va- « rinet... pourquoi pas, jusqu'à ce que ma tante « Abraham m'ait donné un intérêt dans son com- « merce... Allons, je me sens disposé à être très- « amoureux. »

Le soir est venu; Tobie qui est moins craintif depuis qu'il a une bonne fortune en espérance, sort de chez lui à la brune. Il n'est encore que huit heures et demie, et il va se diriger tout doucement vers la place des Italiens, lorsqu'au coin de la rue du Mont-Blanc, une dame qui va traverser la chaussée le frappe par sa tournure, qui est celle de la personne qu'il va retrouver; en marchant un peu vite, il a bientôt dépassé cette dame, et reconnaît, en effet, la tendre Herminie. Il s'approche alors et lui présente son bras, en lui disant :

« — J'allais au rendez-vous...vous voyez comme « je suis empressé, car il n'est pas neuf heures, « mais je vois que nous l'étions également tous deux. »

Mme Plays fait un mouvement de surprise en voyant un monsieur lui offrir son bras. Puis, reconnaissant Pigeonnier, elle s'écrie :

« —Comment, c'est vous, monsieur!...est-ce que « vous venez encore pour remplacer votre ami... ce « polisson d'Albert?... Ah! quel monstre que ce « jeune homme-là!... que je le déteste!...

« — Mais non, madame... je viens pour moi... « j'allais au Pâté des Italiens... vous savez bien...

« — Comment, je sais ? Qu'est-ce que cela me « fait où vous allez?...

« — Mais vous n'entendez donc pas... je me « rendais au Pâté des Italiens... à l'heure indi- « quée...

« — Ah! que vous m'ennuyez avec votre pâté, « monsieur! je ne comprends pas un mot à ce que « vous dites.

« — Comment, madame... mais est-ce que ce « n'est pas vous qui m'avez donné un rendez - vous « pour ce soir à neuf heures?

« — Un rendez-vous!... moi!... vous êtes fou, « monsieur! Je ne vous ai jamais donné de rendez- « vous! »

Tobie est pétrifié, il s'aperçoit qu'il a conçu de fausses espérances; cependant voulant profiter de sa rencontre avec Mme Plays, il reprend :

« — On m'avait dit qu'une jolie dame désirait « me voir... le portrait que l'on m'avait fait de cette « personne était si séduisant... j'ai cru que c'était « vous... et malgré la manière un peu... sauvage « dont vous m'avez traité la dernière fois que je vous

« ai vue... je me sentais bien heureux en pensant
« que j'allais me retrouver avec vous. »

Mme Plays n'était jamais insensible à un compliment ; elle ne peut s'empêcher de rire en regardant le gros petit jeune homme ; puis elle reprend d'un air courroucé :

« — Ah ! ce n'est pas à vous que j'en veux !
« mais c'est à ce monstre ! à cet ingrat !... conce-
« vez-vous qu'il se soit encore moqué de moi !

« — Qui cela ?

« — Mais Albert, monsieur, votre ami...

« — Albert... ah !... c'est qu'il y a si longtemps
« que je ne l'ai vu...

« — Eh bien, je l'ai revu, moi, j'ai eu ce bon-
« heur... Ah ! je ne voulais pas le recevoir, je l'avais
« consigné !... et sans cet imbécile de M. Plays !...

« — Je serais bien curieux de connaître cette
« anecdote...

« — Eh bien, j'accepte votre bras... et je vais
« vous la conter...

« — Ah ! que vous êtes aimable !

« — Et peut-être même...

« — Peut-être... oh ! achevez, femme céleste...

« — D'abord, je veux me venger d'Albert, je
« vous en préviens... et un homme qui serait mon
« vengeur... je ne sais pas ce que je lui accorde-
« rais !...

« — O Dieu !... c'est le ciel... c'est l'Olympe...

« que vous venez de me faire entrevoir. Je vous « vengerai, je vous le promets... je vous revenge- « rai même !... vous verrez comme je venge bien !

« — Assez ! Dieu que vous êtes libertin !... vous « pensez tout de suite des choses...

« — Et à quoi donc voulez-vous qu'on pense « quand on est près d'une jolie femme ?... à brûler « du café ?

« — Oui, monsieur, oui, j'ai revu Albert, il y a « quatre jours, il s'est présenté chez moi, on lui a « a refusé mon entrée... je ne voulais plus le rece- « voir. Que fait-il alors ? il va chez mon mari, s'éta- « blit dans son cabinet, mon mari est si bonace !... « il lui fait bonne mine, moi je m'y rends... par « hasard, je l'y trouve, avec un admirable bouquet. « Il me fait des yeux si repentants... j'ai la bonté « de me laisser attendrir... Bref, je veux bien qu'il « m'accompagne dans mon boudoir, là il me dit... « quelques mots agréables... bien peu de chose !... « puis il me supplie de lui montrer le délicieux ca- « chemire que j'avais à la soirée du comte Dalh- « borne ; j'adhère à cette fantaisie. Monsieur s'en va « ensuite en me donnant un rendez-vous pour le len- « demain. Rendez-vous auquel il n'est pas venu...

« — C'est indigne !...

« — Mais ce n'est pas tout !... j'ai appris qu'il « avait acheté le seul cachemire qui fût pareil au « mien, probablement pour en faire présent à quel-

10.

« que femme qui aura été enchantée du mien...
« Ainsi, il n'était revenu chez moi que pour voir
« mon châle... et depuis... je lui ai écrit six fois...
« il n'est pas revenu et n'a pas même daigné me
« répondre un mot !

« — Ah ! cette conduite est fort blâmable !...

« — Dites donc que c'est absolument celle d'un
« gamin !...

« — Je n'osais pas le dire, mais je le pensais.
« Vous qui méritez si bien d'être adorée... Et quant
« à la lettre de l'autre jour... je ne l'avais pas lue ;
« je vous l'ai remise de confiance... si j'avais su
« qu'elle contînt des choses inconvenantes, vous
« devez être persuadée que je ne m'en serais pas
« chargé.

« — Je vous crois. Mais venir pour voir mon
« châle... acheter le pareil pour quelque femme...
« me donner un rendez-vous... n'y pas venir... ne
« répondre à aucune de mes lettres... Oh ! c'est
« trop fort, je suis outragée ! c'est-à-dire, monsieur,
« qu'il me faut du sang !... et... faute de mieux,
« je me serais adressée à mon mari, je lui aurais
« monté la tête et il se serait battu avec Albert...
« oui, il se serait battu ! Il fait tout ce que je
« veux. Mais, tout bien considéré, j'aime mieux
« que ce ne soit pas lui qui me venge... ce ne
« serait pas aussi piquant, et puisque vous vous
« offrez, je vous accepte.

Tobie est un peu embarrassé ; il ne s'attendait pas à ce que Mme Plays exigerait qu'il se battît en duel avec Albert ; il ne pensait pas que sa vengeance serait si sérieuse, et il craint de s'être trop avancé.

La grande dame remarque son indécision, et s'écrie :

« — Vous hésitez !... vous n'êtes pas digne d'un « de mes regards... Quittez-moi le bras, monsieur, « et ne me parlez plus ! ne me regardez plus ! je ne « vous connais pas !

« — Mais non, non ! je n'hésite pas, » dit Tobie en retenant le bras qui est sous le sien, « je ferai « tout ce que vous voudrez... je me battrai avec « Albert, puisque cela vous fait plaisir.

« — A la bonne heure... vous le tuerez !...

« — Je ne puis pas vous répondre de le tuer tout « à fait, mais j'y ferai mon possible.

« — Enfin, vous le blesserez au moins, et vous me « rapporterez une de ses oreilles.

« — Ah ! vraiment vous tenez à une de ses « oreilles... il me semble que je pourrais vous rap- « porter quelque chose de mieux...

« — Enfin un gage de votre victoire.

« — Je vous en rapporterai un, je vous le pro- « mets.

« — Alors vous serez... mon chevalier.

« — Est-ce que je ne pourrais pas l'être tout de « suite... je ne demande qu'à être armé...

« — Quand vous aurez vaincu Albert.

« — Donnez-moi au moins l'accolade...

« — Y pensez-vous, sur le boulevard!

« — Prenons une voiture... on peut très-bien « être fait chevalier dans une voiture; j'ai même « un de mes amis qui a été reçu franc-maçon dans « une citadine.

« — Non, monsieur, non, je n'irai pas mainte- « nant en voiture avec vous... Oh! je vous connais, « vous êtes trop entreprenant... quand vous m'aurez « vengée, c'est différent. Alors il faudra bien que je « vous récompense.

« — Ah! Dieu! que n'en suis-je là!...

« — Il ne tient qu'à vous que ce soit bien- « tôt.

« — Oh! je vous réponds que cela ne tardera « pas. Je vais me mettre sur les traces d'Albert et « avant peu... vous aurez de ses nouvelles... Je « périrai ou vous serez vengée.

« — Bravo!... je vous trouve plein d'esprit!... « Vous viendrez me dire le résultat de votre duel... « car vous serez vainqueur, je n'en doute pas... « Vous monterez à mon boudoir par le petit esca- « lier à droite dans la cour, au premier. Vous direz « à ma femme de chambre: Je suis Tobie, et on « vous introduira.

« — Ah! je m'évanouirai de joie sur le seuil de « votre boudoir!

« — Il me semble que vous ferez beaucoup mieux
« d'entrer.

« — J'entrerai, femme adorable! j'entrerai,
« et vous serez obligée de me mettre à la porte!

« — Maintenant, adieu. Je vous quitte; je vais
« prendre une voiture et passer la soirée chez une
« de mes amies.

« — Et vous ne voulez pas que je vous accom-
« pagne?

« — Non. Adieu. »

Mme Plays s'est éloignée, et Tobie qui ne songe plus au rendez-vous de la place des Italiens, s'en est retourné chez lui, en se disant :

« — Certainement, je ne me battrai pas avec
« Albert, je n'en ai nulle envie; d'ailleurs, je l'aime
« trop pour me battre avec lui. Mais je lui conterai
« ma rencontre avec Mme Plays, ainsi que la propo-
« sition qu'elle m'a faite; Albert est fort bon
« enfant, il aime à rire, et il m'aidera à trouver un
« moyen pour lui faire croire que nous nous
« sommes battus. Ah! oui... mais mon olive!...
« après tout, ce n'est pas à Albert que je dois...
« et je lui dirai que Varinet ne s'est pas pré-
« senté. »

Le lendemain, neuf heures venaient de sonner, lorsque Tobie se présente à la porte d'Albert et demande au domestique si son ami est visible.

Le domestique fait entrer Tobie dans la chambre

à coucher où le jeune Vermoncey dormait encore.

« — C'est moi, mon cher Albert, » dit Pigeonnier en parlant très-haut ; « si vous avez encore « envie de dormir, ne vous éveillez pas, je vais « m'en aller. »

Albert s'éveille, se frotte les yeux, aperçoit Tobie et murmure :

« — Comment ! c'est vous, Tobie... D'où diable « sortez-vous donc ?

« — Mais de chez moi.

« — Et pourquoi n'êtes-vous pas venu hier au « soir sur la place des Italiens, où l'on vous atten- « dait ?

« — Bah ! vous savez cela ?

« — Parbleu, c'est Mouillot, Balivan, Célestin « et moi qui vous avions fait donner ce rendez-vous « par Bastringuette.

« — Vraiment !...

« — Une farce que nous voulions vous jouer et « nous nous sommes fait arrêter et mettre au corps « de garde.

« — Ah ! bah ! ah ! charmant ! délicieux !... »

Le petit jeune homme se roule dans un fauteuil en riant aux larmes.

« — Ah çà ! pourquoi venez-vous si matin chez « moi... Est-ce que vous venez retirer votre fé- « tiche ?... Vous ne savez peut-être pas l'adresse de « Varinet ?

« — Ce n'est pas cela, mon ami... C'est un autre « motif... j'ai un service à vous demander.

« — Vous venez m'emprunter cinq cents francs.

« — Je ne viens pas pour cela, mais si vous « pouvez me les prêter, en ce moment ça me fera « plaisir.

« — Enfin, pourquoi venez vous m'éveiller?

« — D'abord, mon ami, il est déjà tard; et je « ne vous aurais pas éveillé si votre domestique ne « m'avait pas dit que vous aviez affaire ce matin.

« — Ah! mon Dieu! » s'écrie Albert en se mettant précipitamment sur son séant, « vous m'y faites « songer! Quelle heure est-il donc?

« — Neuf heures et quart environ.

« — Oh! je n'ai pas de temps à perdre... et moi « qui me bats ce matin, à dix heures! vite! debout!

« — Comment, vous vous battez! » dit Tobie en reculant quelques pas et s'imaginant qu'Albert connaît les espérances de Mme Plays; « mais non, « Albert, non... vous ne vous battrez pas... cela « n'en vaut pas la peine... il faut que ce soit un « combat pour rire.

« — Que diable me chantez-vous... est-ce que « vous connaissez le motif de mon duel avec le « comte Dalhborne?

« — Le comte Dalhborne... ah! c'est avec lui « que vous vous battez?...

« — Certainement. »

Tobie respire plus librement, il passe sa main dans ses cheveux et reprend :

« — Non, je ne connais pas cette affaire... je « confondais avec une autre... Figurez-vous que « Mme Plays, que j'ai rencontrée hier au soir, veut « absolument que je me batte avec vous.

« — Oh! pour celle-là... c'est différent! pauvre « femme!... et que lui avez-vous répondu?

« — Je lui ai promis de vous tuer.

« — Fort bien... écoutez : tout cela peut s'arran- « ger; si le comte me tue, vous direz à la belle « Plays que c'est vous qui m'avez tué.

« — Ah! par exemple!... ce pauvre Albert... je « serais si désolé... Est-ce que vous allez vraiment « vous battre?

« — Très-certainement. Eh! parbleu, puisque « vous voilà, vous serez mon témoin, car je n'aurais « pas le temps d'en chercher un autre.

« — Votre témoin!...

« — Vous n'allez pas me refuser, j'espère?

« — Mon ami, c'est que, si vous étiez blessé..., « je me connais, je me trouverais mal, d'abord!

« — Allons donc, il faut surmonter ces faiblesses- « là... : vous serez mon témoin et je vous prête « cinq cents francs pour retirer votre olive, et je « vous permets de dire à Mme Plays que vous m'avez « vaincu, blessé, tué... tout ce que vous voudrez.

« — Il n'y a pas moyen de refuser. Je me dé-

« voue, je serai votre témoin... Déjeunera-t-on?
« — Je ne le pense pas...; mais après, si je suis
« vainqueur, rien ne nous en empêchera. »

Tout en causant, Albert s'est habillé, il prend sa boîte à pistolets, fait avancer un cabriolet et monte dedans avec Tobie qui est très-pâle et fort ému. En passant sur le boulevard, devant le café de Paris, Albert s'écrie :

« — Ah! mon Dieu!... j'ai oublié...
« — Quoi donc?... est-ce que vous auriez deux
« duels?
« — Non... mais si un malheur m'arrive, je n'ai
« pas seulement écrit un mot d'adieu à mon père...
« J'entre à ce café; vous, courez me chercher un
« commissionnaire... Sanscravate, si vous le trouvez.
« — Oui, mon ami. »

Albert descend de cabriolet et entre au café écrire sa lettre; pendant ce temps, Tobie retourne au coin de la rue du Helder pour chercher un commissionnaire. Sanscravate et Jean Ficelle n'étaient point à leur place. Mais Tobie aperçoit Paul, il court à lui :

« — Mon garçon, vous allez venir avec moi.
« — Oui, monsieur.
« — On va vous donner une lettre.
« — Je la porterai, monsieur.
« — Vous la porterez... c'est-à-dire... il est
« probable que mon ami ne voudra pas que vous la

« portiez sur-le-champ. C'est une affaire très-
« grave... il s'agit d'un duel...
« — C'est monsieur qui va se battre?
« — Non, mais je sers de témoin, c'est presque
« la même chose... c'est pour son père... Sapristi,
« tout cela me bouleverse... si nous pouvions em-
« pêcher ce duel, il me semble que cela vaudrait
« beaucoup mieux.
« — Que faut-il faire pour cela, monsieur?
« — Je n'en sais rien du tout... mais venez tou-
« jours. »

Paul suit M. Pigeonnier. Albert avait écrit sa lettre et attendait déjà près du cabriolet.

« — Dépêchons-nous ! » crie-t-il à Tobie qui n'en va pas plus vite. « Je réfléchis que vous auriez pu
« vous charger de donner cette lettre à mon père si
« je suis tué...
« — Merci, bien obligé, jolie commission!...
« non du tout, donnez-la à ce garçon. »

Albert remet la lettre à Paul, en lui disant :

« — Tenez, mon ami, écoutez moi bien. Si dans
« deux heures, vous ne m'avez pas revu, vous irez
« porter cette lettre à mon père, M. Vermoncey,
« rue Caumartin... l'adresse est dessus, mais dans
« deux heures, pas avant!... Vous entendez?
« — Oui, monsieur.
« — Voilà pour vous, et maintenant, partons,
« Tobie. »

Albert est remonté dans le cabriolet ; mais pendant ce temps Tobie se penche contre Paul et lui dit tout bas :

« — Portez cette lettre tout de suite : comme « ça, le père sachant que son fils va se battre, em« pêchera peut-être le duel.

« — Allons donc, Tobie !... nous n'avons pas de « temps à perdre.

« — Me voilà ! c'est que je remettais ma bretelle. »

Les jeunes gens sont dans le cabriolet ; le cocher, stimulé par Albert, fouette son cheval qui part au grand trot, et Paul reste sur le boulevard, tenant dans sa main la lettre adressée à M. Vermoncey.

Le jeune commissionnaire se demande ce qu'il doit faire. La vue d'Albert lui a rappelé l'aventure de la soupente, les insolences de M. Célestin, et les entreprises formées pour séduire Élina. Il est un moment tenté d'attendre le temps qu'on lui a prescrit pour remettre la lettre. Mais ces sentiments de haine ne pouvaient longtemps exister dans son cœnr.

« — Ce M. Albert n'est pas aussi méchant que « les autres, » se dit Paul, « il se laisse aller à faire « des folies... parce que ses amis l'entraînent... « comme Sanscravate se laisse emmener par Jean « Ficelle ; mais je crois aussi que dans le fond il « n'est pas méchant... Et s'il était tué... mon Dieu ! « et je crois avoir entendu dire que son père n'avait « plus que lui... qu'il avait perdu tous ses autres

« enfants... ah ! tâchons du moins de lui conserver
« celui-ci ! courons... courons chez lui ! »

Paul se rend à l'adresse écrite sur la lettre. Il ne connaît pas le père d'Albert, il ne l'a jamais vu, et pourtant l'idée de la douleur qu'il éprouverait, si son fils succombait dans ce duel, lui inspire déjà pour lui le plus vif intérêt.

« — Je voudrais parler à M. Vermoneey... le
« père, » demande Paul au concierge.

« — Au second, la porte à gauche.

« — Est-il chez lui ?

« — Oui, il ne sort pas de si bonne heure. »

Le jeune commissionnaire monte lestement l'escalier, sonne à la porte indiquée, et dit au domestique qui lui ouvre :

« — Je désirerais parler à M. Vermoncey...

« — Que lui voulez-vous ?

« — J'ai une lettre à lui remettre.

« — Donnez, je la lui remettrai.

« — Oh ! non, il faut que je la lui donne moi-même.

« — Mais monsieur déjeune, et... Enfin je vais
« lui dire... Attendez.

« — Mais dites-lui que c'est très-pressé, très-
« important. »

Le valet laisse Paul dans l'antichambre, celui-ci se meurt d'impatience. Enfin le domestique revient, et le fait entrer dans une pièce où M. Vermoncey était en train de déjeuner.

Le père d'Albert regarde le jeune commissionnaire qui semble en proie à une vive émotion. La figure intéressante et peu commune de Paul prévenait en sa faveur ; M. Vermoncey lui adresse la parole avec bonté :

« — Vous voulez me parler, mon ami ?

« — Oui, monsieur.

« — Vous avez une lettre, à ce qu'on m'a dit ?

« — Oui, monsieur.

« — Donnez...

« — Ah ! pardon... il faut avant que je vous
« dise... comment elle m'a été remise...

« — Eh bien, parlez... Mais vous semblez bien
« agité, mon ami, calmez-vous... Si c'est pour
« quelque malheureux que vous venez, je tâcherai
« de faire droit à sa requête.

« — Ah ! monsieur, ce n'est pas cela... cette
« lettre que j'apporte... elle est de monsieur votre
« fils...

« — De mon fils...?

« — Oui, monsieur, il vient de me la remettre
« tout à l'heure en me disant : Si tu ne me revois
« pas dans deux heures, porte cette lettre à mon
« père ; mais pas avant...

« — Que signifie... ?

« — Mais son ami... celui qui était avec lui, m'a
« dit tout bas : Va tout de suite trouver M. Ver-
« moncey..., il s'agit d'un duel...

« — Un duel !... ô mon Dieu !... »

M. Vermoncey se lève, prend la lettre que tient Paul, la parcourt à la hâte et s'écrie :

« — Le malheureux ! il me fait ses adieux...
« me demande pardon de s'être battu... Ah ! il vou-
« lait donc me faire mourir aussi. Mais vous dites
« que c'est à l'instant qu'Albert vous a remis cette
« lettre.

« — Oui, monsieur... là, sur le boulevard.

« — Ah ! il ne se battra pas, alors ! j'empêche-
« rai ce duel... O mon Dieu !... mon fils... le der-
« nier de mes enfants ! le perdre aussi... ce serait
« trop affreux !... »

M. Vermoncey a passé un habit, pris son chapeau, il descend vivement et Paul le suit. Arrivé dans la rue, le père d'Albert regarde Paul avec anxiété, en disant :

« — Mais ce duel... vous savez où il doit avoir
« lieu, n'est-ce pas ?

« — Mais non, monsieur... on ne me l'a pas
« dit !...

« — Quoi ! son ami ne vous l'a pas dit...

« — Mon Dieu, non ! il n'y aura pas pensé, et
« moi... je n'ai pas songé à le lui demander...

« — Quel malheur !... où donc aller ?... où les
« trouver ?...

« — Attendez, monsieur ! ces messieurs étaient
« en cabriolet devant le café de Paris... ils ne sont

« point au bois de Boulogne; car le cabriolet a filé
« vite du côté de la porte Saint-Denis.

« — Ils sont à Vincennes, alors... oui, ce ne
« peut être que là..., nous allons y courir... Tenez,
« là-bas... un cabriolet de régie... faites-le avancer.

« — Oui, monsieur. »

Paul court chercher le cabriolet, il le ramène, M. Vermoncey monte dedans et dit au commissionnaire :

« — Venez avec moi, mon ami, vous me secon-
« derez dans mes recherches...

« — Volontiers, monsieur... mais je... je vais
« monter derrière.

« — Non, non... venez là... près de moi..., vous
« comprenez ma peine, je le vois... Ah ! vous m'ai-
« derez à trouver mon fils..., à empêcher un affreux
« malheur... Venez vite ! »

Paul monte dans le cabriolet, et s'asseoit près de M. Vermoncey. Celui-ci dit au cocher :

« — Vingt francs, quarante francs... ce que vous
« voudrez, si nous sommes au bois de Vincennes
« dans une demi-heure. »

Le cocher brûle le pavé.

VIII

DUEL ET SES SUITES. — UN GAGE DE VICTOIRE. — RÉCOMPENSE DE TOBIE.

Albert et Tobie arrivent à la porte Saint-Mandé comme dix heures sonnaient. Ils descendent de leur cabriolet et aperçoivent une voiture arrêtée à quelques pas.

« — Le comte m'aura devancé, » dit Albert, « mais il n'est que l'heure, il n'y a point de mal... « Oui, je vois là-bas dans l'avenue deux messieurs « qui se promènent. Ce sont nos adversaires. Allons, « Tobie, en avant.

« — Comment! nos adversaires! » s'écrie Pigeonnier en marchant comme s'il avait trois panta-

lons les uns sur les autres, « mais je n'ai pas d'ad-
« versaires, moi, je ne viens pas pour me battre !

« — Oui, oui, c'est bien .. soyez tranquille.
« Autrefois, cependant, les témoins se battaient ;
« et si vous voulez faire comme du temps des raffi-
« nés, sous Louis XIII, par exemple, on se battait
« quelquefois six contre six ; c'étaient des parties
« de plaisir !

« — Joli plaisir ! Je n'admire pas ces mœurs-là.

« — Voyons, Tobie, avancez donc... Que diable !
« vous avez donc un pantalon qui vous gêne ? vous
« avez l'air de ne pas pouvoir marcher.

« — Oui, ça me coupe, ça me fait très-mal. »

Le comte Dalhborne avait pris pour témoin un Suédois de ses amis, aussi long, aussi roide que lui, et qui se trouvait à Paris depuis quelques jours ; ce monsieur n'entendait presque pas le français et ne savait encore dire dans cette langue que *oui monsieur* et *bien obligé*.

Albert s'avance vers son adversaire. On se salue réciproquement avec beaucoup de politesse, et le comte montrant son témoin dit à Albert :

« — Je vous présente M. de Mulberg. »

Albert, qui pense que c'est un usage suédois de présenter son témoin, fait alors un pas en arrière et désignant Tobie, qui s'obstine à ne pas avancer, dit :

« — Et moi, j'ai l'avantage de vous présenter
« M. Tobie Pigeonnier. »

Les saluts recommencent, et M. de Mulberg s'approchant de Tobie lui tend la main en lui disant :

« — Bien obligé, monsieur !

« — Comment donc ! mais ça n'en vaut pas la « peine ! » répond Pigeonnier en se laissant serrer la main d'assez mauvaise grâce.

Albert indique un chemin à droite au comte en disant :

« — Allons de ce côté, nous y trouverons une « place où nous ne serons ni aperçus ni dérangés. »

On se remet en route en suivant Albert. Tobie va toujours à la queue et marche comme s'il était incommodé.

Albert s'arrête dans une clairière écartée et entourée d'épais buissons, en disant :

« — Il me semble que nous serons fort bien « ici. »

Le comte Dalhborne fait un signe d'assentiment et se retournant vers son ami, lui dit :

« — M. de Mulberg, arrangez les conditions « avec monsieur. »

M. de Mulberg s'avance gravement vers Tobie et se met à lui parler suédois, en lui présentant ses pistolets. Tobie lui frappe sur le ventre en s'écriant :

« — Tenez ! je crois que vous êtes de mon avis... « l'affaire peut s'arranger... De quoi est-il ques- « tion ? Je parie que c'est une niaiserie. »

M. de Mulberg, qui est un homme fort cérémo-

nieux, trouve très-mauvais que le petit jeune homme se permette de lui frapper sur le ventre. Il fronce le sourcil, fait un juron énergique, frappe du pied et présente un pistolet à Tobie, en s'écriant :

« — Oui, monsieur ! bien obligé. »

Tobie s'éloigne vivement du témoin en disant :

« — Comment voulez-vous que je m'entende avec « ce monsieur... Il parle je ne sais quelle langue... « et il a toujours l'air de vouloir tirer sur moi.

« — Tenez, M. le comte, » dit Albert. « je crois « que nous nous entendrons mieux que nos témoins. « Trente pas de distance: nous en marcherons dix « l'un sur l'autre quand votre témoin frappera dans « ses mains, et on tirera à volonté. Cela vous va-t-il « ainsi ?

« — Parfaitement.

« — Je me place. Tobie, comptez trente pas en « partant d'ici. »

Tobie n'a pas l'air de savoir s'il veut compter les pas ; enfin il se décide et les fait doubles en se disant à lui-même : « Ah ! vous voulez vous battre !... « Ah ! vous ne parlez pas de déjeuner... Alors « finissez-en tout de suite... Et ce M. Vermoncey « qui n'est pas venu pour empêcher ce duel... Le « commissionnaire ne m'aura pas compris ! »

Les pas sont comptés, les adversaires en place, M. de Mulberg frappe dans sa main, Tobie se couche à plat ventre en disant :

« — On ne sait pas !... On a vu des gens mala-
« droits tuer leurs témoins, mais je ne pense pas
« qu'ils visent à terre. »

Les deux adversaires ont avancé deux ou trois pas, puis ils font feu presque en même temps. Albert a reçu la balle dans le collet de son habit. Le comte Dalhborne est moins heureux, il a le bras gauche percé tout près de l'épaule, et le coup lui a fait faire une pirouette, mais cependant il ne tombe pas.

Albert court à son adversaire en disant :

« — Vous êtes blessé, M. le comte?

« — Oui... le bras... l'épaule, je crois... Oh !
« c'est peu de chose. Il me semble que nous pou-
« vons nous en tenir là... Mais vous êtes un brave
« jeune homme... et je crois devoir vous apprendre
« ce que Mme Baldimer m'a dit hier au soir tout
« bas en nous quittant.

« — Ah ! elle vous a dit quelque chose... et à
« moi aussi.

« — Elle m'a glissé dans l'oreille ces mots : Ce
« jeune homme m'obsède sans cesse, trouvez donc
« un moyen de me délivrer de sa présence. »

Albert pâlit en entendant ce que sa belle conquête pense de lui.

« — Je vous donne ma parole qu'elle m'a dit cela,
« répète le comte.

« — Je vous crois d'autant plus qu'elle m'a dit
« à moi, en me parlant de vous : Cet homme m'est

« insupportable,... tâchez de m'en débarrasser.
« — Voilà une femme qui ne valait pas la peine
« que deux galants hommes se battissent pour elle...
« Je vous abandonne sa conquête, monsieur, je ne
« retourne plus chez elle.

« — Oh ! mon amour est passé, M. le comte, je
« vais aller seulement lui faire mes adieux, lui
« dire que je ne suis plus sa dupe ; ensuite je ne la
« reverrai plus. »

Pendant cette conversation Albert soutenait le comte, et M. de Mulberg était allé chercher la voiture. Quant à Tobie, aussitôt après les coups de pistolet tirés, il s'était relevé et s'était mis à courir derrière le témoin de M. Dalhborne, en lui criant :

« — Ce ne sera rien... une blessure au bras... ce
« n'est pas dangereux. »

Mais M. de Mulberg, qui a trouvé très-singulier que le témoin de leur adversaire se soit mis à plat ventre au moment du combat, se contente de lui lancer un regard courroucé et s'éloigne de lui, en murmurant :

« — Bien obligé, monsieur.

« — Va te faire fiche ! Tu m'embêtes ! toi ! » se dit Pigeonnier en s'en allant vers le cabriolet. « On
« dirait qu'il est fâché que son ami ne soit pas tué ! »

M. de Mulberg ramène la voiture ; Albert aide le comte à se placer dedans, puis ces messieurs se quittent en se donnant la main.

Albert revient vers le cabriolet. Tobie était déjà dedans. Il s'écrie en voyant son ami :

« — Eh bien ! j'espère que nous sommes con-
« tents ! Vainqueurs ! et pas une égratignure. C'est
« ça qui est agréable !... Nous allons déjeuner
« comme quatre !

« — Ah ! je suis furieux !... Je suis indigné, » répond Albert en montant dans le cabriolet.

« — Ah çà ! je n'y comprends plus rien ! » dit
« Tobie. « Vous êtes furieux de n'être pas blessé ?

« — Eh ! il s'agit bien du combat !... c'est à cette
« femme que je pense !.. cette femme qui s'est
« jouée de moi, de mon amour... qui espérait peut-
« être que je serais tué.

« — Ah ! bon... C'est pour une femme que
« vous vous êtes battu... Elles ont donc le diable
« au corps, ces dames, de vouloir toutes que nous
« nous battions pour elles !

« — Je vais aller chez elle, la confondre... Co-
« cher, fouettez donc votre cheval... vous m'arrê-
« terez rue Neuve-Vivienne... Vous, Tobie, vous
« irez sur-le-champ trouver le commissionnaire, lui
« reprendre ma lettre; vous concevez qu'il ne faut
« pas que mon père la reçoive, ce serait lui causer
« des inquiétudes inutiles. »

Tobie ne répond rien. Il pense à ce qu'il a dit à Paul de faire, et se demande ce qui en sera résulté.

« — Ah ! les femmes !... les femmes ! je ne

« comprends rien à celle-là ! » s'écrie Albert.
« Quelle coquetterie !.. quelle perfidie !..

« — C'est Mme Baldimer, n'est-ce pas?

« — Eh ! oui, c'est elle !... je dirai à tout le
« monde son indigne conduite !... Ce n'est point
« assez de nos hommages, c'est notre sang qu'il lui
« faut !..

« — Merci ! elle n'aura pas du mien... je ne
« voudrais pas me piquer pour elle. Mais à pro-
« pos... et notre duel à nous deux... relativement
« à la Plays.

« — Dites-lui que vous m'avez tué.

« — Tué !..

« — Vous pouvez d'autant mieux lui dire cela
« que je vais quitter Paris pour quelques mois. Je
« veux me distraire, je veux surtout oublier entiè-
« rement cette femme qui s'est jouée de ma ten-
« dresse... Je partirai ce soir même !

« — Allons, c'est convenu, je vous ai tué, vous
« êtes mort !.. Elle saura bien plus tard que ce n'est
« pas vrai, mais qu'importe, pourvu qu'elle m'ait
« accordé ses faveurs, elle ne pourra pas me les re-
« prendre... Ces choses-là une fois données, ça ne
« se reprend pas... Il est vrai que les dames ont
« beau en donner, elles en ont toujours, c'est bien
« agréable pour celles qui aiment à faire des géné-
« rosités. »

Le cabriolet est arrivé rue Neuve-Vivienne. Al-

bert se fait descendre devant la maison de Mme Baldimer, et dit à Tobie :

« — Maintenant, courez vite au commission-
« naire... qu'il ne porte pas la lettre à mon père.

« — Oui, oui... j'y vais... Mais, dites-moi
« donc, Albert, vous m'aviez promis aussi de me
« prêter... vous savez... pour retirer mon olive.

« — Ah ! oui. Eh bien, venez chez moi tantôt...
« ce soir, je vous donnerai cela.

« — Je n'y manquerai pas... Ah ! vous me fe-
« rez plaisir en ne disant pas à ces messieurs
« que... »

Albert n'écoute plus Tobie, il s'est élancé sur l'escalier, il monte les marches sans reprendre haleine. Il arrive devant la porte de Mme Baldimer, il sonne. La domestique paraît.

« — Votre maîtresse...? où est-elle... Il faut que
« je lui parle sur-le-champ... il le faut ! »

Le ton dont le jeune homme a dit ces paroles, son air agité, la pâleur de son visage, tout cela effraye la bonne qui répond :

« — Madame est là, monsieur, et j'irais bien
« lui dire que c'est vous... mais c'est que... en
« ce moment... je n'ose pas entrer... parce que...

« — Parce que... voyons, achevez donc...

« — C'est que madame n'est pas seule... Il y a
« un monsieur avec elle...

« — Un monsieur... quel monsieur !... Ce ne

« peut pas être le comte Dalhborne, je le quitte et « il est blessé.

« — Non, monsieur, ce n'est pas le comte « Dalhborne...

« — Eh bien! qui?... Parlez, Rosa... tenez... pre- « nez ceci, et ne me cachez rien. »

Albert emploie l'argument irrésistible, il tire de son gousset plusieurs pièces d'or, et les met dans la main de la femme de chambre, ce qui achève de délier la langue de celle-ci, qui d'ailleurs a un tendre penchant pour le jeune homme, parce qu'il est fort joli garçon, et que, pour beaucoup de femmes, mais surtout pour les jeunes filles, c'est aussi un argument irrésistible.

« — Eh bien! monsieur, » répond Rosa en parlant bien bas, « madame est là avec ce grand jeune « homme... il me semble que c'est un de vos amis, « je l'ai rencontré quelquefois vous donnant le « bras.

« — Comment? serait-ce Célestin?

« — C'est cela même, c'est M. Célestin.

« — Et il vient ici?... Mme Baldimer le reçoit?

« — Mais oui, assez souvent même...

« — Il est son amant?

« — Non, non, oh! pour ça je vous assure qu'il « ne l'est pas... ce n'est pas qu'il n'en ait bien le « désir, car il fait la cour à madame... mais entre « nous, je crois qu'elle le fait aller.

« — Il venait la voir!... et il ne me le disait
« pas!...

« — Pardi, il s'en serait bien gardé, puisqu'il
« venait raconter à madame tout ce que vous fai-
« siez... et entre nous je crois que madame ne le
« recevait que pour ça.

« — Le misérable!... il serait possible!... se
« faire mon espion...

« — Et ce matin... tout à l'heure, j'ai entendu...
« parce que, voyez-vous, sans écouter, quand je
« suis près de la porte, j'entends très-bien... j'ai
« l'oreille fine... J'ai donc entendu que M. Céles-
« tin venait dire à madame que vous vous bat-
« tiez en duel ce matin avec le comte Dalhborne...
« qu'il guettait hier au soir dans la rue, et qu'il
« vous a entendus vous dire : A demain, à dix heures,
« à la porte Saint-Mandé.

« — Ah ! c'est trop fort ! »

Albert s'élance vers le salon sans écouter Rosa qui le supplie de ne point la compromettre; il traverse rapidement deux pièces qui conduisent au boudoir, ouvre brusquement la porte de celle-ci, et se trouve devant Mme Baldimer et son intime ami Célestin.

La belle Américaine était à demi couchée sur une causeuse, et écoutait M. Célestin qui, placé sur une chaise à quelques pas d'elle, semblait lui parler avec feu.

A l'aspect d'Albert, tous les deux demeurent pétrifiés, mais chez Célestin ce n'est que le regret de se voir surpris chez Mme Baldimer, tandis que chez celle-ci il y a presque de la consternation, de la rage en voyant ses espérances évanouies.

« — C'est moi, » dit Albert en allant se jeter dans un fauteuil, « vous ne m'attendiez pas, à coup « sûr... Madame se flattait sans doute que le comte « Dalhborne l'aurait délivrée de ma présence, ainsi « qu'elle l'en avait prié hier au soir, après m'en « avoir dit, tout bas, autant de lui. »

La belle Américaine devient d'une pâleur effrayante, M. Célestin se lève et prend son chapeau, en disant :

« — Ma foi, mon cher ami, j'avais en effet ap- « pris que tu te battais en duel ce matin, j'étais « venu l'apprendre à madame, parce que sachant « qu'elle te porte... le plus tendre intérêt, je pen- « sais... que... qu'elle pourrait peut-être empêcher « ce combat...

« — Dites donc aussi parce que votre habi- « tude était de venir rendre compte à madame « de mes moindres actions, et qu'abusant de la « confiance que j'avais en vous, vous trahissiez « l'amitié dans l'espoir que cela servirait votre « amour. »

M. Célestin se pince les lèvres, et perd un peu de son assurance ; il balbutie :

« — Oh! par exemple... voilà de ces idées !...
« On m'a calomnié... Je ne suis pas capable... Mais
« vous avez sans doute à causer tous deux .. Je
« ne veux point gêner votre tête-à-tête... Au re-
« voir, Albert; madame, je vous présente mes hom-
« mages. »

Et M. Célestin est parti sans que les deux personnages auxquels il s'adresse aient eu l'air de s'apercevoir de son départ.

Mme Baldimer a les yeux baissés vers la terre, et parait absorbée dans l'émotion que vient de lui causer l'arrivée imprévue d'Albert. Celui-ci regarde attentivement cette femme dont la beauté avait enflammé son cœur, et il cherche à trouver dans l'expression de son visage quelque chose qui indique la fausseté de son âme.

Après un examen assez long des traits de cette dame, examen qui ne produit aucune découverte, si ce n'est qu'une figure parfaitement régulière laisse beaucoup moins de prise qu'une autre aux observations du moraliste, Albert a porté aussi ses regards ailleurs, et le hasard les a fait tomber sur les pieds de Mme Baldimer qui, dans ce moment, ne pense pas, comme c'est son habitude , à les tenir cachés par sa robe.

Nous avons déjà dit que le pied était le côté défectueux de la belle Américaine, et qu'ainsi que le paon, son orgueil venait échouer devant cette partie

de sa personne, que, pour cette raison, elle ne laissait presque jamais apercevoir.

En voyant ce pied large et plat qui jure si fort avec la taille élégante de cette dame, Albert demeure tout surpris, et plus il regarde ce pied, et plus il éprouve quelque chose qui ressemble à du contentement, à du bien-être; il lui semble que son cœur est soulagé; sa colère se dissipe, et il se met enfin à partir d'un éclat de rire en disant :

— « Ah ! mon Dieu ! mais j'étais fou !... Ah !...
« si je l'avais vu plus tôt ! »

Mme Baldimer relève la tête en entendant rire Albert, et elle s'aperçoit que ses regards considèrent attentivement ses pieds. Une vive rougeur colore son visage; elle repousse vivement sa robe pour cacher jusqu'à sa chaussure; mais il était trop tard, l'effet était produit. Albert se lève et salue la belle veuve, en lui disant d'un ton railleur :

« — Ma foi, madame, si je les avais vus plus tôt,
« je vous assure que je ne me serais pas battu pour
« vous ! »

Les yeux de Mme Baldimer s'allument d'une expression de fureur difficile à décrire. Après avoir dit ces mots, qui étaient la vengeance la plus cruelle qu'il pût tirer d'une femme coquette, Albert est sorti vivement; il se hâte de regagner sa demeure.

En l'apercevant, le concierge de la maison pousse un cri, puis un domestique de son père,

qui était dans la cour, pousse un autre cri de joie.

« — Eh bien, qu'avez-vous donc ? » demande Albert, « pourquoi ma présence produit-elle sur « vous tant d'effet ?

« — Ah ! monsieur, vous voilà ! quel bon-« heur !...

« — Monsieur, c'est que nous avions bien peur « que vous ne fussiez mort...

« — Qu'on ne vous eût tué en duel...

« — Ah ! comme monsieur votre père sera heu-« reux en vous voyant... il était si inquiet... si désolé « quand il est parti !

« — Et comment mon père sait-il que j'ai eu « un duel ce matin... qui a pu le lui apprendre ?

« — Un commissionnaire, qui est venu avec une « lettre... et nous avons bien entendu qu'en des-« cendant l'escalier, M. Vermoncey disait : Pourvu « que j'arrive à temps pour empêcher ce duel, et « qu'il ne soit rien arrivé à mon fils ! »

Albert est désolé que son père ait appris cette affaire; car il connaît toute sa tendresse pour lui, et il devine quelle doit être son inquiétude en ce moment; mais il ne comprend pas pourquoi le commissionnaire lui a apporté sa lettre, puisque Tobie a dû arriver bien assez à temps pour lui donner contre-ordre.

« — Où est-il allé me chercher ? » s'écrie Albert.

« Ma lettre ne parlait pas de l'endroit où je devais « me battre, le commissionnaire l'ignorait aussi. »

Le portier et le domestique n'en savent pas plus, ils ne peuvent que répéter ce qu'ils savent : Que M. Vermoncey était bien inquiet, bien agité ; qu'il parlait tout haut en descendant l'escalier ; qu'arrivé dans la rue, il s'est arrêté ; qu'après avoir parlé quelques instants avec le commissionnaire, il a envoyé celui-ci chercher un cabriolet de la régie ; puis que, le cabriolet arrivé, tous deux sont montés dedans et la voiture s'est éloignée extrêmement vite.

Albert ne sait à quel parti s'arrêter pour tâcher de rejoindre son père ; car tandis qu'il le cherchera d'un côté, il est à craindre que M. Vermoncey ne soit dans un endroit tout opposé : cependant ne pouvant tenir en place lorsqu'il pense à la peine qu'il cause à son père, Albert va envoyer chercher un cabriolet, et il est décidé à retourner parcourir Vincennes et Saint-Mandé, lorsque le domestique qui est sur le pas de la porte, s'écrie :

« — Le voilà, monsieur... je reconnais le cabrio- « let... je vois monsieur votre père et le commis- « sionnaire qui sont dedans... Oh ! le voilà !... »

Et en effet, au bout de quelques moments un cabriolet s'arrêtait devant la maison. Albert se tenait dans la rue et déjà de loin il avait fait des signes pour se faire reconnaître de son père. M. Vermoncey a poussé un cri de joie, et en descendant de la voi-

ture il se précipite dans les bras de son fils qu'il tient longtemps contre son cœur. Car si vous avez cru perdre l'objet qui a toute votre tendresse, l'être qui vous attache le plus à la vie, vous devez comprendre tout ce qu'il y a de bonheur à le retrouver, à le presser dans ses bras. On craint alors que ce bonheur ne soit qu'un mensonge, et on a besoin de le prolonger longtemps pour s'assurer qu'on le goûte réellement.

Paul avait les yeux humides de larmes en voyant Albert dans les bras de M. Vermoncey. Il se sentait heureux aussi de ce qu'il n'était arrivé aucun malheur à ce jeune homme qui était si tendrement chéri de son père. Et cependant, il y avait toujours une triste pensée qui se mêlait à ses sentiments, lorsqu'il voyait un enfant recevoir des caresses de ses parents.

Enfin, M. Vermoncey étant un peu plus calme, se dispose à monter chez lui avec son fils ; Paul va s'éloigner, mais le père d'Albert, qui s'en aperçoit lui dit :

« — Venez, mon ami, montez avec nous. »

Le jeune commissionnaire obéit. Il suit M. Vermoncey et son fils dans leur appartement.

Là, on tâche de s'expliquer, et Albert demande à Paul, pourquoi, au lieu de suivre ses instructions, il n'a pas attendu que deux heures se fussent écoulées pour apporter à M. Vermoncey la lettre qu'on lui avait remise. Le commissionnaire raconte ce que

Tobie lui avait dit, et Albert frappe du pied avec colère, en s'écriant :

« — Il faut toujours que ce Tobie fasse des « siennes ! C'est lui qui a causé toutes vos inquié- « tudes.

« — Ce jeune homme » dit M. Vermoncey en montrant Paul, « ayant vu votre cabriolet suivre « les boulevards du côté de la porte Saint-Antoine, « je pensai que c'était à Vincennes que votre duel « avait lieu. Nous y arrivâmes en fort peu de temps. « Après nous être donné un lieu de rendez-vous, « nous battîmes le bois, moi et ce pauvre garçon... « qui m'a secondé avec un zèle dont je ne saurais « trop faire l'éloge ! Nous revînmes à notre rendez- « vous, accablés de fatigue et n'ayant rien décou- « vert. A peu près certain que tu ne te battais pas « à Vincennes, j'allais me faire conduire du côté de « Romainville, lorsque ce pauvre garçon me con- « seilla de m'informer d'abord à Saint-Mandé. Là, « j'appris qu'on vous avait vus, le duel devait avoir « eu lieu, car un monsieur qui était blessé avait « repassé dans une voiture qui allait fort douce- « ment. Mais était-ce toi, était-ce ton adversaire, « voilà ce qu'il me fut impossible de savoir ; c'est « alors que je me décidai à revenir ici, en proie « à une inquiétude dont tu dois te faire une idée. « Enfin te voilà... je devrais te faire bien des re- « proches... mais j'aime à croire que tu conser-

« veras le souvenir des tourments que j'ai éprou-
« vés aujourd'hui, et que désormais tu ne me cau-
« seras plus un pareil chagrin. »

Pendant qu'Albert promet à son père d'être plus sage à l'avenir, M. Vermoncey va à son secrétaire, il y prend dix napoléons, et s'approchant de Paul, les lui présente en lui disant :

« — Tenez, mon ami, acceptez ceci. Ce que vous
« avez fait aujourd'hui pour moi, ne se paye pas,
« je le sais; car j'ai trouvé en vous ce que l'on cherche
« quelquefois bien vainement dans le monde, parmi
« les gens qui se disent nos amis: quelqu'un qui com-
« prenait ma douleur, qui la partageait, et qui a fait
« tout son possible pour la soulager ; et ce n'était
« point l'intérêt qui vous guidait... Non, c'était
« votre cœur seul... car j'ai vu des larmes de joie
« tomber de vos yeux lorsque de loin dans la rue
« vous avez aperçu mon fils. Vous êtes bon, sen-
« sible, vous devez être un honnête garçon et faire
« le bonheur de vos parents; prenez donc ceci comme
« un souvenir de cette journée. »

Paul se sent tout ému, il peut à peine balbutier :
« Mais c'est trop, monsieur... j'étais déjà payé...
« je ne veux rien... je suis si content d'avoir pu
« vous être utile. »

M. Vermoncey prend une main du jeune commissionnaire et tout en la pressant avec affection, place dedans la somme qu'il tenait, en disant :

« — Allons, allons, acceptez cela... vous me « fâcheriez en refusant... portez cet argent à votre « mère, afin qu'elle aussi soit heureuse aujour- « d'hui. »

Paul baisse les yeux sans répondre. M. Vermoncey continue :

« — A propos, mon ami, où vous placez-vous?

« — Rue du Helder, monsieur, à l'entrée du « boulevard. Monsieur votre fils me connaît bien...

« — Est-ce que vous étiez son commissionnaire « habituel?

« —Non, monsieur... mais c'est mon camarade « Sanscravate... qui se place... pas loin de moi.

« — C'est vrai, » dit Albert, « et si je l'avais « trouvé ce matin, ma foi ! il est probable que c'est « lui qui aurait été chargé de ma commission.

« Eh bien, » reprend M. Vermoncey, « désormais, « moi, je ne veux plus d'autre commissionnaire que « vous, mon ami. Quel est votre nom?

« — Paul, monsieur.

« — Paul, fort bien, vous l'entendez, vous serez « mon commissionnaire... Vous n'en êtes pas fâché, « n'est-ce pas?

« — Ah ! bien au contraire, monsieur, et je ferai « tous mes efforts pour mériter votre confiance.

« — Je n'en doute pas, mon ami, et mainte- « nant... au revoir.

Paul salue profondément, et s'éloigne tout ému

par l'intérêt que lui a témoigné M. Vermoncey, et le cœur rempli d'une joie nouvelle dont il a peine lui-même à comprendre la cause.

Lorsqu'Albert est seul avec son père, il l'embrasse de nouveau, en s'écriant :

« — Vous aviez raison, toujours raison... en me « disant qu'il y avait de certaines intrigues dange- « reuses, de certaines femmes dont la connaissance « nous menait plus loin que nous ne voulions... et « en me disant de me méfier de mon ami Célestin « dont la mine ne vous plaisait pas. Oui, mon père, « vous aviez deviné juste. Mon ami Célestin était « un traître qui me trompait et voulait m'enlever « la femme dont je recherchais la conquête ; et « quant à celle-ci, aussi fausse, et plus perfide en- « core que Célestin, puisqu'elle n'avait pas l'amour « pour excuse, elle feignait de m'aimer, me don- « nait de douces espérances, et en secret priait « un comte suédois qui lui faisait la cour de vou- « loir bien la débarrasser de moi le plus tôt possi- « ble.

« — Quelle indigne perfidie !... Comment toi, « jeune, aimable, fait pour plaire !... c'est ainsi « que les femmes te traitent...

« — Oui, mon père... Oh ! mais pas toutes heu- « reusement !...

« — Et quelle est donc cette femme dont le cœur « est si noir ?

« — Une Américaine... ou du moins une dame « qui arrive de l'Amérique, car je la crois parfai- « tement Française ; une soi-disant veuve, fort « belle, je dois en convenir, et qui se fait appeler « Mme Baldimer.

« — Mme Baldimer... voilà la première fois que « j'entends prononcer ce nom.

« — Elle n'est à Paris que depuis un an, et va « dans un certain monde... un peu excentrique, « qui n'est pas celui que vous fréquentez. Enfin j'ai « eu le bonheur de ne blesser que légèrement le « comte suédois avec lequel elle a eu l'art de me « faire battre... homme de fort bon ton, qui « comme moi s'est bien promis de ne plus retour- « ner chez cette dame. J'ai dit à mon cher ami « Célestin ce que je pensais de lui. Et maintenant, « mon père, pour que j'oublie entièrement cette « affaire et cette femme qui en fut la cause, per- « mettez-moi de voyager quelques mois, cela me « fera du bien, cela me fera rompre forcément « avec ces habitudes, ces liaisons de Paris qui ne « sont pas toutes bonnes, ainsi que j'ai pu le voir. « Je reviendrai neuf, frais et raisonnable : vous le « voulez bien, n'est-ce pas ?

« — Oui, mon ami ; quoi qu'il m'en coûte d'être « privé de ta présence, je ne suis pas assez égoïste « pour m'opposer à un voyage qui ne peut que t'être « favorable. Quitter Paris quelque temps te fera

« du bien' en effet, voir un peu de pays ne peut « aussi que t'être profitable. Cependant tu ne seras « pas absent trop longtemps ?

« — Deux ou trois mois au plus.

« — Et où veux-tu aller... ?

« — Je n'en sais rien !... je voudrais trouver une « occasion pour partir tout de suite...

« — Eh! mon Dieu, si tu avais envie de connaî- « tre la Normandie, mon docteur, qui est venu me « voir hier au soir, me proposait de m'emmener « avec lui gratis, dans une excellente chaise de « poste que lui envoie un de ses clients... Il part « aujourd'hui... à trois heures.

« — Aujourd'hui... à trois heures... Ah ! par- « bleu, ça me va... autant la Normandie qu'autre « chose. D'ailleurs quand j'en aurai assez, j'irai « ailleurs !... Vite, mon père, un mot à votre doc- « teur pour lui annoncer qu'il aura un compagnon « de voyage... Moi, pendant ce temps, je fais mes « petits préparatifs... je mets de l'argent dans ma « poche... et fouette cocher.

« — Tu as encore de l'argent, j'espère...

« — Oh ! oui, mon père... certainement je n'ai « pas dépensé les dix mille francs que vous m'avez « donnés, il y a quelques jours ! »

Albert se pince les lèvres en disant cela, le souvenir du cachemire le fait soupirer ; mais il a bientôt éloigné cette idée, et il court faire ses prépara-

tifs de départ tandis que M. Vermoncey va écrire à son docteur.

Pendant que tout ceci se passait, Tobie Pigeonnier n'était pas resté oisif. En quittant Albert il s'est rendu à la place où se met Paul ; le commissionnaire n'y est pas, et Tobie se dit :

« — Quand je l'attendrais, à quoi cela me servira-t-il ? Je lui avais dit d'aller porter tout de « suite à M. Vermoncey la lettre que son fils lui a « remise. A présent il est trop tard pour que je « lui dise : Ne la portez pas. J'avais fait cela dans « une bonne intention... Certainement le papa Ver- « moncey doit avoir reçu la lettre depuis long- « temps ! maintenant il doit croire son fils mort, « probablement il se désole... il court la banlieue « pour retrouver quelque vestige de son enfant... « c'est un malheur, j'en suis fâché, mais après tout « quand il reverra son Albert, il s'apercevra qu'il « n'est pas mort et se consolera. Je n'ai donc plus « besoin de m'inquiéter de cette affaire-là. Occu- « pons-nous plutôt des miennes. Albert m'a permis « de dire que je me suis battu en duel avec lui et « que je l'ai tué... c'est délicieux ; il va voyager « longtemps... mon mensonge ne sera pas décou- « vert de sitôt, et d'ici là l'amour m'aura couronné « de ses myrtes les plus frais... O superbe Plays ! « tu seras à moi !... J'en frissonne d'avance de « plaisir... Mais avant de me présenter chez elle,

« retournons chez moi, afin de faire une toilette des « plus soignées. »

Tobie se dirige vers sa demeure, mais avant d'entrer dans sa rue, il se souvient qu'il n'a pas déjeuné, comme il en avait l'espérance en étant témoin dans un duel ; son estomac lui dit qu'il doit le satisfaire, toute affaire cessante, et le petit jeune homme tâtant dans son gousset, s'écrie :

« — Fichtre!... j'ai quinze francs sur moi, toute « ma fortune présente!... si je me régalais, si je « faisais un déjeuner à la fourchette, dans le bon « style... pourquoi pas? Albert va me prêter cinq « cents francs... pour retirer mon olive, et après « tout je ne suis pas forcé d'aller la chercher au« jourd'hui même, cette olive... Le monsieur aux « cils blonds, qui est très-riche, peut bien attendre « quelques jours de plus... Pendant ce temps, j'irai « voir ma tante Abraham avec mes cinq cents francs « dans mes poches, que j'aurai soin de faire sonner « pour qu'elle croie que je fais de brillantes af« faires, et elle se décidera enfin à me donner un « intérêt dans son commerce... Allons déjeuner au « café Anglais. J'ai assez faim pour me régaler. »

Et le beau petit Pigeonnier, se dandinant comme s'il avait sa canne, et déjà tout bouffi de la fortune qu'il espère, se dirige vers le café Anglais, y entre en se tenant la tête haute, va se placer à une table, appelle le garçon à haute voix, demande des huîtres,

des rognons, du poulet à la tartare, du vin de Beaune première, et tout cela avec cette assurance d'un homme qui ne regarde pas à la dépense, et qui ne songe qu'à bien déjeuner. On le sert avec empressement; il mange avec délices, son appétit augmente après les huîtres, et devient plus impérieux après les rognons. Tobie ne lui refuse rien, il le satisfait complétement. Ce n'est qu'après avoir mangé pendant une heure et demie presque sans entr'acte qu'il se décide à s'arrêter; il était temps : sa carte monte à quatorze francs cinquante centimes. Pigeonnier donne généreusement quinze centimes au garçon, remet sept sous dans sa poche et se rend à sa demeure, la tête exaltée par des pensées d'amour et par la bouteille de beaune première quil a consommée.

Tobie fait la revue de ses vêtements, revue qui se trouve beaucoup moins longue qu'il ne l'aurait voulu. Après avoir examiné avec soin ses trois gilets, ses deux pantalons et son unique habit, il met ce qu'il juge être le mieux conservé, ensuite il se frise, il se crêpe, se pommade, se passe à l'eau de Cologne; et ne possédant plus d'autres parfums, il imbibe son mouchoir d'essence de citron pour les taches, ce qui est cause que lorsqu'il passe devant son portier, celui-ci le prend pour un bol de punch à la romaine.

Étant ainsi paré, coiffé et embaumé, le jeune

Pigeonnier se dirige vers la demeure de Mme Plays, en se disant :

« — Elle m'a pris pour son chevalier, je vais lui « annoncer que sa vengeance est accomplie... elle « sera enchantée de moi... elle récompensera ma « valeur par les plus doux transports... Ah ! « voyons... avec quoi aurai-je tué Albert?... Au « pistolet... non, c'est trop commun... A l'épée... « j'aime mieux cela... ça rentre plus dans la ma- « nière des chevaliers ; je lui aurai fendu la tête.... « c'est-à-dire percé la poitrine d'un coup d'épée. « Ah ! voilà sa demeure.... n'oublions pas les ren- « seignements qu'elle m'a donnés ; le petit escalier « à droite... je monterai au premier, je dirai à la « femme de chambre : Je suis Tobie, et j'entrerai « tout droit... Ah ! mon Dieu ! mais j'y songe... « elle m'avait recommandé de lui rapporter un « gage de ma victoire... sapristie... j'avais oublié « cela... quel gage pourrai-je donc lui rapporter? »

Tobie se promène devant la maison de Mme Plays, en se grattant la tête pour chercher quel gage il pourrait rapporter, à défaut des oreilles d'Albert qu'on lui avait demandées ; il se fouille, il ne trouve sur lui que son mouchoir à l'essence de citron, et les sept sous qui lui restent de ses quinze francs ; il n'y a pas là dedans le moindre gage de victoire un peu présentable.

Tobie va se décider à se présenter sans gage,

lorsqu'en jetant les yeux autour de lui, il aperçoit au loin une de ces énormes carottes placées au-dessus de la boutique des marchands de tabac. Cette carotte frappe le gros petit jeune homme, une idée lui saute à l'imagination, il la saisit, la retient, ne la lâche pas d'une seconde, et marchant à grands pas vers la boutique du marchand de tabac, y arrive avec son idée qu'il va mettre à exécution.

Les marchands de tabac étant presque tous des femmes, Tobie dit à celle qui est au comptoir :

« — Madame, un cigare, s'il vous plaît.

« — Voilà, monsieur, choisissez.

« — Oh! mais je veux mieux que cela, il me « faut un très-beau cigare de cinq sous... pour « cinq sous on a un fort beau cigare.

« — Oui, monsieur, en voici... mais si vous en « voulez qui soient encore plus gros, maintenant « on en fait de dix sous... c'est magnifique... c'est « presque une carotte. Monsieur en veut-il un de « dix sous !

« — Non... non, ce serait trop monstrueux, « celui-ci sera bien. »

Tobie a choisi un cigare de cinq sous, il le fait envelopper avec soin dans du papier, ce qui étonne la débitante, parce qu'ordinairement les hommes qui lui achètent des cigares, commencent par les allumer. Enfin, muni de son cigare qu'il serre pré-

cieusement dans sa poche, il retourne à la maison de Mme Plays, en se disant :

« — Maintenant je suis en règle, j'ai tout ce « qu'il me faut, j'ai mon gage de victoire. Albert « a presque sans cesse un cigare à sa bouche, j'au- « rai trouvé celui-ci dans sa poche, je m'en suis « emparé... cela va tout seul... excellente idée que « j'ai eue là ? O carotte inspiratrice ! qué je suis « content de t'avoir aperçue. »

Tobie est entré dans la maison, il a passé devant le concierge en criant d'un air conquérant : « Mme Plays ! » puis il prend le petit escalier, monte, sonne, et dit d'un ton mignard à la femme de chambre qui lui ouvre :

« — Veuillez m'annoncer à madame... elle me « recevra sur-le-champ.

« — Mais quel est le nom de monsieur ?

« — Tobie... je suis Tobie, dites tout simple- « ment à votre délirante maîtresse : Madame, c'est « Tobie ; et elle vous comprendra. »

La femme de chambre s'éloigne, en se disant :

« — Tiens, Tobie ! le drôle de nom... madame « a eu un petit chien qui s'appelait comme cela, « il me semble. »

Mme Plays était devant un miroir, elle essayait une nouvelle manière de retrousser ses cheveux, qui devait lui donner l'air d'une Lacédémonienne. Mme Plays avait beaucoup de penchant pour les

modes grecques, et depuis qu'on lui avait dit que les femmes de Lacédémone dansaient une danse appelée *bibasis,* qui consistait principalement à se donner des coups de talon dans le derrière, elle passait une partie de sa journée à s'exercer à cette danse, en disant :

« — S'il y a des imbéciles qui me disent que
« c'est le cancan, je leur répondrai : Vous êtes des
« ânes, c'est le *bibasis,* une danse renouvelée des
« Grecs. »

Lorsque la femme de chambre lui annonce Tobie, elle fait un bond sur son fauteuil, en s'écriant :

« — Tobie !... ah ! oui, tiens, c'est vrai !... je n'y
« pensais plus... Tobie, qu'il entre ! qu'il entre
« tout de suite. »

La femme de chambre introduit le jeune homme et s'en va. Pigeonnier, en entrant dans le boudoir, croit devoir se donner un air à la fois tendre et mélancolique ; il s'avance donc, et salue d'un air presque tragique Mme Plays qui lui dit :

« — C'est vous, monsieur... Ah ! mais à propos,
« vous étiez mon chevalier. Eh bien ? quelle nou-
« velle venez-vous m'apporter ? »

Tobie se pose et répond :

« — Madame, c'est en effet comme votre cheva-
« lier que je reparais devant vous, vous m'avez
« chargé de venger votre injure... en me battant
« avec Albert, je vous ai obéi.

« — Ah, bah ! vraiment... vous vous êtes battu.

« — Oui, madame...

« — Et quand cela ?

« — Ce matin même, à Saint-Mandé... mille « témoins pourront vous attester que je m'y suis « rendu avec Albert.

« — Et à quoi vous êtes-vous battu ?

« — A l'épée, madame.

« — Eh bien, quel a été le résultat de ce com« bat ?

« — Madame, j'ai complétement satisfait vos dé« sirs ; vous vouliez que je tuasse Albert... je l'ai « tué... un coup d'épée dans la poitrine... il est « mort sur le coup... J'ai versé des larmes sur ma « victoire, je ne rougis pas de l'avouer... Mais en« suite, en mettant ma main sur le cœur de cet « infortuné, pour m'assurer s'il respirait encore, j'ai « senti dans sa poche ce cigare... je l'ai pris... « vous vouliez un gage de mon triomphe.... voici « le seul que je puisse vous offrir. »

Mme Plays a écouté Tobie comme quelqu'un qui doute de ce qu'il entend, mais lorsqu'il a fini de parler, elle s'élance vers lui d'un air furieux et, lui arrachant le cigare qu'il lui présente, s'écrie :

« — Vous l'avez tué ! il serait possible ! un si joli « garçon !... le seul homme que j'aie jamais aimé... « car je me le disais encore ce matin : Je n'ai jamais « aimé que cet homme-là ! Et vous avez eu l'infamie

« de le tuer ! et vous venez me le dire ! assassin que
« vous êtes ! »

Tobie reste tout saisi, et balbutie :

« — Mais, madame, je n'ai fait qu'exécuter vos
« ordres... c'est vous qui m'avez ordonné de vous
« venger...

« — Ce n'est pas vrai !... je n'ai pas pu dire
« cela... ou alors j'étais folle... vous ne deviez pas
« m'écouter.

« — Mais, madame...

« — Tuer Albert ! un si beau brun... de si jolis
« yeux... éloignez-vous de ma présence, monsieur,
« sortez bien vite, ou je ne réponds pas des effets
« de ma colère... sortez, monstre, drôle que vous
« êtes !

« — Comment, madame, quand je me bats pour
« vous venger...

« — Oh ! quelle horreur ! dire que c'est moi
« qui... Oh ! allez-vous-en, monsieur. »

Mme Plays, voyant que Tobie ne bouge pas, le pousse vigoureusement vers la porte ; le petit jeune homme, qui a manqué tomber, se retient à un meuble et reste indécis sur ce qu'il doit faire ; pendant ce temps, la superbe dame a été ouvrir elle-même la porte de son boudoir, et, pendant que Pigeonnier lui tourne le dos, elle lui allonge un grand coup de pied dans le derrière, en s'écriant :

« — Ah ! tu ne veux pas t'en aller ! »

Cette fois Tobie a été poussé hors de l'appartement dont on referme aussitôt la porte sur lui. Il devient furieux à son tour, et descend l'escalier, en se disant :

« — Ah ! sacredié ! c'est trop fort aussi ! ... ah ! « j'en ai assez de cette dame-là... l'autre jour, un « soufflet... aujourd'hui un coup de pied... qu'est « ce que ce serait donc la première fois?... Ah! elle « est vexée que j'aie tué Albert ; ah ! elle fait la petite « *Hermione*, et moi on me traite comme *Oreste*... « Ah ! c'est-à-dire qu'Oreste, au moins, ne reçoit « pas de coup de pied au derrière ; elle a ajouté « cela !... Ah ! tu pleures la mort d'Albert... eh « bien! pour la punir, je ne lui dirai pas que ce n'est « pas vrai... Ah ! bigre... quelle bonne fortune!... « merci ! je n'en veux plus. »

Et tout en se tenant la partie qu'on vient de frapper, Tobie se rend chez Albert pour y toucher les cinq cents francs que celui-ci a promis de lui prêter, ce qui doit servir de liniment au désagrément qu'il vient d'éprouver.

Mais quand il arrive chez son ami, le domestique lui dit :

« — M. Albert vient de partir, il y a une demi- « heure, pour la Normandie.

« — Il est parti, et il n'a rien laissé pour moi ?

« — Non, monsieur. »

Tobie a envie de se casser la tête contre la muraille ; il s'éloigne en se disant :

« — Voilà le bouquet... et il me reste deux sous !
« Allez donc faire sonner ça aux oreilles de ma tante
« Abraham, pour qu'elle m'associe à sa maison. »

VIII

UN NOUVEAU PROTECTEUR.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis qu'Albert avait quitté Paris. Son brusque départ avait beaucoup surpris ses amis, ses compagnons de plaisirs, et, n'en connaissant pas la cause, chacun avait fait là-dessus ses conjectures.

Mouillot avait dit :

« — Il aura trouvé qu'on ne s'amusait plus assez
« à Paris, et il est allé chercher des aventures
« ailleurs. »

M. Dupétrain s'était écrié :

« — Il suit sans doute quelque femme qui l'aura

« magnétisé et qui peut, avec la puissance de son
« fluide, le faire aller au bout du monde. »

Balivan, toujours distrait, avait dit d'abord :

« — Comment! Albert a quitté Paris... C'est
« bien singulier... Est-ce qu'il est allé prendre des
« croquis? »

Puis le lendemain et les jours suivants le jeune peintre n'avait pas manqué de dire, en fumant son cigare sur le boulevard :

« — C'est étonnant... Je n'ai pas rencontré
« Albert aujourd'hui. »

M. Varinet, le jeune homme aux cils blonds et possesseur de l'olive appartenant à Tobie, n'avait rien dit du tout.

Il y avait deux personnes qui auraient pu apprendre à ces messieurs la cause du départ d'Albert : d'abord Tobie Pigeonnier, qui s'était trouvé témoin dans son duel, chose dont il se serait vanté partout s'il n'avait pas été forcé de fuir de nouveau la présence de ses amis ; mais étant moins que jamais en état de retirer son fétiche et de faire figure dans le beau monde, le petit jeune homme avait disparu. On ne le rencontrait nulle part, ni le jour ni le soir; on pouvait aussi le croire parti ou mort, et M. Varinet commençait à regarder d'un air assez méfiant le petit fruit desséché qui était toujours dans le fond de sa bourse.

Ensuite, il y avait M. Célestin de Valnoir; ce

monsieur, qui avait su le duel d'Albert, n'avait pas tardé non plus à apprendre son départ de Paris. A peine a-t-il été certain de ce fait, qu'il s'est hâté de se rendre chez Mme Baldimer pour l'en instruire.

Cette dame, dont la physionomie a pris un caractère encore plus sérieux depuis sa rupture avec le jeune Vermoncey, reçoit froidement la visite de Célestin ; après avoir écouté ce qu'il vient lui dire comme une chose qu'elle savait déjà, elle lui répond sèchement :

« — Votre intime ami est parti sans vous ! Je « crois que décidément il nous traite tous deux de « même ; notre disgrâce est complète. D'après cela « je pense, monsieur, que désormais vous n'en « saurez pas plus que moi sur ses affaires, et vous « n'aurez plus besoin de vous déranger pour m'être « agréable. »

M. Célestin tâche de prendre un air sentimental, en disant :

« — Ce ne sera plus pour vous parler d'Albert « que je viendrai, madame, ce sera pour vous « entretenir de moi, de mon amour pour vous. Je « me suis entièrement brouillé avec mon ami, car « Albert m'ayant trouvé chez vous, il est trop ja« loux pour me pardonner cela. Peu m'importe, « au reste, sa haine ou son indifférence, puisque « vous m'avez promis de me récompenser. »

Mme Baldimer s'est levée et fait une révérence à M. Célestin, en lui disant :

« — Je tiendrai ma promesse, monsieur, vous « le verrez bientôt. »

En effet, le lendemain Célestin reçoit un paquet soigneusement fermé, et un petit billet de la main de Mme Baldimer, qui ne renferme que ces mots :

« J'ai promis de récompenser ce que vous faisiez « pour moi, je tiens ma promesse, monsieur; « veuillez accepter les deux objets que je vous en- « voie, c'est votre récompense. »

Célestin s'est hâté d'ouvrir ce paquet : il contient le superbe cachemire qu'Albert avait offert à la belle Américaine, et la magnifique lorgnette dont le comte Dalhborne lui avait fait présent. Ainsi cette dame récompensait Célestin en lui envoyant les cadeaux qu'elle avait reçus de ses deux adorateurs.

M. Célestin s'est d'abord mordu les lèvres avec dépit, en murmurant :

« — Pour qui donc me prend-elle !... Je la « trouve fort impertinente cette dame ! M'offrir « une récompense de ce genre !... Je vais lui ren- « voyer bien vite son paquet. »

Mais après avoir examiné le cachemire et la lorgnette, M. Célestin ne renvoie rien; il se décide au contraire à garder tout, en se disant :

« — Cela me servira à en séduire une autre. »

Mme Baldimer avait parfaitement jugé ce monsieur.

Paul avait repris son état, comme autrefois; chaque matin il arrivait de très-bonne heure à sa place, mais aussi Élina se rendait chez sa couturière avant qu'aucune de ses camarades de l'atelier eût quitté son lit, ce qui ne l'empêchait pas de n'arriver quelquefois que la dernière chez Mme Dumanchon, car chaque matin on s'arrêtait, on ralentissait sa marche en apercevant le jeune commissionnaire; de son côté, celui-ci venait bien vite au-devant de la jeune fille. Il est rare que dans une rue il n'y ait pas toujours quelque porte bâtarde, quelque allée, ou tout au moins le dessous d'une porte cochère qui offre un refuge aux causeurs, qui sont bien aises de ne pas rester exposés aux regards de tous les passants. Les amoureux surtout recherchent les abris, les petits coins, les endroits obscurs; s'ils marchent ensemble dans la rue, vous les verrez regarder du coin de l'œil à droite et à gauche, aspirant après une allée bien noire, et trouvant fort ridicule que les nouvelles maisons aient presque toutes des portes cochères. Enfin, aussitôt qu'ils ont déniché le réduit le plus modeste, ils courent s'y établir pour causer un moment.

Ce moment-là dure souvent des heures entières. Quelquefois une portière, qui trouve très-mauvais que l'on cause, quand ce n'est pas avec elle, crie avec impertinence du fond de l'allée :

« — Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de

« bavarder, là-bas... hé!... Ils sont sans gêne,
« ceux-là! Ils se donnent des rendez-vous dans mon
« allée!... Ils barrent le passage, ça *leur z'y est* ben
« égal... Si on n'avait pas l'œil sur eux, je ne sais
« pas trop à quoi ils se livreraient dans nos lieux!
« Dieu! que le monde devient chimérique!... »

Une autre ne dit rien, mais elle se met à balayer des mares d'eau, qu'elle pousse dans les jambes du couple arrêté sous sa porte. Ou bien, elle va fermer l'entrée de la maison, en disant aux causeurs :

« — Chez qui que vous allez? Vous voyez bien
« que vous ne pouvez pas rester là. »

Mais tous ces petits désagréments glissent légèrement sur l'humeur conciliante des amoureux. S'ils sont forcés de s'éloigner, ils vont s'arrêter un peu plus loin ou bien ils bravent le balayage, les méchants propos, les sottes plaisanteries et les regards curieux des commères qui, les trois quarts du temps, servent d'auxiliaires aux portières. Que leur importe, à eux, ce qui se dit, ce qui se passe autour d'eux! souvent ils ne le voient pas. C'est un si grand plaisir de s'aimer et de se le dire, de regarder dans les yeux de l'objet chéri, de se parler tout bas, de se comprendre à demi-mots, de se renvoyer de brûlants soupirs et de tièdes haleines. Quand on goûte bien ce bonheur-là, il nous absorbe et ne nous laisse plus de sens pour sentir autre chose. Elle avait bien raison, cette dame du bon vieux temps qui, voyant son

chevalier lui chercher un refuge contre la pluie, s'écriait :

« — Vous ne m'aimez plus! car sans cela vous « ne vous apercevriez pas qu'il pleut. »

Élina contait à Paul tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle pensait, tous les petits projets qu'elle formait pendant la journée et quelquefois pendant la nuit; parce que la nuit on ne dort pas toujours, surtout si l'on est bien amoureux.

Le jeune commissionnaire recevait avec intérêt ces douces confidences, car dans les projets d'Élina, il était toujours question de lui. La petite couturière n'avait pas une pensée, une espérance, un désir qui ne se rapportât à Paul ; et elle le lui disait avec une naïveté, une franchise qui enchantait son amoureux. Mais malgré cela, celui-ci était souvent triste, et alors cela chagrinait la jeune fille qui lui dit un matin :

« — Mais, vous n'êtes donc pas content que je « vous fasse part de toutes mes pensées... vous n'ap- « prouvez donc pas mes plans pour l'avenir? Au « lieu d'être satisfait de voir que je pense sans cesse « à vous, cela semble vous attrister, vous faire de « la peine ; alors monsieur, si c'est comme cela, je « ne vous dirai plus rien! »

« — Oh! ne croyez pas cela, mademoiselle, » s'écrie Paul en prenant la main d'Élina. « Je vous « écoute avec bien du plaisir... je suis trop heureux

« de vous entendre, de voir que je suis toujours
« présent à votre pensée. Mais c'est que malgré
« moi... je pense...
« — Quoi donc?
« — Que tous ces projets ne se réaliseront pas
« sans doute !... Car pour que je puisse vous épou-
« ser... pour que j'aie le bonheur de vous nommer
« ma femme, il faudrait que j'eusse... de l'argent
« devant moi... Votre tante, Mme Verdaine, ne con-
« sentira jamais à vous donner à un pauvre com-
« missionnaire... et elle aura raison !... Oh! oui,
« les parents ont toujours raison !... Vous êtes faite
« pour trouver un jeune homme riche... établi...
« un homme dont l'état honorable ne vous expose
« pas à rougir de votre époux... non que je méprise
« ma profession !... bien loin de là... mais enfin le
« monde a ses coutumes, ses exigences, ses lois que
« l'on doit respecter. Celui qui se place au coin de
« la rue pour faire des commissions, ne peut pas
« être reçu dans le salon du plus petit bourgeois...
« Et vous, Élina, avec vos grâces, votre esprit,
« votre gentillesse vous pouvez faire le bonheur d'un
« homme qui pourra vous mener dans le monde...
« qui aura une position agréable, un nom à vous
« offrir... Tandis que moi, tout me manque à la
« fois... Ah! vous voyez bien que j'ai tort de vous
« aimer ! et que j'ai raison d'être triste. »
Pendant que son jeune ami lui dit cela, la petite

Élina témoigne, par mille marques d'impatience, combien elle est loin de partager ses idées. Enfin elle le laisse à peine achever, et s'écrie :

« — Taisez-vous !... oh !... taisez-vous bien vite, « car c'est très-vilain ce que vous dites là !... Ah ! « vous ne voulez pas que je vous aime parce que « vous êtes commissionnaire! Mais moi, monsieur, « je veux vous aimer, et je vous aimerai malgré « vous. D'ailleurs ce que vous dites n'est pas juste ; « est-ce que vous êtes un commissionnaire comme « un autre, vous ? est-ce que vous parlez en jurant, « est-ce que vous êtes grossier, est-ce que vous avez « les manières communes? Mais, non, au contraire... « vous pourriez bien aller dans un salon, vous, oh ! « certainement vous n'y seriez pas déplacé, il vous « suffirait, pour cela, de changer cette veste contre « un habit, est-ce que cela est si difficile ?

« — Non... mais l'habit ne suffit pas !...

« — Pardonnez-moi, monsieur, l'habit et de l'é- « ducation... Mais d'ailleurs êtes-vous donc obligé « de rester toujours commissionnaire ?... Quand « nous nous marierons, vous prendrez un autre état... « vous aurez amassé quelque chose... car vous ne « devez pas dépenser beaucoup d'argent, vous êtes « si sage ! vous n'allez jamais au cabaret, vous... « aussi quelquefois j'ai entendu vos camarades qui « disaient : Il doit amasser bien des écus... il tra- « vaille beaucoup et ne s'amuse jamais ! »

Paul baisse les yeux en répondant :

« —Hélas, non, mademoiselle, je n'ai rien amassé,
« je ne possède rien !...

« — Mais alors que faites-vous donc de votre
« argent? » s'écrie Élina. « Vous ne le donnez pas
« à vos parents, puisque vous n'en avez pas. »

Le jeune commissionnaire rougit et balbutie :

« — Mademoiselle... je n'ai rien pu amasser...
« ce n'est pas ma faute... »

Élina, qui craint d'avoir fâché son ami, reprend aussitôt :

« — Oh! mais, pardonnez-moi de vous avoir
« dit cela... mon Dieu! vous allez peut-être croire
« que je tiens à l'argent!... oh! cela m'est bien
« égal, allez... Ne vous chagrinez pas, M. Paul,
« nous en aurons toujours assez pour nous. D'ail-
« leurs, je suis riche, moi, vous savez bien... la
« somme que m'a laissée mon père... quand je
« serai majeure il faudra bien que ma tante me la
« rende. Alors ce sera à vous, et avec cela, vous
« voyez bien que nous aurons de quoi former un
« très-joli commerce... Allons, monsieur, ne soyez
« plus triste, puisque je vous dis que nous serons
« un jour très-heureux. »

Paul baise en soupirant la main d'Élina, bientôt le sourire reparaît sur ses lèvres, l'amour dans ses yeux; comment pourrait-on se plaindre lorsqu'on se voit si tendrement aimé?

C'était souvent ainsi que se terminaient les entretiens qui avaient lieu dans un coin de la rue, sous une porte cochère, ou à l'entrée d'une allée.

On n'échange pas toujours d'aussi douces paroles sous les brillants lambris d'un salon.

Ce que je dis là n'est pas pour vous engager à faire l'amour au coin d'une borne !... mais c'est seulement pour vous prouver qu'on peut le faire partout. Il faut bien que le pauvre ait quelques dédommagements.

Après ces douces conversations avec la petite couturière, Paul revenait à sa place plus léger, plus content ; et alors ses yeux cherchaient Sanscravate, avec lequel il voudrait se raccommoder, parce qu'il sent pour lui dans le fond de son cœur quelque chose qu'il ne peut vaincre. C'est que les sentiments vrais ne s'éteignent pas facilement, et lorsque vous éprouvez de la sympathie pour quelqu'un, c'est comme le naturel, on a beau vouloir la chasser, elle revient au galop.

Mais Sanscravate n'était presque jamais à sa place ; à peine avait-il gagné quelques sous, que Jean Ficelle l'emmenait pour les dépenser.

Il y a déjà quelque temps qu'Albert est parti, lorsqu'un jour un monsieur s'arrête devant Paul, qui était assis sur ses crochets, et lui dit :

« — Je vous cherchais, mon ami, j'ai besoin de « vos services... me reconnaissez vous ? »

Paul répond vivement et d'une voix émue :

« — Oh ! oui, monsieur, vous êtes le père de
« M. Albert. Je serais bien coupable de vous avoir
« oublié... vous avez été si bon pour moi. »

M. Vermoncey sourit en répondant :

« Je n'ai été que juste. Mais veuillez me suivre,
« j'ai plusieurs commissions à vous donner. »

Paul suit M. Vermoncey, qui le fait monter chez lui, et là, le charge de porter plusieurs lettres dont il doit rapporter les réponses soit verbales, soit par écrit. Le jeune homme se met aussitôt en course ; il s'acquitte de ses commissions avec promptitude et zèle ; la plupart des personnes chez lesquelles on l'a envoyé ne lui ayant pas donné de réponses écrites, il faut qu'il retienne avec exactitude ce que chacune d'elles lui a dit. Mais Paul a une excellente mémoire et il rapporte fidèlement à M. Vermoncey ce qu'on lui a transmis.

Le père d'Albert est surpris de l'excessive promptitude avec laquelle Paul vient de se rendre dans plusieurs quartiers éloignés de sa demeure, et très-satisfait de la manière dont il a rempli ses commissions. Il le paye généreusement en lui disant :

« — C'est bien, mon ami, c'est fort bien !...
« mais en vérité, une autre fois il faudra vous
« presser un peu moins pour faire vos courses...
« à peine une heure et quart pour aller aux quatre
« coins de Paris !... ce n'est pas marcher cela...

« c'est aller comme le vent ! Je ne veux pas que « vous vous rendiez malade à mon service.

« — Oh ! ne craignez rien pour ma santé, monsieur, c'est un plaisir pour moi de vous montrer « mon zèle. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

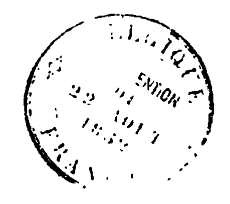
TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

SANSCRAVATE

OU LES COMMISSIONNAIRES.



IMP. DE HAUMAN ET C[e]. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

SANSCRAVATE

OU

LES COMMISSIONNAIRES

PAR

Ch. Paul De Kock.

TOME IV.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1844

I

UN NOUVEAU PROTECTEUR.

— SUITE —

M. Vermoncey semble étonné de la manière dont le jeune commissionnaire s'exprime. Il le regarde quelques instants, puis le congédie en lui disant :

« — A une autre fois, mais à condition que vous « irez moins vite. »

A huit jours de là, le domestique de M. Vermoncey vient chercher Paul, celui-ci se hâte de le suivre. On l'introduit dans l'appartement, et le valet le laisse dans la bibliothèque, en lui disant :

« Je vais avertir monsieur que vous êtes là. »

Au bout de quelques instants le domestique revient lui dire :

« — Monsieur n'a pas achevé la lettre qu'il écri- « vait ; et il a maintenant une visite ; il m'a dit de

« vous prier d'attendre un peu si vous avez le
« temps.

« — Oui, oui... tant que monsieur voudra, » répond Paul.

« — Alors restez ici... c'est plus commode... on
« ne passe pas par cette pièce. »

Paul reste seul, il s'assied et jette timidement ses regards autour de lui : des rayons chargés de livres sont placés sur les quatre côtés de la muraille, de grandes portes à vitres et à coulisseaux défendent les volumes contre la poussière, mais plusieurs de ces portes sont ouvertes, et les livres sont à la disposition des amateurs.

Le jeune homme regarde quelque temps avec une sorte d'envie tous ces trésors de l'esprit et de la science, qui sont rassemblés dans un si petit espace; il lit les noms de *Voltaire*, *Rousseau*, *Corneille*, *Molière*, *Montaigne*, *Lafontaine*, et se dit :

« — Mon Dieu! que l'on est heureux de posséder
« tout cela!... d'être en si bonne compagnie...
« car l'esprit d'un auteur... c'est lui... ses œuvres,
« c'est sa pensée; en le lisant on peut se figurer
« qu'on l'écoute! que c'est lui qui parle!... Heu-
« reux le génie! il ne meurt pas, lui! Est-ce que
« l'on peut jamais avoir un moment d'ennui quand
« on est avec ces hommes-là!... »

Paul pousse un soupir, en songeant qu'il doit peut-être attendre longtemps dans la bibliothèque;

il ne pense pas faire de mal en ouvrant un de ces livres qui sont devant lui, il avance la main et saisit le premier volume qui s'offre à lui. Ce sont les *Maximes de Larochefoucauld;* il se rassoit et lit avidement.

Il y a déjà assez longtemps que Paul est dans la bibliothèque, mais il lit toujours, et le temps passe vite pour lui. Tout à coup il se sent frappé légèrement sur l'épaule, il se détourne et aperçoit M. Vermoncey qui lui dit en souriant :

« — Ah ! je vous y prends ! »

Le jeune commissionnaire rougit et se lève vivement, en balbutiant :

« — Veuillez me pardonner, monsieur, si j'ai osé
« prendre un de ces livres... mais je devais atten-
« dre... et j'ai pensé que... »

« — Il n'est pas besoin de vous excuser, mon
« ami, ce n'est point une faute que vous avez com-
« mise... Ah ! vous aimez la lecture, cela fait votre
« éloge, au contraire... Que lisiez-vous là?

« — Les *Maximes de Larochefoucauld.*

« — C'est un ouvrage un peu sérieux... et qu'en
« pensez-vous?

« — Ce qu'il dit est bien triste... et ne fait pas
« penser beaucoup de bien des hommes... j'ai
« pourtant peur que cela ne soit vrai ! »

M. Vermoncey regarde Paul avec surprise, et lui dit :

« — Mais en vérité, mon ami, vous n'êtes pas
« un commissionnaire ordinaire; je m'étais déjà
« aperçu, en vous écoutant, que vous vous expri-
« miez beaucoup mieux qu'on ne le fait dans votre
« classe... aujourd'hui votre jugement sur ce livre
« me prouve que je ne m'étais pas trompé; vous
« avez donc reçu de l'éducation?

« — Oui, monsieur. Un digne homme, qui n'avait
« pas d'enfant, s'intéressa à moi, il me prit chez
« lui... j'avais à peine dix ans, il eut la bonté de me
« faire étudier... et j'étais si heureux de ne point
« rester ignorant que je profitai assez bien des le-
« çons qu'on me donna.

« — Comment se fait-il, alors, que votre pro-
« tecteur vous ait laissé devenir commissionnaire?
« Puisqu'il vous avait fait donner de l'éducation, il
« devait achever son ouvrage, vous trouver un em-
« ploi.

« — Ah! monsieur, ce n'est pas la faute de cet
« excellent homme; il m'avait placé auprès de lui
« comme son commis... mais à sa mort, je perdis
« tout, emploi et protecteur... c'est alors que je
« me fis commissionnaire... il fallait gagner de
« l'argent...

« — Pour aider vos parents sans doute? »

Paul baisse les yeux et murmure bien bas :

« — Oui... oui, monsieur... c'était... pour eux.

« — Ah! je vous comprends! » s'écrie M. Ver-

moncey, « vous êtes un bon fils, vous avez sacrifié « vos espérances, votre avenir à la nécessité qui vous « disait qu'il fallait sur-le-champ secourir ceux qui « vous avaient donné l'existence... Pauvre gar- « çon!... cette conduite est belle... Mais il faut « que vous quittiez enfin un état qui n'est pas fait « pour vous... Oui... oui... je me charge, moi, de « vous trouver un emploi honorable et lucratif.

« — Ah! monsieur... tant de bontés...

« — Eh! non!... ce n'est que justice! On voit « bien que vous ne deviez pas être commissionnaire! « Vous savez écrire?

« — Oui, monsieur, mon écriture est assez belle, « je sais aussi calculer...

« — Très bien! soyez tranquille, je vous place- « rai. Je ne vous réponds pas que ce sera dans peu « de jours, car à Paris les moindres emplois sont « si courus qu'il en est rarement de vacants; mais « je vous promets que cela sera... oui, avant trois « mois, vous aurez changé de position!...

« — Mon Dieu, monsieur, comment ai-je mérité « que vous me portiez tant d'intérêt?

« — D'abord par tout ce que vous avez fait la « première fois que je vous ai vu, pour m'aider à « retrouver mon fils... et puis... vous m'avez plu « sur-le-champ... j'ai deviné que vous étiez un bon « sujet... Comptez sur moi désormais, je veux rem- « placer le protecteur que vous avez perdu...

« — Ah! monsieur. »

Paul, par un mouvement involontaire, saisit la main de M. Vermoncey et la porte à ses lèvres, puis il la laisse retomber et se recule, comme s'il craignait d'avoir offensé le père d'Albert; mais celui-ci, qui se sent tout attendri, lui prend lui-même la main, et la presse avec affection, en lui disant :

« Allons, allons, de la joie, mon ami, vous ferez
« votre chemin. Mais en attendant que votre posi-
« tion change, voulez-vous encore me faire une
« commission, me porter cette lettre et cette caisse
« que j'envoie à un de mes amis ?

« — Oh! tout ce que vous voudrez, monsieur,
« je suis à vos ordres... J'y serai toujours: lors même
« que ma situation changerait, mon dévouement
« pour vous resterait le même. Vous verrez que mon
« cœur n'est point ingrat. »

Paul prend la lettre et la caisse, et se hâte de se rendre où M. Vermoncey l'envoie. Il s'acquitte de sa commission avec son zèle accoutumé, et son nouveau protecteur en le congédiant lui dit encore :

« — Je ne vous oublierai pas, mon ami, je vais
« travailler à vous placer, car désormais je ne serai
« content que quand je vous verrai occuper un em-
« ploi digne de votre éducation et de vos manières. »

Paul remercie encore M. Vermoncey, et s'éloigne en rendant grâce au ciel qui lui a fait trouver un nouveau protecteur. Alors il commence à croire que

les charmants projets d'Élina s'accompliront, et que ces rêves de bonheur dont elle l'entretient si souvent pourront quelque jour se réaliser.

II

LE VIN. — LE JEU. — LES COUPS.

Il est onze heures du matin ; Sanscravate qui a fait une très-bonne journée la veille, en portant plusieurs billets doux pour de jeunes fashionables qui sont toujours généreux quand ils sont heureux, est allé comme de coutume se promener avec Jean Ficelle qui le conduit toujours du côté du pont d'Austerlitz, à l'endroit où se tiennent ordinairement les jeux de hasard.

Tout en marchant, ces messieurs, qui se sont déjà rafraîchis plusieurs fois, causent d'une manière fort animée ; ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'un parle d'une chose, et l'autre en raconte une autre, aucun d'eux ne s'écoute et ne se répond, ce qui ne les empêche pas de continuer.

« — Oui ! » dit Sanscravate, « je n'y pense pas
« plus que si je ne l'avais jamais connue... Ah !
« mon Dieu !... on me demanderait à présent quelle
« était la couleur des yeux de Bastringuette, que je
« serais embarrassé pour répondre... Je ne m'en
« souviens plus...

« — Et tu vois ben, » dit Jean Ficelle, « il y en
« a qui prétendent qu'on ne gagne jamais au jeu...
« Mais c'est des bêtises ! et la preuve c'est que moi
« j'y aurais fait ma fortune, si j'avais pas été un
« poltron !

« — Après ça, pour dire qu'elle n'était pas gen-
« tille... qu'elle n'avait pas *quéque* chose d'aga-
« çant !... je mentirais si je le niais... Mais toutes
« les femmes ont quéque chose d'agaçant... Par-
« bleu !... il ne faut qu'être amoureux pour s'en
« apercevoir...

« — Tiens, je vas te faire une comparaison : Tu
« n'as rien... et tu risques ce que tu as... alors tu
« gagnes !... Mais tu as queuque chose et tu as peur
« de le perdre... alors tu ne veux pas le risquer...
« et tu manques ta fortune !

« — Et cet autre qui me regarde toujours... qui
« a l'air de vouloir me parler... Oh ! qu'il y vienne...
« je le recevrai bien... Ce n'est pas que je l'aie vu
« avec Bastringuette. Non... je dois en convenir...
« depuis ce jour... dans la rue Barbette... où nous
« avons rencontré Paul en monsieur... et ma per-

« fide un peu plus loin... Je ne l'ai jamais vu avec
« elle... et ils font bien de se cacher !... Car s'ils
« avaient l'air de me narguer... nom d'un nom !...
« ça irait mal !...

« — Et puis, ensuite... il y en a qui sont ma-
« lins !... qui gagnent toujours... Je connais un par-
« ticulier bien distingué qui se fait six francs par
« jour avec le *biribi;* voilà un état qui m'irait ! »

Tout à coup Jean Ficelle fait arrêter son camarade, en lui disant :

« — Tiens, ils sont déjà en train les farceurs !...
« Ils travaillent de bonne heure ! ce ne sont pas des
« *feignants !* »

Les commissionnaires étaient arrivés alors sur le bord de l'eau, devant un jeu de *table-basse*, tenu par un grand gaillard qui n'était pas un moment sans parler, il étourdissait son auditoire par son babil continuel.

Beaucoup de gens d'assez mauvaise mine sont rassemblés autour du jeu. Mais en ce moment deux hommes de la campagne s'approchent, les spectateurs leur font place, et le banquiste leur présente un cornet avec des billes, en s'écriant :

« — Allons, messieurs, tirez ! à tout coup on
« amène un lot, ce n'est que vingt sous par coup ;
« et pour vingt sous il ne tient qu'à vous de gagner
« une superbe montre en argent à répétition, ou
« un couvert de ce même métal, que vous aurez

« le plaisir d'offrir à votre épouse ; ou une timbale... toujours du susdit métal, dont vous pourrez faire hommage à votre respectable mère, si vous avez encore le bonheur de la posséder. »

Les paysans se laissent tenter, l'un d'eux prend le cornet, lance les billes, *Jean Pierre* compte. (Jean Pierre est le petit nom, le sobriquet que se donnent les banquistes.) Il compte avec une facilité, une dextérité extraordinaire ; sa manière d'additionner vous semble toujours juste, et pourtant on ne gagne jamais que des petits lots de la valeur de deux ou trois sous.

Jean Pierre s'écrie :

« — Allons, messieurs, continuez, poursuivez ! redoublez ! le coup a été bon pour Jean Pierre, mais la veine va changer ! vous aurez les gros lots, messieurs, et Jean Pierre sera enfoncé... Mais il sera toujours trop heureux de tenir ses engagements avec l'honorable société. »

Le paysan qui, pour vingt sous, n'a gagné qu'une boîte d'allumettes chimiques, joue de nouveau dans l'espoir d'être plus heureux, et bientôt le produit de ses choux, de ses haricots et de ses fraises passe dans les poches de Jean Pierre.

Tandis que l'habitant de la campagne reste tout hébété d'avoir perdu son argent, un ouvrier s'approche à son tour du jeu de la table-basse ; puis après avoir regardé quelque temps, il s'écrie :

« — J'aime mieux le biribi !

« — Voilà, monsieur! voilà le biribi demandé! » s'écrie le croupier en tirant trois cartes d'un tablier attaché devant lui, et auquel est une poche monstre dont l'ouverture béante semble prête à enfouir tout l'argent et toute la monnaie de la société.

Pendant que le banquiste dispose sa table de biribi et fait voltiger ses trois cartes avec une adresse remarquable, un autre ouvrier qui a suivi son camarade, lui dit :

« — Ne joue donc pas, Benoît, viens ! c'est des « bêtises ces jeux-là, tu sais bien qu'on y perd tou- « jours.

« — Comment, monsieur, vous prétendez qu'on « perd toujours avec moi ! » s'écrie le croupier après avoir craché pour parler avec plus de volubilité. « Mais, monsieur, vous n'avez donc pas été « témoin de tous les coups que je viens de perdre... « il n'y a qu'un moment... Demandez à l'honorable « compagnie si depuis une demi-heure je n'ai pas « payé plus de cent francs, oui, monsieur, cent « francs ! et je ne dis pas trop, et je ne compte pas « une montre d'argent que m'a gagnée ce monsieur « là-bas, qui a de si beaux favoris ; et des boucles « d'oreilles en or pur et contrôlé que j'ai rachetées « douze francs à ce petit jeune homme qui est si « content, et qui se promet d'en soulager sa ver- « tueuse mère, laquelle, depuis soixante ans dési-

« rait prendre du chocolat! n'est-il pas vrai, petit
« jeune homme?... Vous voyez, il vous montre ses
« douze francs qu'il presse sur son cœur. Ah! on ne
« gagne jamais avec moi, messieurs; mais ce jeu
« est pur de toute tricherie, c'est à vous seulement
« de deviner où est la carte nommée biribi... Ce
« n'est pas ma faute quand vous ne devinez pas!...
« Elles sont énormes les sommes que j'ai déjà
« payées en perdant! Après cela, si je vous disais
« que je perds toujours, je mentirais; non, mes-
« sieurs, je ne perds pas toujours; mais la chance
« est égale pour tous, et si vous avez le coup d'œil
« juste, si vous devinez dans trois cartes... c'est bien
« peu... trois... rien que trois cartes!... si vous
« devinez, *redis-je*, celle qui est biribi, c'est indu-
« bitablement Jean-Pierre qui est enfoncé. Allons,
« messieurs, faites votre jeu! je paye comptant!
« j'ai les goussets garnis!... en voilà de ce *quibus!*
« il ne tient qu'à vous qu'il passe de mes poches
« dans les vôtres. »

Le banquiste termine son discours en tapant sur l'argent qui est dans son gousset; et l'ouvrier, étourdi par ce flux de paroles prononcées sans reprendre haleine, se décide à tenter la fortune; il suit des yeux les trois cartes que Jean-Pierre fait passer sur une table de gauche à droite et de droite à gauche avec une vitesse qui fait mal aux yeux, puis se croyant sûr de son affaire, il pose sur l'une d'elles tout l'ar-

gent qu'il a reçu pour sa semaine, et avec lequel doit vivre sa famille, il s'écrie d'un air exalté :

« — Tenez-vous tout ça d'un coup ?

« — Pourquoi pas, monsieur ? Jean-Pierre ne « recule jamais !... Il tient tout ce qu'on veut... vos « habits, vos mouchoirs à défaut d'argent !... Jean- « Pierre fait tout pour vous être agréable.

« — Ça va alors... v'la biribi... Tournez. »

Le banquiste tourne la carte, l'ouvrier a perdu... il demeure morne et consterné, tandis que le paysan, qui a aussi été dépouillé, rit d'un air bête, en disant :

« — Il n'est pas plus malin que moi, celui-là ! »

Cependant, poussé par Jean Ficelle, qui se prétend certain de faire gagner, Sanscravate va se laisser aller à jouer au biribi... mais un compère accourt, il vient de signaler le sergent de ville à l'horizon. En un instant les jeux sont enlevés, fermés, emportés par les *Jean-Pierre* qui s'éloignent de toutes leurs jambes, tandis que les dupes restent là, tâtant leurs goussets vides, et se demandant : l'un, s'il retournera dans son village sans le produit de sa vente au marché ; l'autre, s'il osera reparaître devant ses enfants qui vont lui demander de quoi acheter du pain.

Sanscravate et Jean Ficelle se sont remis en marche ; ce dernier s'écrie :

« — Nous sommes arrivés trop tard ! c'est dom-

« mage! j'ai idée que nous aurions fait sauter la « banque.... et alors quelle noce! nous n'aurions « pas travaillé de huit jours!

« Moi, j'aime mieux ne pas avoir joué. » dit Sanscravate, « l'argent s'en va trop vite comme « cela... et puis le jeu, c'est un vilain défaut!...

« — Ah! ouiche!... Est-ce qu'il ne faut pas que « l'homme s'amuse? est-ce qu'il n'est pas né pour « jouir de l'existence?... Ce sont les capons comme « Paul qui disent ça!... Moi, je soutiens que les jeux « sont l'assaisonnement de la vie... Tiens, une com- « paraison...

« — Ah! *zut!* v'là un cabaret là-bas, j'aime « mieux çà que ton biribi. »

Au moment où les deux commissionnaires vont entrer dans le cabaret, un homme les arrête par derrière, en leur disant :

« — Est-ce qu'on passe fier comme ça devant un « ami? »

Sanscravate se retourne ainsi que Jean Ficelle, et ce dernier pousse une exclamation de joie, en disant :

« — Eh! c'est Laboussole! c'est ce brave La- « boussole!... Ah! en voilà une surprise. »

C'était en effet M. Laboussole qui était devant les deux commissionnaires; mais sa mise était un peu moins misérable qu'autrefois : il portait une redingote de castorine marron, extrêmement longue et large, car il marchait presque dessus; il était

évident que ce vêtement n'avait pas été fait pour lui, mais cela ne l'empêchait pas de se carrer dedans, et de se regarder souvent avec complaisance, comme pour admirer sa redingote. Quant au chapeau, il était le même; mais au lieu d'un morceau de toile à carreaux pour cravate, M. Laboussole avait un hausse-col noir en velours de coton; ce col-cravate n'était pas de la première fraîcheur, néanmoins cela donnait à celui qui le portait quelque chose de guerrier. Ajoutez à cela une paire de moustaches qui n'était encore qu'à son adolescence, et qui s'obstinait à pousser noire d'un côté et grise de l'autre, tel était Laboussole lorsqu'il arrête les deux commissionnaires.

« — Comment, c'est toi! vieux! » reprend Jean Ficelle en secouant la main de Laboussole. « Y a-t-il longtemps qu'on ne t'a vu!... voilà trois « mois et demi bientôt!

« — Oui, » dit Sanscravate, qui ne semble pas aussi charmé de la rencontre, « pas depuis le jour « où nous étions ensemble à boire... rue Saint-« Lazare... et qu'on est venu arrêter monsieur...

« — Ah! oui... en effet! je me rappelle, » répond M. Laboussole en prenant un air de bonhomie. « Vous étiez présents lors de cette arresta-« tion... un quiproquo, mes enfants, un malheu-« reux quiproquo, et pas autre chose... On m'avait « pris pour un autre... et après m'avoir gardé

« deux mois en prison, on s'est empressé de me « relâcher... Ils m'ont même fait des excuses... « que j'ai acceptées, mais c'est toujours fort désa- « gréable. J'avais envie de plaider, de demander « des dommages et intérêts, mais tout le monde « m'a dit : Ton innocence n'a jamais été douteuse, « la société t'a toujours rendu justice, ça doit te « suffire.

« — Oh! pardié, j'ai toujours bien pensé que « tu n'étais pas coupable, et je l'ai dit plus d'une « fois à Sanscravate... N'est-ce pas, Sanscravate, « que je t'ai dit : On a eu tort d'arrêter Labous- « sole, il est blanc comme ma chemise !... »

Sanscravate fait un signe affirmatif, et Labous-sole lui saisit la main et la lui secoue, en lui disant :

« — Mes enfants, votre estime m'est bien « agréable. Oui, certes, je suis au moins aussi « blanc que la chemise de Jean Ficelle... peut- « être plus même... mais je crois que vous entriez « chez le marchand de vin, il ne faut pas que je « vous en empêche.

« — Au contraire, tu vas entrer te rafraîchir « avec nous... Est-ce que des amis peuvent se « revoir à sec ?...

« — Volontiers, mes enfants... entrons; j'éprou- « vais justement le besoin de m'humecter. »

Les trois hommes entrent chez le marchand de

vin. Jean Ficelle demande une petite salle particulière ; on les sert dans une pièce où il n'y a que deux tables, mais aucune n'est occupée. On apporte du vin, et les verres sont plusieurs fois emplis et vidés. M. Laboussole paraît enchanté d'avoir rencontré les deux commissionnaires ; Jean Ficelle se montre aussi fort content, et, après avoir bu quelques verres de vin, Sanscravate est devenu lui-même de fort bonne humeur.

« — Ah ! çà, mais » dit Jean Ficelle en considérant Laboussole, « il me semble, mon ancien, « que les affaires ne sont pas devenues mauvaises « depuis que nous ne t'avons vu... Sais-tu que te « voilà mis comme un propriétaire de l'île Saint-« Louis... Bigre... quel chic !...

« — Oui, » reprend Laboussole en se drapant dans sa castorine, « je suis maintenant dans une « jolie passe !... J'ai un emploi dans une entreprise « qui se forme... j'ai l'idée que je ferai fortune.

« — Diable ! t'es pas dégoûté !

« — Et quelle espèce d'entreprise est-ce donc ? » demande Sanscravate.

« — Mes enfants, c'est quelque chose de neuf... « d'ingénieux ; figurez-vous qu'une société de ca-« pitalistes a eu l'idée de former une assurance « contre les punaises, et généralement tous les « insectes quelconques qui dévorent l'humanité... « car vous n'ignorez pas que l'humanité est rongée

« par les insectes, et même, si on n'y prend garde,
« le monde doit finir par là. Or donc, cette entre-
« prise a réalisé un capital social d'un million...
« Vous comprenez qu'avec un million ce serait
« bien le diable si on ne détruisait pas toutes les
« punaises de l'Europe... c'est une affaire su-
« perbe... les actions montent! montent que c'en
« est effrayant !

« — Tiens !... tiens !... drôle d'assurance...

« — Messieurs, on assure tout !... l'existence...
« la fortune... les femmes... oui, messieurs, on
« va former un société qui vous garantira la fidélité
« de vos épouses, de vos maîtresses !... il n'y aura
« plus de cocus, messieurs. Quelle vaste entreprise !
« et quel siècle que celui qui aura vu cela ! Mais on
« n'a pas encore pu réunir assez de fonds pour faire
« marcher l'affaire, il paraît qu'il en faut beau-
« coup !... A propos de cela, et votre tendre amie
« Bastringuette, je ne l'aperçois pas à vos côtés,
« mon cher Sanscravate... aurait-elle la rougeole? »

Sanscravate fronce le sourcil, en répondant :

« — Oh ! il y a longtemps que je ne la vois plus !
« que je ne pense plus à elle !

« — Ah bah !... vous aurait-elle fait... ce que
« nous disions tout à l'heure...

« — Apparemment !

« — Allons ! allons, ne parlons plus de Bastrin-
« guette ! » s'écrie Jean Ficelle. « Tu vois bien,

« Laboussole, que cela donne de l'humeur au
« camarade.

« — Oh! pardon... mes enfants, pardon!...
« j'ai été imprudent!... c'est l'amitié qui m'éga-
« rait... buvons!...

« — Et quelle place as-tu donc dans les punaises, toi?

« — Une fort belle, je suis inspecteur; nous en-
« voyons des commis préposés à la destruction,
« ensuite, j'arrive chez l'assuré, je visite, je re-
« garde, je fouille partout! et après que j'ai passé
« par là, je vous défie de trouver encore la moindre
« chose chez lui.

« — Est-ce qu'on exige des moustaches dans ton
« emploi, que tu laisses pousser les tiennes?

« — On n'en exige pas absolument, mais dans
« toutes les belles places on porte des moutsaches,
« et j'ai senti que je me devais cela à moi-même.
« A votre santé, mes braves!... Au plaisir que j'ai
« de me retrouver dans votre sein! »

M. Laboussole devient attendrissant à force de sentiment. On boit, on trinque; les bouteilles sont lestement remplacées par d'autres; les têtes s'échauffent, surtout celle de Sanscravate, qui prend feu facilement. Bientôt Jean Ficelle demande un jeu de cartes au garçon marchand de vin, en s'écriant:

« — Laboussole, je te fais une partie... un

« piquet... le jeu des gens honnêtes... seulement « pour la chose de s'amuser, de passer le temps... « et de voir si tu es fort.

« — Je joue comme une huître, » répond M. Laboussole, « mais je ne t'en jouerai pas moins tout « ce que tu voudras... Parce que je dis : La chance « peut me venir... Buvons !... »

Le garçon apporte des cartes. Jean Ficelle les prend et se place en face de Laboussole, en disant :

« — A nous deux ! Sanscravate ne joue pas, il « n'aime pas le jeu.

« — Eh ! pourquoi donc que je ne jouerais pas? » s'écrie Sanscravate en frappant sur la table avec force. « Le piquet !... mais au contraire, c'est mon « jeu favori... J'y suis très-fort.

« — Eh ben ! tu joueras tout à l'heure !... » répond Jean Ficelle en clignant de l'œil à son vis-à-vis. « Laisse-moi d'abord battre l'inspecteur aux « punaises. »

La partie s'engage, ces messieurs déclarent qu'ils jouent deux francs à manger, mais ils ne mettent pas au jeu. Laboussole perd une partie, puis une seconde, puis une troisième. Alors Jean Ficelle se lève en riant et dit :

« — Tiens, décidément tu n'es pas de force, mon « vieux. Nous avons six francs à tortiller, c'est déjà « gentil, je ne veux pas que tu te ruines pour nous « régaler. »

Sanscravate prend la place de Jean Ficelle, en disant à Laboussole :

« — Est-ce que vous en avez assez ?

« — Moi ! par exemple, est-ce que je recule « jamais ? Je suis toujours là quand un camarade « me propose une partie !... D'ailleurs, comme je « vous disais tout à l'heure, la chance peut me « venir, elle est femme, donc elle doit tourner sou- « vent... Que jouons-nous ?

« — Ce que vous voudrez...

« — Une pièce de trente sous... en cent...

« — Diable ! c'est bien cher !...

« — Il faut bien intéresser la partie...

« — Allons, va pour trente sous ! »

La partie s'engage : Jean Ficelle se met derrière Sanscravate et se tient debout. M. Laboussole lève souvent les yeux en l'air comme pour invoquer le hasard, et prier la fortune de lui être favorable ; dans ce mouvement, il rencontre toujours les regards de Jean Ficelle, qui joue du télégraphe avec ses doigts.

Sanscravate perd la première partie, et M. Laboussole s'écrie, avec son air de bonhomie :

« — Vous le voyez, mes enfants, la chance peut « tourner..., c'est là-dessus que je me fie.

« — Ma revanche ! » s'écrie Sanscravate.

« — Toujours, mon brave ! toujours à vos or- « dres : un joueur délicat ne refuse jamais une

« revanche, sous peine de passer pour un carot-
« teur, et on n'a jamais dit cela de moi... Mais du
« vin, d'abord, et buvons sec!... Le jeu m'altère
« horriblement! »

Jean Ficelle se charge d'emplir les verres. Sanscravate perd la revanche, il en demande une autre qu'il perd encore; mais Laboussole ne cesse de s'écrier :

« — Vous êtes pourtant beaucoup plus fort que
« moi!... Je ne conçois pas comment je puis vous
« gagner! »

Sanscravate veut toujours des revanches, que Laboussole s'empresse d'accepter; Jean Ficelle a soin que les verres soient aussitôt emplis que vidés. Le vin et le jeu ont bientôt étourdi Sanscravate au point qu'il sait à peine ce qu'il fait; son adversaire, au contraire, conserve son sang-froid et y joint tous ses petits talents de société. Bientôt Sanscravate s'aperçoit qu'il a perdu tout l'argent qu'il avait sur lui; il ne lui reste même pas de quoi payer le vin qui est bu, et dont il a aussi perdu une partie.

« — Je vais payer pour toi, et tu me le de-
« vras, » dit Jean Ficelle. « Je ne suis pas capable
« de laisser un ami dans l'embarras. »

Sanscravate est tout surpris en s'apercevant qu'il n'a plus le sou, car il possédait trente francs le matin. Il tâte toutes ses poches et s'écrie :

« — Comment! j'ai tout perdu... Je veux en-
« core jouer... Je veux me rattraper!... Je joue à
« crédit. »

Mais M. Laboussole quitte la table et se lève, en disant :

« — Mon brave, ce serait avec le plus grand
« plaisir que je vous donnerais une revanche, mais
« voici l'heure où mon devoir m'appelle. J'ai trois
« maisons à inspecter aujourd'hui... Si demain on
« y trouvait le moindre insecte, je perdrais mon
« emploi... un emploi de mille écus, avec le loge-
« ment, la bougie et les profits, ça ne se trouve pas
« sous la patte d'une oie. Je suis donc obligé de
« vous quitter, mes braves... mais nous nous re-
« verrons bientôt, j'irai vous trouver à votre éta-
« blissement, au coin de la rue, et je donnerai à cet
« estimable Sanscravate toutes les revanches qu'il
« me demandera. Au revoir, mes enfants. »

M. Laboussole va secouer les mains des commissionnaires. En prenant celle de Jean Ficelle, il glisse dedans la moitié de l'argent qu'il vient de gagner à son camarade, chose qui était probablement convenue entre eux, puis il s'éloigne, en disant :

« — La première fois que je vous reverrai, les
« amis, je vous donnerai des prospectus de notre
« entreprise, afin que vous voyez si ça ne vous irait
« pas de prendre des actions. On a trois actions
« pour sept livres dix sous... Ça rapporte vingt

« pour cent garantis, et on reçoit en sus les por-
« traits des inspecteurs, qu'on est libre de faire
« encadrer. »

Laboussole est éloigné. Jean Ficelle paye la dépense et emmène Sanscravate. Celui-ci se laisse conduire, il est étourdi par le vin qu'il a bu ; il est de mauvaise humeur d'avoir perdu son argent, et plus encore d'avoir joué, car il y a au fond de son âme quelque chose qui lui dit que sa conduite n'est plus celle d'un bon sujet, et que la société de Jean Ficelle l'entraîne toujours à mal faire. Lorsque notre conscience nous parle ainsi, que nous entendons ses reproches, et que tout en cherchant à nous étourdir nous sommes mécontent de nous-même, il y a encore lieu d'espérer que l'on reviendra dans la bonne route.

Il y a déjà quelque temps que les deux commissionnaires marchent à côté l'un de l'autre d'un pas un peu inégal. Jean Ficelle, qui aime à faire le beau parleur et qui se croit le talent d'enjôler son monde, est en train de faire à son camarade une comparaison pour lui prouver qu'un joueur qui a perdu tout son argent est bien plus près de gagner que celui dont les poches sont pleines. Sanscravate entend son compagnon sans lui prêter aucune attention ; son teint est enflammé, son regard animé et querelleur, il ne se range pour personne, et déjà plusieurs fois il a cogné rudement et failli renverser des individus qui passaient près de lui.

« — Prends donc garde, » lui dit Jean Ficelle, « tu bouscules tout le monde ! Tu vas te faire de « mauvaises affaires !...

« — Pourquoi qu'ils ne se rangent pas ? Tant pis « pour eux ! et après tout si quelqu'un n'est pas « content, qu'il le dise !... »

Tout à coup, en côtoyant les bords du canal, Sanscravate aperçoit au coin d'une rue un homme parlant avec action à une femme. Pousser un cri, s'arrêter et saisir le bras de son compagnon en le lui serrant de manière à le faire crier, tout cela est pour Sanscravate l'affaire d'un instant.

« — Qu'est-ce donc ? » demande Jean Ficelle presque effrayé.

« — C'est elle... c'est lui... Ah ! oui les voilà « ensemble... Tiens... tiens là-bas... à l'entrée de « cette rue... »

Jean Ficelle regarde ; il reconnaît Paul parlant à Bastringuette avec feu et d'un air de mystère, et répond :

« — Pardi ! ce sont les tourtereaux qui se « sont donné rendez-vous par ici... loin de notre « quartier pour n'être pas vus... Comme ça se « trouve, toi qui disais que tu n'avais jamais aperçu « Paul avec ta volage... Tu les vois aujourd'hui.

« — Oui... et je doutais encore !... Ah ! l'in- « fâme ! mais il va me payer ses trahisons.

« — Qu'est-ce que tu vas faire ?... Voyons, Sans-

« cravate, pas de mauvaises batailles... donne-lui « une gifle... Oh! il l'a bien méritée, et puis filons! « car quoiqu'il passe peu de monde par ici, il faut « éviter les badauds. »

Sanscravate n'écoute plus son camarade, il se dirige à grands pas vers Paul, que Bastringuette vient de quitter, et qui va aussi s'éloigner en suivant le canal, lorsque Sanscravate se place devant lui, en s'écriant :

« — Tu n'iras pas plus loin !

« — C'est toi, Sanscravate, » répond Paul en regardant le commissionnaire ; « mon Dieu ! qu'as-« tu donc ? tes traits sont bouleversés !...

« — J'ai que tu es un lâche... un gredin...

« — Sanscravate !...

« — Avec qui étais-tu, il n'y a qu'un moment ?

« — Avec Bastringuette.

« — Qui s'est sauvée à mon approche, parce « qu'elle a eu peur que je ne lui donne une roulée... « mais je ne bats pas les femmes, moi... c'est sur « les hommes que je me venge... et tu vas te battre « avec moi !

« — Sanscravate, tu es dans l'erreur, je te le « jure... Je ne suis pas l'amant de Bastringuette... « je ne lui parlais pas d'amour ; tu sais fort bien « d'ailleurs que je suis amoureux d'une autre « femme.

« — Ça prouve que tu en aimes deux à la fois,

: me tromperas plus avec ton
s un fourbe... un traître... je
! Allons, habit bas...
tu n'as pas en ce moment
quand tu seras plus calme tu

en !... il y a assez longtemps
ffront... que je passe pour un
en finir...
mpes... écoute-moi...
s-nous...
rai pas avec toi, je te l'ai déjà

rai bien t'y forcer...
it Jean Ficelle qui est alors
« quand on détourne la maî-
ne peut pas lui refuser une

l de mépris sur Jean Ficelle,
que Sanscravate, arrivant sur
, lui met son poing contre le

es gris !... Je dois excuser

me ça ?...
a jalousie achève de troubler
rs sur Paul, et le prenant par

le milieu du corps, le jette contre la muraille. Le jeune commissionnaire cherche à se retenir; mais il trébuche, chancèle, et en tombant sa tête rencontre un pavé laissé par malheur en cet endroit; l'angle du pavé lui fait à la tête une profonde blessure, et le sang qui en sort se répand aussitôt autour du blessé.

Paul n'a pas jeté un cri; mais en voyant son sang couler, Sanscravate reste stupéfait, interdit, son visage devient d'une pâleur effrayante. Jean Ficelle lui saisit le bras, en lui disant :

« — Filons!... filons... tu lui as donné son af-
« faire, c'est tout ce qu'il fallait, à présent allons-
« nous-en...

« — Mais il est blessé... son sang coule, » murmure Sanscravate.

« — Ah! bah! une égratignure... un rien... ça
« ne nous regarde pas.

« — Non, je ne le laisserai pas ainsi, je veux au
« moins le porter dans cette boutique là-bas, pour
« qu'on le panse. »

Sanscravate se penche vers Paul qui, outre sa blessure à la tête, a aussi le bras gauche tout meurtri. Lui ôter sa veste, relever la manche de sa chemise afin d'examiner si cette autre blessure est dangereuse, tout cela est pour Sanscravate l'affaire d'un instant; en mettant nu l'avant-bras de Paul, il aperçoit alors une petite croix bleue parfaitement

tracée... il va emporter le blessé dans une maison voisine, lorsque Bastringuette accourt ; en apercevant Paul blessé et baigné dans son sang, elle s'écrie :

« — Quelle horreur ! ils l'ont assassiné... pauvre « garçon ! pauvre Paul ! »

Et la grande fille qui a mis un genou en terre, a déjà relevé la tête du jeune commissionnaire, auquel elle prodigue des soins. En ce moment plusieurs personnes qui ont entendu des cris, s'approchent du blessé. Jean Ficelle tire encore Sanscravate par le bras, en lui disant :

« — Eh bien !... tu vois qu'on n'a pas besoin de « toi, et qu'il ne manquera pas de soins.

« — C'est vrai... tu as raison, puisqu'elle est « auprès de lui... je n'ai plus que faire ici ! par- « tons ! »

En disant ces mots, Sanscravate s'éloigne précipitamment avec Jean Ficelle, sans retourner une seule fois la tête, comme s'il craignait de rencontrer les regards de Bastringuette.

III

UNE RÉUNION. — UN SOUVENIR.

Il y avait une brillante soirée chez un riche étranger qui était venu se fixer à Paris, parce qu'il trouvait que c'est dans cette ville que l'on sait le mieux s'amuser, varier ses plaisirs et se faire honneur de sa fortune. Cet étranger avait parfaitement raison; et comme les Parisiens aiment beaucoup les gens qui leur donnent des dîners, des concerts, des bals, des routs, des fêtes de toute espèce enfin, la demeure du riche étranger devenait le lieu de rendez-vous de bien du monde, et ses soirées étaient toujours très-suivies.

Peut-être les personnes qui tiennent à savoir avec

qui elles se trouvent, qui craignent de s'asseoir à une table de jeu avec un monsieur ou une dame dont la position sociale n'est pas parfaitement établie, auraient-elles pu trouver nature à critiquer dans la société qui se réunissait dans les salons de M. Grazcernitz (c'est le nom du riche étranger); mais comme le nombre de celles qui aiment à s'amuser est considérable, ce monsieur était toujours certain d'avoir beaucoup de compagnie.

Pour être invité chez M. Grazcernitz, il suffisait de faire figure dans le monde, d'avoir un nom dans les lettres, dans les arts, dans le commerce; de bien chanter une romance, une chansonnette, de conter agréablement des historiettes ou même de faire des calembours. Pour les dames, le riche étranger se montrait encore plus indulgent; une jolie femme, une dame à la mode, un bas-bleu, une artiste incomprise ou méconnue étaient toujours bienvenues dans son salon.

Souvent on retrouvait là des personnes que l'on ne rencontrait jamais dans les promenades ou dans les spectacles. Comme aux embarcadères des chemins de fer, on retrouve maintenant un ami qu'on n'a pas vu depuis plusieurs années, une maîtresse que l'on supposait partie pour la Russie, un vieil artiste que l'on croyait mort; enfin quelqu'un que l'on cherche inutilement dans les rues de Paris.

Or les salons de M. Grazcernitz étaient assez habi-

tuellement fréquentés par M. et Mme Plays. Monsieur y allait pour y conduire sa femme, et madame pour y étaler ses charmes, ses toilettes et y faire des conquêtes. C'était dans cette maison qu'elle avait fait la connaissance d'Albert Vermoncey.

Mme Baldimer allait aussi chez le riche étranger, c'était même dans ses réunions qu'on lui avait donné le surnom de la belle Américaine.

On rencontrait aussi là Balivan, le peintre distrait, le joyeux Mouillot, le magnétiseur Dupétrain, le jeune homme aux cils blonds, et M. Célestin de Valnoir, qui avait le talent de se glisser partout.

Tobie Pigeonnier s'était fait introduire chez M. Grazcernitz peu de temps avant la perte de son olive; il avait été enchanté de se trouver dans une réunion où le punch, les glaces, les gâteaux et les friandises de toutes espèces étaient prodiguées aux invités. Depuis l'aventure de son fétiche, il n'osait plus retourner chez M. Grazcernitz, et ce n'était pas une de ses moindres contrariétés.

Mme Baldimer vient d'être annoncée. Elle entre dans les salons en donnant la main à M. Dupétrain qui, à force de dire à cette dame qu'il lui ferait avoir le talent de magnétiser, d'endormir qui elle voudrait, est parvenu à être reçu chez elle.

La belle Américaine est resplendissante de toilette, de brillants, de bijoux; la beauté de sa personne, l'éclat de sa parure attirent toujours les regards, et

bientôt autour d'elle se forme un cercle et des conversations.

« — Ce Dupétrain est-il heureux ! » dit un petit monsieur très-vilain... « il est le cavalier de Mme Bal-
« dimer, elle accepte son bras... Conçoit on le
« caprice de cette dame ! choisir pour cavalier un
« homme laid... un homme qui n'a rien pour plaire...
« tandis que tant de jolis garçons, de gens de mé-
« rite lui font la cour. »

« — Qu'est-ce que cela prouve? » répond un monsieur en riant au nez de celui qui vient de parler.
« Ne croyez-vous pas que Dupétrain est l'amant de
« cette dame ?... Elle accepte son bras au contraire
« parce qu'il est sans conséquence... D'ailleurs, elle
« a été courtisée par bien d'autres qui, pour lui avoir
« servi aussi de cavaliers, n'ont pas été plus heu-
« reux. Cette belle dame me fait l'effet de s'amuser
« aux dépens de tous ceux qui lui font la cour. »

« — Vous croyez? Ne s'est-on pas battu aussi
« pour elle?

« — Oui, je crois qu'il y a eu un duel... mais je
« ne sais pas entre qui. »

L'arrivée de deux nouveaux personnages change le sujet des conversations. C'est M. et Mme Plays qui viennent de pénétrer dans les salons. Le maître de la maison va au-devant de la superbe et massive Herminie, en lui disant :

« — Eh mon Dieu ! madame, quel bonheur de

« vous voir !... il y a si longtemps que nous en
« sommes privés... Qu'êtes-vous devenue... voilà
« plus de deux mois qu'on ne vous a aperçue dans
« le monde !... Je me suis informé plusieurs fois de
« vous et l'on m'a dit :

« Mme Plays s'est retirée dans une de ses mai-
« sons de campagne, elle ne voit personne, ne re-
« çoit personne, enfin elle s'est faite ermite. »

Mme Plays prend un air langoureux en répondant :

« — C'est vrai... je ne suis pas allée dans le
« monde depuis bien longtemps !... Ah !... je ne
« voulais plus y retourner...

« — A votre âge, madame, quand on fait l'or-
« nement de la société !... la fuir !... mais cela
« n'est pas permis... C'est un délit... un vol que
« vous nous faites !.. Et vous souffriez cela,
« M. Plays? »

M. Plays prend aussi un air pénétré pour tâcher de ressembler à sa femme, et répond :

« — Mon épouse m'avait emmené avec elle dans
« une de nos terres... c'était fort triste... nous
« n'étions que nous deux !... nous ne recevions au-
« cune visite... nous n'avions pas dit où nous
« allions... nous étions partis comme des sournois,
« tout d'un coup... mais après cela, quand on a
« des sujets de s'affliger... vous comprenez... et
« mon épouse avait certainement un motif de larmes
« bien fondé dans... »

Mme Plays pince le bras de son mari, en lui disant à l'oreille :

« Taisez-vous... en voilà assez... taisez-vous...
« qui est-ce qui vous prie de dire cela? »

M. Plays se tait et fait semblant d'avoir un accès de toux pour ne pas continuer sa phrase. M. Grazcernitz prend la main de la belle Herminie et la fait asseoir sur un divan, près d'autres dames avec lesquelles elle ne tarde pas à entrer en conversation.

Cependant au bout de quelques instants, la dame qui est à la droite de la superbe Plays se lève et va s'asseoir dans un autre salon; peu de temps après celle qui est à sa gauche se lève et disparaît aussi. La belle Herminie est restée seule sur le divan; alors plusieurs jeunes gens s'approchent d'elle afin de lui débiter de ces lieux communs, de ces fades galanteries dont il se fait une si prodigieuse consommation dans les salons.

Un jeune homme qui vient de causer quelques instants avec Mme Plays, la quitte bientôt et va dire à un de ses amis :

« — C'est bien extraordinaire... je n'y conçois
« rien...

« — Quoi donc?

« — Tu vois bien cette dame là-bas... avec la-
« quelle je causais tout à l'heure?

« — Mme Plays?

« — C'est cela.

« — Eh bien, mon cher, je ne sais pas quelle
« espèce de parfum elle a sur elle, mais c'est à n'y
« pas tenir...

« — Ah bah!...

« — C'est un goût de vieux tabac... c'est épou-
« vantable...

« — Pas possible.

« — Tiens!... voilà Alfred qui la quitte, tu vas
« voir...

« — Alfred!

« — Hein?

« — Tu viens de causer avec Mme Plays, as-tu
« senti...

« — Oh! parbleu! c'est cela qui m'a fait sauver!
« certainement j'aime à fumer un cigare, mais une
« dame qui sent le corps de garde ce n'est pas
« agréable du tout. Il faut que cette dame chique!...
« il n'est pas possible autrement.

« — C'est une habitude qu'elle aura prise dans
« sa retraite.

« — Nous devrions aller le demander à son mari.

« — Oh! par exemple! je n'oserai jamais!

« — On voit bien que tu ne connais pas M. Plays!
« je te parie que j'ose, moi. Suivez-moi sans en
« avoir l'air et vous allez voir. »

Le jeune homme qui vient de dire cela, se dirige vers M. Plays qu'il aperçoit dans une pièce voisine,

debout près d'une table où l'on fait le whist, qu'il regarde jouer avec beaucoup d'attention.

« — Eh bien, M. Plays! » dit le jeune homme en saluant l'époux d'Herminie, « vous semblez bien « préoccupé à regarder le jeu?

« — Oui, en effet... je fais attention!

« — Vous étudiez les finesses du whist?

« — J'étudie tout!...

« — Vous êtes fort au whist?

« — Moi... au contraire, je ne comprends pas « encore ce jeu-là... il y a cependant dix ans que « je le regarde jouer avec beaucoup d'attention... « mais enfin j'espère qu'à force de regarder, je fini- « rai par l'apprendre! Ma femme veut absolument « que je le sache... c'est pour cela que je m'entête « à le regarder jouer.

« — A propos de madame, M. Plays, elle est « devenue une lionne dans sa retraite.

« — Une lionne?... ma femme!... mais non je « vous assure... au contraire, son caractère a pris « plus de flexibilité... elle est fort douce.

« — Vous ne m'entendez pas, M. Plays, par « lionne nous voulons dire, nous autres fashiona- « bles, une femme excentrique, une femme très- « avancée dans le progrès.

« — Comment, vous trouvez ma femme avan- « cée?

« — En un mot une femme qui fume... N'est-il

« pas vrai que madame votre épouse se livre main-
« tenant à ce plaisir ?

« — Ma femme fumer !... jamais !... Oh ! vous
« êtes complétement dans l'erreur... Ah ! je devine
« pourquoi vous me demandez cela... vous avez
« trouvé qu'elle sentait le tabac, n'est-ce pas ?

« — Ma foi, oui, M. Plays... je l'ai trouvé ; et
« s'il faut vous l'avouer, je ne suis pas le seul dans
« cette réunion qui ai fait cette remarque.

« — Je vous crois, oh ! je vous crois parfaitement
« puisque moi-même je l'ai faite aussi... et ce n'est
« pas de ce soir seulement que ma femme sent le
« tabac à fumer... Depuis qu'elle m'a emmené
« dans notre terre où nous avons vécu comme des
« ours, j'ai fait la même observation... je me suis
« dit : Ma femme sent le tabac, et j'ai remarqué
« que cela allait toujours de plus fort en plus
« fort.

« — Et vous n'avez pas demandé à madame
« d'où cela provenait...

« — Pardonnez-moi : un jour je me suis per-
« mis de lui dire : Herminie, est-ce que tu fumes
« en secret... si tu as ce goût, ne te gêne pas pour
« moi... je t'en prie... et fume à ton aise !...

« — Eh bien ?...

« — Eh bien, ma femme a trouvé ma question
« très-inconvenante, elle m'a corrigé... c'est-à-dire
« elle m'a ordonné... de ne plus... Ah ! mais pardon...

« il paraît que voilà un coup intéressant... un mon-
« sieur qui fait le *trick*... je vais tâcher de com-
« prendre. »

M. Plays se remet à regarder jouer le whist et le jeune homme s'éloigne avec ses amis sans être plus avancé.

Pendant que cette conversation avait lieu, Mme Baldimer apercevant Mme Plays seule sur un divan, était allée se placer près d'elle. Ces dames se connaissaient un peu, s'étant trouvées ensemble chez le comte Dalhborne, et la superbe Herminie ne se doutait pas que c'était pour la belle Américaine que le volage Albert avait acheté un cachemire tout semblable au sien.

« — Qu'étiez-vous donc devenue, madame? il
« y a un siècle que vous n'avez paru à aucune réu-
« nion, à aucune fête et tout le monde s'en plai-
« gnait. »

Le ton dont Mme Baldimer a prononcé ces paroles pourrait à certaines gens passer pour moqueur, mais Mme Plays n'y voit qne de l'amabilité, et répond en poussant un gros soupir :

« — Je vous remercie, madame, vous êtes trop
« bonne de croire que l'on pense à moi, mais je
« m'étais confinée dans la retraite... et c'était bien
« naturel !... après le cruel événement dont j'ai été
« la cause... et que je me reprochais si amère-
« ment !... Ah ! je n'osais plus me montrer !... »

Mme Baldimer, après avoir porté son flacon à son nez, en murmurant : « C'est singulier, cela sent la « tabagie ici ! « se rapproche de Mme Plays en lui « disant :

« — Comment !... vous avez été la cause d'un « événement malheureux ?

« — Sans doute... est-ce que vous n'avez pas su cela ?

« —J'ignore entièrement ce que vous voulez dire.

« — Je pensais que cela avait dû faire beaucoup de « bruit dans le monde, c'est pour cela que je l'avais « fui, que je n'osais plus y revenir !... Et vous « n'aviez pas entendu parler de ce duel ?

« — Un duel !...

« — Certainement, pour moi... c'est-à-dire... « je ne pensais pas que cela irait si loin... Ah ! Dieu ! « il y a des femmes qui sont bien aises qu'on se « batte pour elles, moi, j'en éprouve des remords « affreux ! »

Mme Baldimer fixe sur Herminie des regards perçants, comme si elle voulait pénétrer le fond de sa pensée, puis elle reprend :

« — Enfin, madame, qui donc s'est battu pour « vous ?

« — M. Albert Vermoncey et M. Tobie Pigeon- « nier... deux fous qui m'adoraient... Ah ! quel « malheur d'allumer de telles passions !... Ce jeune « Albert m'avait trompée... c'est vrai... mais ce

« n'était pas une raison... Oh! que j'ai eu tort de
« dire que je voulais être vengée!

« — M. Albert s'est battu pour vous?... Et à
« quelle époque?

« — La veille de mon départ pour ma terre...
« Il y a deux mois et demi...

« — Eh bien! quel a été le résultat de ce duel?

« — Horrible! madame, épouvantable... ce
« pauvre Albert a été tué par ce petit Tobie!...
« tué d'un coup d'épée!... Voilà ce dont je suis
« cause, et ce que je ne me pardonnerai jamais! »

Mme Plays a porté son mouchoir sur ses yeux, mais au lieu de l'attendrissement qu'elle croit produire, elle voit Mme Baldimer rire d'un air railleur, en s'écriant :

« — Calmez vos remords, madame, ne vous
« désolez pas tant, je vous y engage, car les gens
« que l'on tue pour vous se portent encore à
« merveille!...

« — Comment... que voulez-vous dire, madame? » s'écrie la belle Herminie en remettant son mouchoir dans sa poche.

« — Je veux dire que le jeune Albert Vermoncey
« n'est pas mort.

« — Pas mort... Albert!... Oh! c'est impos-
« sible, madame! c'est son adversaire qui est venu
« lui-même m'apprendre le résultat de leur funeste
« combat!... Il n'a quitté Albert qu'après avoir été

« certain qu'il ne respirait plus... et même pour
« preuve de sa victoire il a pris sur sa victime un
« cigare qu'il m'a apporté, et que depuis ce temps
« je porte toujours là... sur mon sein... Oh ! il ne
« m'a pas quittée depuis !... »

Mme Baldimer se remet à rire avec encore plus de violence, c'est à peine si elle peut parler, enfin elle balbutie :

« — Ah ! vous portez un cigare dans votre sein...
« Ah ! je ne m'étonne plus de cette odeur de tabac
« dont je ne pouvais deviner la cause... Ah ! ah !
« ah !... c'est fort drôle !... le trait est char-
« mant !... »

Mme Plays commence à se formaliser de la gaieté que son aventure cause à la belle Américaine, elle murmure avec dépit :

« — En vérité, madame, je ne vous croyais pas
« aussi insensible !... Rire parce qu'un jeune homme
« s'est fait tuer pour moi... ou du moins par un de
« mes chevaliers... je ne vois pas ce qu'il y a de
« plaisant dans toute cette affaire.

« — Eh mon Dieu ! madame, combien de fois
« faut-il donc vous répéter que vous êtes dans l'er-
« reur?... qu'on s'est joué de vous. M. Albert
« Vermoncey a eu un duel, en effet, à l'époque dont
« vous parlez ; mais c'est avec le comte Dalhborne,
« qu'il s'est battu, et je crois pouvoir vous assurer
« que vous n'étiez pour rien dans leur querelle...

« Enfin, M. Albert a été vainqueur dans ce duel,
« c'est le comte qui a été blessé assez légèrement;
« quant au jeune Vermoncey, il a sur-le-champ
« quitté Paris après cette affaire; il a voyagé en
« Normandie, en Belgique, puis en Auvergne...
« et depuis hier il est de retour à Paris avec une
« jeune fille qu'il a enlevée, et qu'il ramène avec
« lui à l'insu de son père. Vous voyez que je suis
« bien instruite, madame. »

Mme Plays est restée stupéfaite, elle ne trouve pas un mot à dire; lorsqu'elle revient à elle son premier mouvement est d'ôter de son sein un petit bout de cigare qu'elle jette avec colère sous le divan sur lequel elle est assise. Enfin quand la parole lui revient, elle balbutie :

« — Quoi, madame... il serait possible...
« M. Albert n'est pas mort... il existe ce monstre !
« ce perfide !... vous en êtes certaine ?... »

Au moment où Mme Baldimer va répondre, un nouveau personnage entre dans le salon où sont ces dames. C'est M. Vermoncey, le père d'Albert, qui vient pour la première fois chez M. Grazcernitz. Après s'être trouvé en société avec le riche étranger qui l'a constamment prié de venir à ses soirées, il a pensé que la politesse exigeait qu'il se rendît au moins une fois à ses réunions, et quoique n'aimant plus à aller dans le monde, il s'est décidé à se rendre ce soir-là chez M. Grazcernitz.

En apercevant le père d'Albert, Mme Baldimer a changé de visage, sa bouche se serre, ses soureils se rapprochent, son front devient sombre, et des éclairs semblent sortir de ses yeux qu'un feu nouveau vient d'allumer.

M. Vermoncey a traversé le salon, il passe dans une autre pièce, Mme Baldimer le suit des yeux, enfin lorsqu'elle ne peut plus l'apercevoir, ne pouvant résister à ce qu'elle éprouve, elle se lève vivement, sans même répondre à la tendre Herminie, qui lui adressait une nouvelle question au sujet d'Albert, et se rend aussi dans la pièce où elle a vu entrer M. Vermoncey. Celui-ci vient de s'asseoir près du maître de la maison; Mme Baldimer se place en face de ces messieurs, et, tout en ayant l'air d'écouter les galanteries de M. Dupétrain, qui vient de se rapprocher d'elle, son regard est presque toujours attaché sur les deux personnes qui lui font vis-à-vis.

M. Grazcernitz fait alors passer en revue, à M. Vermoncey, la société rassemblée dans le salon, et ainsi qu'un propriétaire qui aime à vous faire visiter sa maison jusque dans ses moindres détails afin de pouvoir vous vanter tous les agréments, toutes les commodités qu'elle renferme, ne vous faisant pas grâce du plus sombre couloir, du plus petit cabinet, ainsi le riche étranger, tout fier de sa nombreuse et brillante réunion, se plaît à faire l'éloge de

ceux qui en font partie, ne citant pas un seul nom sans y ajouter une petite phrase pour lui donner du relief.

« — Tenez, » dit-il alors en désignant à M. Vermoncey un petit vieillard à la figure spirituelle et caustique, et dont la mise a quelque chose d'un gentilhomme campagnard, « ce vieux monsieur que « vous voyez à votre droite est un riche propriétaire « de la Bretagne, il passe dix mois de l'année dans « ses terres; quand il vient à Paris, il conserve « son habit... Il a deux cent mille francs de rente... « et c'est lui qui se moque des autres. On a voulu « le faire maire, sous-préfet... préfet même! il a « tout refusé... c'est un philosophe à l'instar de « Sénèque, qui invitait au mépris des richesses en « buvant du falerne dans une coupe d'or. Ce mon- « sieur décoré qui vient lui parler en ce moment, « est un chef de bureau, capitaine dans la garde « nationale et membre du conseil de discipline, « c'est, dit-on, un homme très-influent... Celui-là « ne méprise pas les places, au contraire, il en a « trois et il postule pour deux autres. Voilà une « dame charmante, ici à gauche..... elle chante « comme un ange, quand on l'accompagne bien, « mais elle prétend qu'on ne sait jamais l'accom- « pagner. Cette petite brune à côté d'elle n'est pas « jolie, mais c'est un bas-bleu! elle fait des vers, « des romans, des pièces de théâtre, elle travaille

« dans les journaux ; elle est rédacteur d'une feuille
« qui se distribue *gratis*, et qui a immensément
« d'abonnés. Oh! voilà là-bas un des hommes les plus
« à la mode à Paris. Voyez quelle tournure élégante,
« on se dispute son tailleur... Il est resté une fois
« renfermé chez lui pendant toute une semaine pour
« savoir s'il ferait porter les gilets ronds ou en pointe.
« Ce joli garçon près du piano est un excellent
« compositeur, qui fera un opéra quand il aura un
« poëme de reçu. Ce grand monsieur maigre qui se
« tient debout près de la cheminée, est de la pre-
« mière force d'amateur sur le cornet à piston, il
« doit m'amener son frère qui cultive le trombone;
« ils exécutent à eux deux des duos que l'on dit
« fort curieux. Ah! dans le salon voisin, voyez-vous
« ce petit blondin au nez retroussé, à l'air évaporé?
« c'est un chanteur du premier ordre pour la chan-
« sonnette! il imite *Levassor*, il imite *Achard*, il
« imite tout le monde avec beaucoup de talent,
« aussi c'est à qui l'aura, il fait fureur dans les
« réunions. Cette grosse dame avec laquelle il cause
« en ce moment a une voix de contralto magnifi-
« que..... malheureusement elle ne veut jamais
« chanter! »

M. Vermoncey écoutait d'un air assez distrait ce que lui disait le maître de la maison; depuis quelques instants ses yeux venaient de rencontrer ceux de la belle Américaine, et en regardant cette dame

il avait éprouvé un sentiment dont il ne pouvait pas bien se rendre compte. Était-ce simplement de l'admiration pour la beauté de Mme Baldimer? était-ce de la curiosité? sa vue éveillait-elle en lui d'amers souvenirs? C'est ce qu'il ne savait pas encore bien lui-même ; mais au moment où M. Grazcernitz lui faisait un pompeux éloge d'un petit garçon de neuf ans qui, disait-il, jouait déja du violon comme *Paganini,* M. Vermoncey l'interrompt, en disant :

« — Pardon, M. Grazcernitz, mais quelle est donc « cette dame qui est assise en face de nous, et qui « nous regarde en ce moment?

« — Cette dame, » répond l'amphitryon tout en faisant signe au petit garçon de venir à lui, « eh ! « mais c'est une fort jolie femme... belle, grande, « bien faite... Il joue sur la quatrième corde des va- « riations sur l'air du *Roi d'Yvetot,* c'est, dit-on « ravissant...

« — Excusez mes questions... Mais il y a dans « les traits de cette dame une expression qui ne me « semble pas inconnue...

« — C'est une dame très à la mode!... Tous les « hommes en sont amoureux!... Il doit aussi faire « quelque chose d'extraordinaire sur la chanterelle, « toujours à l'instar de *Paganini!*

« — Mais son nom? s'il vous plait...

« — C'est le petit Adolphe Kromiousky... Il est « Polonais.

« — Je vous demande le nom de cette dame qui « est assise en face de nous.

« — Ah! c'est Mme Baldimer, que l'on a « surnommée dans le monde la belle Améri- « caine!...

« — Mme Baldimer... Cette dame serait... Ah! « je ne m'étonne plus si sa vue me causait une « émotion dont je ne pouvais me rendre compte!... « Ah! c'est là cette dame Baldimer!

« — Vous la connaissez?

« — Oh! non, pas moi!... mais mon fils en a été « fort amoureux, il a eu un duel pour cette dame.

« — Cela ne m'étonne pas. Je vous dis qu'elle « tourne la tête à tous les hommes!

« — Et il paraît que son plaisir est de faire battre « entre eux ses adorateurs..... Ah! je ne la trouve « plus belle, et je sens que la vue de cette dame « me fait mal!

« — Votre fils a-t-il été blessé?

« — Non, grâce au ciel, mais il aurait pu être « tué, et la coquetterie de cette dame m'aurait privé « du seul enfant qui me reste.

« — Voulez-vous que je vous présente le petit « Adolphe Kromiousky?

« — Ah! tout ce qui vous fera plaisir!... »

Et M. Vermoncey se lève et passe dans une autre pièce, empressé de s'éloigner de Mme Baldimer, et suivi du maître de la maison, qui lui crie :

« — Mais où allez-vous donc? voilà le jeune « Kromiousky... Il ne nous jouera rien ce soir, « mais il est en train d'étudier un grand morceau « de *Paganini*, qu'il exécutera sur un violon qui a « appartenu à *Paganini*. »

M. Vermoncey est allé s'asseoir dans un salon où l'on fait de la musique; il n'y est pas longtemps sans y apercevoir Mme Baldimer, qui est venue de nouveau se placer en face de lui, et qui a presque toujours les yeux tournés de son côté.

« — C'est singulier, » se dit M. Vermoncey, « il « semblerait que cette dame me poursuit! Elle me « regarde d'une façon qui n'est pas ordinaire : est-« ce parce qu'on lui aura dit que je suis le père « d'Albert?... et pense-t-elle que c'est grâce à mes « conseils que mon fils a cessé de la voir?... Oui, « c'est là sans doute le motif de ces regards sans « cesse fixés sur moi... Voudrait-elle aussi me forcer « à rendre hommage à ses charmes?... Je veux lui « prouver qu'elle prend une peine inutile. »

M. Vermoncey quitte le salon de musique et passe dans celui où l'on joue et qui est peu visité par les dames. Une place se trouve vacante à une table de bouillotte; le père d'Albert s'y met en disant :

« —Cette dame ne me poursuivra pas jusqu'ici!... »

Mais il n'y a pas cinq minutes qu'il est au jeu lorsque la belle Américaine vient s'asseoir sur une chaise qui, cette fois, est tout à côté de lui.

M. Vermoncey se sent troublé : la conduite de cette dame lui paraît si singulière qu'il en éprouve presque de la terreur. Cependant, comme il n'est pas forcé de la regarder, il continue de jouer sans se tourner de son côté, n'étant pas obligé d'adresser la parole à une dame qu'il voit pour la première fois.

Mais plusieurs jeunes gens et le magnétiseur Dupétrain ne tardent pas à venir près de la belle Américaine, et la conversation s'établit entre elle et ces messieurs :

« —Comment, madame, vous venez dans le salon de jeu ?

« — Eh ! pourquoi pas, monsieur ? Est-il donc « défendu à une dame d'entrer ici ?

« — Non, sans doute, mais venir regarder jouer « quand la musique, quand la danse vous réclament, « car on vient de commencer à danser.

« — Eh bien ! messieurs, si je préfère le jeu à « la danse, ne puis-je donc donner la préférence à « ce qui me plaît ?

« — Oh ! ce n'est pas possible !... Une jolie « femme préférer le jeu à la danse !...

« — Nous vous avons entendu dire quelquefois « que vous détestiez les cartes.

« — N'ai-je pas pu changer de goût ? Demandez « à M. Dupétrain, lui qui est doué de la seconde « vue, il vous dira peut-être ce qui m'attire dans « ce salon.

« — Moi, belle dame, ah ! je vous forcerais bien
« à nous le dire, si vous vouliez me laisser vous
« endormir !

« — Oh ! pas en ce moment, il me semble que
« le lieu serait mal choisi ! Mais en endormant les
« dames vous pouvez, M. Dupétrain, leur rendre
« souvent de grands services... Si je vous avais
« connu plus tôt, je vous aurais prié de me tirer
« l'horoscope d'une jeune fille... à laquelle je m'in-
« téressais beaucoup !

« — Et que lui est-il donc arrivé à cette jeune
« fille ?... Était-elle jolie ?

« — Charmante !...

« — Oh ! alors c'est une histoire d'amour.

« — Mon Dieu, oui, messieurs, comme vous dites,
« c'est une histoire d'amour... de séduction ! une
« histoire très-ordinaire pour vous ! Mais, nous
« autres femmes, cela nous intéresse toujours !

« — Oh ! voyons l'histoire de votre jeune fille,
« madame.

« — Je vous assure qu'elle ne peut intéresser
« que ceux qui en ont connu les principaux acteurs.
« C'était une jeune brodeuse bien pauvre, et pour-
« tant bien bien sage jusqu'au moment où un jeune
« homme, qui n'était guère plus riche qu'elle, lui
« fit la cour... La jeune fille se laissa séduire, son
« cœur se donna et elle succomba !... car le jeune
« homme lui avait fait les plus belles promesses,

« comme les hommes en font quand ils veulent
« nous tromper... La pauvre petite devint mère, et
« au lieu de travailler quatre fois plus pour lui
« donner de quoi élever son enfant, le séducteur
« le fit porter avec ces malheureux élevés par la
« charité publique, et qui ne connaissent plus leurs
« parents... Oh ! cela vous indigne, n'est-ce pas,
« messieurs ! Quand la jeune fille demandait à voir,
« à embrasser son enfant, on l'abusait par de fausses
« paroles... Mais enfin elle sut la vérité, et pendant
« qu'elle se désolait en redemandant son fils... car
« c'était un fils qu'elle avait, son séducteur était
« occupé à faire la cour à une demoiselle qui avait
« de la fortune. Bref, la jeune fille mourut, et le
« monsieur se maria, devint riche, et fut très con-
« sidéré dans la société. Vous voyez, messieurs,
« que mon histoire ressemble à tout ce qui se passe
« journellement dans le monde »

M. Vermoncey n'a pas perdu une parole de ce que Mme Baldimer vient de raconter ; dès les premiers mots de son récit, une pâleur effrayante a couvert son visage, puis ses mains tremblent, de grosses gouttes de sueur paraissent sur son front, il ne sait plus ce qu'il joue, il tient ses cartes sans les voir, enfin les personnes dont il fait la partie lui disent :

« — Vous vous trouvez sans doute indisposé.
« Quittez le jeu, allez prendre l'air. »

M. Vermoncey ne sait pas ce qu'il répond ; il

lui semble qu'il n'aura pas la force de s'éloigner, car ses genoux fléchissent, ses jambes se dérobent sous lui. Cependant il a fait un dernier effort, il se lève et veut quitter la table, mais pour reculer sa chaise il faut qu'il dérange cette dame qui s'est assise tout contre lui.

Il se tourne vers elle, en balbutiant quelques mots. Mme Baldimer venait de terminer son récit et tous ceux qui l'avaient écoutée, s'écriaient que l'histoire était fort intéressante. La belle Américaine fixe ses regards perçants sur M. Vermoncey en lui disant :

« — Et vous, monsieur, que pensez-vous de mon histoire? Vous a-t-elle aussi intéressé? »

Le père d'Albert murmure quelques paroles que l'on n'entend pas; puis, étant parvenu à se frayer un passage, il sort brusquement du salon toujours poursuivi par les regards de Mme Baldimer, qui semble jouir de son trouble et de sa pâleur.

Pendant que tout ceci se passait dans le salon de jeu, Mme Plays, quittée par Mme Baldimer, s'était levée aussi et mise à la recherche de son mari qui s'était permis de s'éloigner de la table de whist pour aller regarder danser. Sa femme l'aperçoit enfin derrière un quadrille, elle lui saisit le bras et l'entraîne dans un coin, en lui disant :

« — Je vous retrouve... c'est bien heureux!

« — Ma chère amie, excuse-moi si j'ai quitté

« les joueurs de whist, » répond M. Plays intimidé par l'air agité de sa femme ; « mais je t'assure « que je commence à comprendre ; il y a un des « joueurs qui a dit à un autre : « Nous avons le « trick ! » d'où je conclus qu'on a le trick comme « on a le *nain jaune*, ou le double six... tu vois « que je comprends le whist.

« — Eh! monsieur, il est bien question du jeu!.. « c'est d'une chose bien plus importante dont j'ai à « vous entretenir...

« — Tu as l'air d'avoir bien chaud... Veux-tu « une glace ?...

« — Mais taisez-vous donc et écoutez-moi : Albert n'est pas mort !

« — Ah bah !... ce jeune homme qu'on a tué en « duel pour toi ?

« — Oui, Albert Vermoncey dont je m'accusais « d'avoir causé la perte... dont je pleurais le triste « sort... il existe... il est à Paris.

« — On ne l'a donc pas bien tué !

« — Eh ! mon Dieu, vous voyez bien qu'on ne « l'a pas tué du tout.

« — Tant mieux ! car c'était un fort aimable gar- « çon, et comme cela tu n'auras plus de remords, « tu ne verseras plus de larmes sur sa fin préma- « turée.

« — Comment ! tant mieux... mais alors, mon- « sieur, vous ne comprenez donc pas qu'on s'est

« moqué, joué de moi de la manière la plus indé-
« cente!... Qu'Albert ne soit pas mort... je veux
« bien ne pas en être fâchée, quoiqu'il se soit
« conduit avec moi fort malhonnêtement !... Mais
« pourquoi venir me dire qu'on l'a tué d'un coup
« d'épée?... pourquoi me rapporter un cigare en me
« disant qu'on l'a trouvé sur lui?... Et moi qui ai
« la bonté de pleurer, de me désoler, d'aller m'en-
« fermer dans la retraite pendant deux mois... de
« n'y voir que vous! de m'ennuyer à périr!... et de
« porter constamment dans mon sein ce cigare soi-
« disant trouvé sur Albert expirant...

« — Ah! tu portais un cigare sur toi!... C'est
« donc cela que tu avais un goût... comme les
« troupiers... et qu'on m'a dit ce soir : Madame
« votre épouse est une lionne!...

« — Vous voyez bien, monsieur, qu'on s'est mo-
« qué de moi de la façon la plus indigne... Oh! mais
« cela ne se passera pas ainsi! Monsieur, j'espère
« que vous ne souffrirez pas qu'on s'amuse aux
« dépens de votre femme... aux vôtres, par consé-
« quent, car manquer à une femme, c'est manquer
« à son mari! et on m'a horriblement manqué.

« — Mais, ma chère amie, qu'est-ce que tu veux
« que je fasse à tout cela, moi?

« — Ce que je veux?... Quelle question? Je veux
« que vous vous battiez avec l'insolent qui m'a
« menti!

« —Comment, tu veux encore faire tuer ce pauvre
« Albert?... A peine si tu sais qu'il existe et...
« — Non, monsieur, ce n'est plus d'Albert qu'il
« est question, mais de ce petit monsieur qui s'est
« permis de venir me dire qu'il l'avait tué en duel...
« Connaissez-vous Tobie Pigeonnier?
« — Tobie Pigeon...
« — Vous avez dû le voir deux ou trois fois ici...
« — Ah! oui... un petit jeune homme gras...
« oh! je me le rappelle fort bien... il est très-joli
« garçon!
« — C'est un petit polisson qui ment avec un
« aplomb imperturbable. C'est lui qui m'avait offert
« d'être mon chevalier, de me venger... c'est lui
« qui m'a apporté ce malheureux cigare... Heureu-
« sement que j'ai fort mal reçu sa nouvelle, mais
« c'est égal, il est cause que j'ai pleuré, que je me
« suis abîmé les yeux... que je n'ai vu que vous seul
« pendant deux mois : je ne lui pardonnerai jamais
« cela!... Vous irez le trouver, monsieur, et vous
« lui demanderez raison...
« — Comment, ma chère amie, un duel?
« — Je le veux.
« — Mais c'est défendu maintenant.
« — Ça m'est égal.
« — Je ne sais pas me battre.
« — Tout le monde sait tirer le pistolet.
« — Je n'ai jamais essayé.

« — Dès demain matin je vous mène au tir de
« Lepage ; vous y passerez six heures, et en sortant
« de là vous tirerez suffisamment pour avoir un
« duel.

« — Mais si M. Tobie refuse...

« — Alors vous aurez le droit de lui appliquer
« une correction d'un autre genre... vous emporte-
« rez votre rotin en cas de besoin.

« — Mais, Herminie...

« — Mais, monsieur, je vous dis qu'il faut qu'il
« en soit ainsi, et maintenant partons, je ne reviens
« plus en société avant d'avoir été vengée ; car il
« m'a déjà semblé aujourd'hui que l'on s'éloignait
« de moi ; que les jeunes gens riaient, chuchotaient
« entre eux en me regardant.

« — C'était votre cigare qui en était cause, ma-
« dame.

« — N'importe ! quand vous aurez corrigé celui
« qui s'est amusé à mes dépens, les autres ne se-
« ront pas tentés de l'imiter. Partons, monsieur. »

Et la superbe Herminie emmène son mari qui n'est pas content du tout d'être obligé de se battre, et qui, pour la première fois, cherche dans sa tête comment il fera pour désobéir à sa femme.

IV

UN DÉMÉNAGEMENT. — UNE SURPRISE.

Le temps est sombre, humide et froid. Sanscravate, assis à sa place, a l'air aussi triste que le temps. Parfois ses regards errent de côté et d'autre, souvent ils s'arrêtent à l'endroit où Paul se mettait, puis ils reviennent se fixer sur les dalles qui sont sous ses pieds, il appuie sa tête dans ses mains et demeure ainsi sans bouger.

Jean Ficelle se promène devant son camarade, sifflant ou chantant entre ses dents et de temps à autre mordant dans un gros morceau de pain sur lequel il frotte un ognon cru; mais ne paraissant prendre ce repas que par nécessité et non pour son agrément.

« — Sacrédié ! » s'écrie tout d'un coup Jean Ficelle en s'arrêtant devant son camarade, « j'ai « beau faire mon possible pour trouver ça bon... « c'est fichu ! le pain et l'oignon tout sec ça ne vau- « dra jamais du veau rôti ! C'est un triste déjeuner « que je fais là !... mais quand on crève de faim, il « faut bien bourrer son polisson de ventre avec « n'importe quoi !... Si du moins on pouvait arro- « ser cela avec du piqueton ! mais rien dans les « goussets pour se payer le plus petit canon... Et « ce marchand de vin là-bas qui ne veut plus faire « crédit, sous prétexte que je lui dois déjà ! Comme « c'est malin !... Parbleu ! si je ne lui devais pas « c'est qu'il ne m'aurait pas fait crédit ! Le monde « n'est pas du tout raisonnable. Dis donc, Sanscra- « vate, le commerce va bien mal depuis queuque « temps... nous ne gagnons presque rien.

« — Ce n'est pas étonnant, quand nous avons « quelques sous tu m'emmènes bien vite pour les « manger ! alors on vient, on ne nous trouve plus « à notre place et l'on en prend d'autres... c'est « comme ça que j'ai perdu presque toutes mes pra- « tiques... Ah ! je sens bien que je me conduis « mal !... ce n'est pas en courant les cabarets et « en ne voyant que des flâneurs que j'amasserai de « l'argent... Qu'est-ce qu'on doit penser de moi au « pays ?... Je n'ose plus écrire à mon père... et ma « sœur, ma petite Liline, à qui je voulais amasser

« une dot !... Nom d'un nom ! je suis un lâche !...
« et dire que je n'ai pas la force de redevenir tra-
« vailleur comme autrefois... Ah ! c'est que...
« quand on a un chagrin dans le cœur... on n'est
« plus bon à rien !...

« — Allons !... ta, ta, ta !... te v'là parti, toi !...
« tu te fais des reproches, et de quoi donc ?...
« Sanscravate, t'es pas un homme !... Est-ce notre
« faute si les commissions n'arrivent pas ?... Non...
« parce que nous allons *quèque* fois *licher* hors
« barrière, tu dis que nous perdons nos pratiques...
« en v'là une bêtise... Tiens, je vas te faire une
« comparaison pour te prouver que les pratiques
« viennent tout de même quand nous n'y sommes
« pas. V'là Paul, ce gringalet qui se mettait là-bas...
« et qui n'y est pas revenu depuis quinze jours, par
« la raison que tu l'as bousculé de manière qu'il
« s'est un peu gâté en tombant, eh ben, depuis
« quinze jours qu'il n'est pas venu à sa place, est-ce
« qu'on n'est pas venu au moins vingt fois le de-
« mander, pour qu'il aille chez M. Vermoncey
« qui avait besoin de lui ?... Et, il y a cinq jours,
« tiens, pendant que tu étais en course, est-ce que
« ce monsieur n'est pas venu lui-même le deman-
« der ? C'est un homme qui a l'air cossu, il s'est
« adressé à moi... c'est le père de ton ancienne
« pratique M. Albert... Ah ! v'là un jeune homme
« qui te payait généreusement. Comme l'argent

« roulait avec lui !... quel dommage qu'il ait quitté
« Paris !... comme nous aurions des roues de der-
« rière à fricoter !

« — Mais enfin, que t'a dit M. Vermoncey ?

« — Pardi ! il m'a dit comme ça : Dites-moi donc,
« mon garçon, votre camarade qui se mettait là-bas,
« le jeune Paul, il n'est plus jamais à sa place :
« qu'est-il donc devenu ? est-ce qu'il serait ma-
« lade ?... Moi, tu comprends, pas si bête que
« d'aller lui dire la vérité, je lui réponds : Non
« monsieur, il ne vient plus depuis queuque temps,
« je crois qu'il se sera retiré des commissions. Mais
« moi, monsieur, je suis là pour vous en faire,
« dites-moi ce que c'est, je vas y aller. Là-dessus
« il me répond : J'avais besoin de voir votre
« camarade, de lui parler, je m'intéresse à lui :
« où demeure-t-il ? pouvez-vous me donner son
« adresse ?... Attendez, que je lui dis : il de-
« meure dans une rue dont je ne sais pas le nom,
« mais je crois que c'était numéro deux ou quatre,
« un numéro pair bien sûr ? Là-dessus mon
« homme a filé d'un air de mauvaise humeur, et je
« me suis dit : Enfoncée la pratique !

« — Mais si ce monsieur a vraiment affaire à
« Paul... pourquoi ne pas le lui avoir envoyé ?

« — Le plus souvent !... je vas envoyer des pra-
« tiques aux autres quand nous en manquons !... Ce
« serait trop pâte ferme ! Et d'ailleurs, est-ce qu'il

« nous a jamais dit son adresse, le sournois?... est-ce
« que nous la savons?

« — Non, mais depuis cette malheureuse chute...
« que je lui ai fait faire, tu sais bien qu'il loge
« chez Bastringuette... que c'est elle qui a soin de
« lui... tu le sais... puisque c'est toi qui me l'as dit.

« — Oui, certainement qu'il est chez elle !... Au
« *lieurse* de l'avoir fait conduire à l'hôpital où il
« aurait été soigné gratis, elle l'a pris chez elle...
« elle est sa garde-malade, sa sœur du pot !... Faut-il
« aimer un homme ! manger ainsi tout son argent en
« tisane pour lui... en drogues ! en médecine ! mais
« il paraît qu'elle l'aime... à feu et à sang !... »

Sanscravate se ronge les ongles avec ses dents et se tait. Ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'il murmure :

« — Et cette blessure... est-ce qu'il ne va pas
« mieux... est-ce qu'il ne sera pas bientôt guéri?

« — Ah ! je sais pas !... c'est-à-dire si... il va
« mieux ? de la tête, c'est guéri; mais il paraît que
« c'est du bras que ce sera plus long; il s'était de-
« mantibulé queuque chose en tombant, et ça ne se
« remet pas tout de suite.

« — Ce qui me surprend, » dit Sanscravate après un moment de silence, « c'est que la petite coutu-
« rière n'est pas venue une seule fois nous deman-
« der de ses nouvelles depuis quinze jours !...

« — Ah ! pardi, elle aura fait comme lui... queu-

« que autre amourette... et la preuve c'est qu'elle ne
« vient plus de si bonne heure à son ouvrage ; et
« elle file ben plus tôt !... elle a sans doute des
« rendez-vous où elle court... Ah ! décidément je
« peux pas avaler ça sec... ça me gratte la gorge...
« faut que je boive un canon à l'œil... Sanscravate,
« viens donc chez le marchand de vin qui est plus
« loin... là-bas à droite... tu diras que c'est pour
« ton compte, il te fera crédit.

« — Non, je ne veux plus demander de crédit...
« quand on n'a pas d'argent on boit de l'eau.

« — Mais es-tu bête !... au contraire, quand on n'a
« pas d'argent on se soûle pour se distraire... Allons,
« viens donc... c'est moi qui régale... je te le devrai.

« — Non, je n'irai pas !

Le ton décidé avec lequel Sanscravate vient de lui répondre, fait comprendre à Jean Ficelle que ses instances seraient inutiles. Haussant les épaules d'un air de pitié il s'en va seul, en disant. »

« — A ton aise !... je me passerai de toi et je
« trouverai bien un ami qui m'offrira une bouteille. »

Sanscravate éprouve une secrète satisfaction de n'avoir pas cédé à Jean Ficelle, il repose de nouveau sa tête dans ses deux mains ; il pense... probablement à Bastringuette qu'il a juré d'oublier... Tout à coup il se sent frappé légèrement sur l'épaule, il lève les yeux : Albert est devant lui.

« — Comment, c'est vous, monsieur ! » s'écrie le

commissionnaire joyeux de revoir sa bonne pratique.
« Ah ! y a-t-il longtemps qu'on ne vous avait vu...
« je parlais encore de vous tout à l'heure.

« — Oui, Sanscravate, c'est moi ; je ne suis de
« retour à Paris que depuis huit jours, et il y a plus
« de deux mois que j'étais absent. Mais j'ai besoin
« de toi sur-le-champ... Es-tu libre ?

« — Toujours, monsieur, toujours à vos ordres !... oh ! vous savez que je vous suis dévoué...

« — Oui, oui, je connais ton zèle, je sais que je
« puis aussi compter sur ta discrétion, et c'est pour
« cela que je suis venu te chercher. Écoute, il faut
« ici de l'activité... j'ai ramené avec moi à Paris
« une jeune fille charmante.

« — Oh ! bon !... je vous reconnais là, mon-
« sieur !

« — Tu comprends qu'il ne faut pas que mon
« père sache rien de cette aventure !...

« — Oh ! oui, monsieur.

« — J'avais logé ma jeune amie dans un joli
« petit logement que j'avais d'avance fait meubler ;
« c'était dans un quartier éloigné, rue de Grenelle-
« Saint-Germain, j'espérais bien ne jamais rencon-
« trer mon père en allant par là. Pas du tout, le
« hasard veut qu'un de ses meilleurs amis, qui a
« déménagé pendant que j'étais en voyage, soit
« venu se loger positivement en face de la maison
« où j'ai conduit la personne que j'aime.

« — Ah ! bigre !... ça ne peut plus aller !... faut « changer de logement.
« — Justement, j'ai appris cela hier et déjà j'ai « loué un charmant petit logement rue Grange-« aux-Belles, près du canal... Oh ! pour cette « fois je réponds bien que mon père ne me ren-« contrera pas là ! Il s'agit donc de déménager « bien vite les meubles de l'appartement rue de « Grenelle et de les transporter rue Grange-aux-« Belles.
« — Il n'y a rien de plus facile.
« — Tiens, voilà de l'argent, procure-toi sur-le-« champ une voiture, tout ce qu'il te faut... voilà « les adresses... tu demanderas l'appartement de « Mme Albert... c'est le nom que j'ai donné à ma « jeune fille... Le logement est petit, rien que deux « pièces et un cabinet, tu auras bientôt enlevé tout « cela... Voyons, combien de temps te faut-il ? il est « neuf heures et demie.
« — Eh ben, monsieur, à deux heures tout sera « placé, rangé, dans l'appartement de la rue Grange-« aux-Belles.
« — A deux heures... fort bien ! tu es un garçon « précieux. Je vais emmener déjeuner ma jeune « amie pour qu'elle n'ait pas tous les ennuis d'un « déménagement, et à deux heures je la ramène à son « nouveau logement, tu nous y attendras, et ne « ménage pas l'argent ! »

Albert s'éloigne rapidement, et Sanscravate range ses crochets en se disant :

« — A la bonne heure !... ça va rouler ! la bonne « pratique est revenue ! comme j'ai bien fait de ne « pas aller avec Jean Ficelle, j'aurais manqué cette « affaire-là... et ce Paul qui me disait de me méfier « de M. Albert... des commissions dont il me char- « gerait... Ah! le traître! c'est de lui que j'aurais « dû me méfier, il est chez Bastringuette... c'est « elle qui le soigne... Il paraît qu'elle l'aime fière- « ment, comme dit Jean Ficelle... Être trahi par un « ami!... Allons! il ne s'agit pas de tout ça!... « vite à ma besogne, je n'ai pas de temps à « perdre. »

Sanscravate se procure une voiture avec un cheval, et il se rend au logement de la rue de Grenelle, il demande l'appartement de Mme Albert. Le portier qui était prévenu et bien payé par le jeune Vermoncey, s'empresse de conduire Sanscravate, en lui offrant de l'aider à enlever les meubles.

« — Ça n'est pas de refus, » répond le commissionnaire, « car je n'ai pris avec moi que le voi- « turier, et il faut qu'il reste en bas ; mais je comp- « tais sur votre aide, d'autant plus que j'ai de quoi « vous donner pour boire.

« — J'ai déjà été bien payé » dit le portier. « Oh ! « ce monsieur-là est généreux, je suis bien fâché « qu'il me quitte, ce sont de bons profits que je

« perds... et puis la petite femme n'a personne en-
« core avec elle, mon épouse lui faisait son mé-
« nage... Ça ne connaît pas Paris, ça y vient pour
« la première fois... mon épouse lui aurait servi
« de guide, elle qui connaît tout Paris comme un
« fiacre!

« — Est-elle gentille, la petite dame?

« — Très-jolie, et quelque chose d'innocent...
« de naïf... on voit bien qu'elle arrive de loin.

« — Oh! M. Albert a bon goût; mais montons
« et mettons-nous vite en besogne. »

Le portier conduit Sanscravate dans un petit appartement meublé avec autant de coquetterie que d'élégance, tous les meubles sont modernes et du meilleur goût; on voit que rien n'a été oublié pour rendre ce séjour séduisant, et qu'un amant riche et généreux a passé par là.

« — Fichtre! M. Albert fait bien les choses! » dit Sanscravate, après avoir admiré le mobilier,
« mais aussi il ne faut rien briser ni endommager,
« et je réponds de tout.

Le commissionnaire se met à l'ouvrage avec une vivacité et une adresse qui excitent l'admiration du portier; en deux heures de temps, tous les meubles sont enlevés, transportés avec soin dans la voiture, et Sanscravate après avoir donné encore un pourboire au portier, se met en route avec le mobilier qui roule vers la rue Grange-aux-Belles.

Sanscravate arrive bientôt à la nouvelle demeure dont il a l'adresse ; là, le portier est aussi poli, aussi empressé que celui de la rue de Grenelle, parce que Albert a employé les mêmes moyens pour se le rendre favorable. Pour faire mouvoir la machine humaine, il n'est pas besoin de se creuser longtemps l'esprit, il suffit de graisser les ressorts.

« — Voulez-vous me donner un coup de main « pour porter les plus gros meubles? » dit le commissionnaire, « je suis chargé de vous donner un « bon pourboire.

« — Je l'aurais fait gratis... mais j'accepterai le « pourboire, » répond le portier en riant.

« — Celui-ci a déjà été payé aussi, » se dit Sanscravate, « mais il est moins franc que l'autre « et il ne le dit pas. »

On monte à l'appartement loué pour Mme Albert, il est au second étage, et se compose de deux jolies pièces et de deux cabinets ; les papiers sont tout neufs, les peintures toutes fraîches, il ne manque plus que les meubles.

« — Diable ! » se dit Sanscravate en examinant le logement, « ici ça n'ira pas tout seul comme là-« bas ; pour déménager, je n'avais qu'à enlever tout « ce que je trouvais ; mais en apportant ici un joli « mobilier, je ne sais pas où je dois placer chaque « meuble... si je mets un lit par là... et qu'on le « veuille ailleurs... si je place une commode là-

« bas... une causeuse dans ce coin, et que ce ne
« soit pas bien... on ne sera pas content... La jeune
« dame aurait dû être là pour me donner ses ordres.
« Enfin, je vais faire à mon idée, et puis quand elle
« arrivera, si ce n'est pas bien je les changerai de
« place. »

Le portier approuve ce raisonnement. On se met à la besogne, Sanscravate redouble de zèle, d'ardeur, il tient à contenter Albert, et à tenir sa promesse. Il fait si bien, il excite tellement le portier, que deux heures ne sont pas sonnées, lorsque tout le mobilier est placé dans le nouvel appartement.

Mais aussi de grosses gouttes de sueur inondent le front du commissionnaire qui est accablé de fatigue et qui a grand besoin de reprendre des forces.

« — M. Albert m'a prié de l'attendre, » dit Sanscravate au portier, « mais je pense que je ne
« suis pas obligé de l'attendre dans l'appartement;
« il y a un marchand de vin à deux pas, je vais y
« aller après avoir renvoyé le voiturier; vous aurez
« bien la complaisance de venir m'avertir aussitôt
« qu'ils arriveront, et en deux enjambées je suis ici.

« —C'est convenu, » dit le portier, « vous pouvez
« allez vous refaire un brin chez le marchand de
« vin, j'irai vous avertir. »

Sanscravate paye et renvoie son voiturier, puis il entre au cabaret voisin, et va s'établir devant une table, où il se fait servir un déjeuner qu'il a bien

gagné par son travail, et qu'il prend avec plus de plaisir que tous les *extra* qu'il fait avec Jean Ficelle.

Il y a déjà longtemps qu'il est chez le marchand de vin, et son appétit commence à être satisfait, lorsque le portier arrive, et lui dit :

« — On est arrivé, on vous attend... on trouve « tout bien, excepté une commode qu'on veut « changer de place.

« — Me voici, » s'écrie Sanscravate, qui se hâte de payer sa dépense, et suit le portier, en lui disant :

« — M. Albert est arrivé ?

« — Oui, le jeune homme est venu avec la petite « dame, mais il est reparti bien vite... il paraît qu'il « était pressé... La petite dame est maintenant « seule chez elle.

« — Ah ! il est reparti !... diable ! je ne saurai « pas s'il est content alors.

« — Pourvu que cette dame le soit, c'est tout « ce qu'il faut, puisque c'est pour elle l'apparte- « ment... D'ailleurs ce monsieur va peut-être re- « venir.

« — Au reste, comme vous dites... si la dame « est satisfaite, c'est tout ce qu'il veut, lui. »

On est arrivé à la maison, le portier laisse monter Sanscravate, en lui disant :

« — Vous savez où c'est, je n'ai pas besoin de « vous conduire. »

Et le commissionnaire monte seul, arrive devant l'appartement, voit la clef sur la porte, entre et s'arrête dans la première pièce où il n'y a personne.

« — Il paraît que la petite dame est au fond, » se dit Sanscravate, « je vais peut-être la déranger... « Cependant, puisqu'elle veut que je change un « meuble de place... c'est qu'elle m'attend... »

Et le commissionnaire se met à tousser pour avertir qu'il est là ; puis, voyant qu'on ne lui répond pas, il se décide à entrer dans la pièce du fond.

Il aperçoit une femme qui lui tourne alors le dos, parce qu'elle regarde à une croisée.

« — Excusez, madame, » dit Sanscravate, « mais c'est moi... le commissionnaire qui vous a « emménagés. »

La jeune femme se retourne, et laisse voir alors une figure un peu pâle, mais d'une expression ravissante de douceur et de simplicité. C'est un assemblage de petits traits gracieux, ce sont des yeux d'un bleu pur comme l'azur du ciel, et ombragés par des cils bien noirs et bien longs; c'est un nez mignon bien fait, bien modelé ; une petite bouche, des dents blanches et correctes, puis enfin ce qui donne surtout un charme infini à tout cela, c'est quelque chose de naïf, de touchant dans la physionomie, quelque chose qui annonce que l'on ne sait pas encore mentir.

Sanscravate considère cette jeune fille, et il reste

saisi, immobile, ne pouvant, n'osant en croire ses yeux... il fait quelques pas, puis s'arrête, il la regarde encore, et il murmure :

« — Ah ! mon Dieu !... est-ce possible !.. est-ce « un rêve ?... Mais non... je me trompe... ça ne « peut pas être elle. »

Mais de son côté, la jeune fille qui est devenue toute tremblante en regardant Sanscravate, et dont les yeux sont mouillés de pleurs, ne tarde pas à courir se jeter dans les bras du commissionnaire, en s'écriant :

« — Mon frère !... c'est toi ?... Mon Dieu !... « est-ce que tu ne veux plus me reconnaître ?

« — Ma sœur !... ma Liline !... » s'écrie Sanscravate, en prenant dans ses mains la tête de la jeune fille, et en la couvrant de baisers, « c'est donc « vrai que c'est toi !... »

Mais cette expression de bonheur n'a que la durée d'un éclair. Sanscravate laisse retomber ses bras, il s'éloigne de la jeune fille, et reprend avec l'accent du désespoir :

« — Ma sœur ici... à Paris... avec M. Albert !... « Ma sœur enlevée... déshonorée... perdue alors... « Ah ! mon Dieu !... et notre pauvre père !... »

Et Sanscravate s'est laissé tomber sur un siége, il ne peut plus parler, il ne voit plus devant lui, son front brûle, il est comme anéanti par sa douleur ; mais la jeune fille est revenue vers lui, elle lui

7.

tend les bras, elle se met à ses genoux, elle lui dit avec un accent qui va à l'âme :

« — Pardonne-moi, mon frère, je t'en prie, par-
« donne-moi ! »

Cette voix si douce arrive au cœur du commissionnaire, il relève sa sœur et l'attire près de lui, en disant :

« — Mais comment donc cela peut-il être ar-
« rivé... Allons... voyons... conte-moi tout au
« moins !... Oh ! ne me cache rien !... car il faut
« que je sache bien tout. »

Adeline s'asseoit sur les genoux de son frère, en balbutiant :

« — Oui, je vais te raconter..comment cela
« est arrivé... oh ! tu sais bien que je ne mens
« jamais ! »

Puis, avec une expression de voix et une simplicité de langage aussi naïve que ses traits, la jeune fille lui fait le récit suivant :

« — La dernière fois que tu es venu voir mon
« père, au pays, tu sais bien que j'étais déjà chez
« une dame riche qui m'avait prise en amitié et me
« traitait comme sa fille. Mon père y avait consenti,
« car il pensait que l'éducation que je recevrais chez
« cette dame pourrait m'être utile un jour. J'étais
« donc à Clermont, chez ma protectrice. Là, on me
« faisait beaucoup travailler, lire, apprendre la
« musique !... mais bien souvent, mon frère, je

« regrettais notre chaumière, où je pouvais courir,
« jouer, sauter à mon aise. Tandis que dans le salon
« de ma protectrice il me fallait toujours être ha-
« billée avec soin, me tenir bien droite et renoncer
« à tous ces jeux qui avaient tant amusé mon en-
« fance ; enfin, Étienne, s'il faut te l'avouer, j'étais
« quelquefois triste et je m'ennuyais souvent, mais
« je n'osais pas le dire de peur de paraître ingrate.
« Mon plus grand bonheur était de me mettre à une
« fenêtre qui donnait sur la route ; car de là on
« apercevait la campagne, notre village, nos mon-
« tagnes, et, tout en faisant de la tapisserie, je
« regardais en soupirant du côté où est placée notre
« chaumière.

« Il y a cinq semaines environ, pendant que
« j'étais à la fenêtre, je vis un jeune homme à cheval
« passer sur la route. Il me regardait, je détournai
« les yeux, cependant je crus voir qu'il me saluait.
« Le lendemain, il passa encore, il regarda de nou-
« veau et comme cette fois je vis bien qu'il me
« saluait, je crus qu'il était de la politesse d'en faire
« autant. Pendant plusieurs jours ce jeune homme
« passa... j'étais toujours à la fenêtre, je regardais
« toujours du côté de notre village... mais je voyais
« bien aussi que le jeune homme était là. La croi-
« sée n'était pas bien élevée... en approchant avec
« son cheval il me dit quelques mots... que je
« n'écoutai pas le premier jour, mais auxquels je

« répondis le lendemain. Enfin... je ne sais pas com-
« ment cela se fit... mais bientôt M. Albert... c'est
« lui qui était le cavalier, me dit qu'il m'aimait...
« moi je lui avouai que je l'aimais aussi... Ah! mon
« frère! si tu savais comme il eut l'air content
« quand je lui dis cela... Il s'écria qu'il ne pouvait
« pas vivre sans moi, et je l'engageai à aller trou-
« ver mon père à notre village et à lui demander
« la permission de m'épouser. Le lendemain il
« revint d'un air bien triste et il me dit qu'il avait
« vu mon père qui lui avait refusé de nous marier.
« Je lui dis de voir ma protectrice, mais il me ré-
« pondit que cette dame avait d'autres projets pour
« moi ; qu'il savait qu'elle voulait me faire épouser
« un vieux monsieur très-riche qu'elle attendait à
« Clermont, d'un moment à l'autre. Alors, moi je
« pleurai aussi, mais Albert me dit : Il n'y a qu'un
« moyen pour que nous ne soyons pas séparés, c'est
« de consentir à me suivre, de venir avec moi à
« Paris... nous nous y marierons bien vite, et il
« faudra bien ensuite que nos parents nous par-
« donnent. Moi... je ne voulais pas d'abord!...
« mais il me pria tant... en me jurant que je serais
« sa femme, et il y avait tant d'amour dans ses
« yeux et dans mon cœur... j'ai fini par céder... Il
« m'a dit : Je vous emmènerai à Paris, et quand
« nous y serons mariés, j'écrirai à votre père pour
« qu'il vienne vous retrouver. Alors je me suis sou-

« venue de toi, je lui ai dit : J'ai un frère à Paris,
« il s'appelle Étienne, et c'est un bien brave gar-
« çon... Mais... il ne faut pas que je mente, je ne
« lui ai pas dit que tu étais commissionnaire... car
« chez ma protectrice on avait l'air de se moquer
« de ceux qui font cet état... J'ai dit que tu appre-
« nais à faire fortune, mais que je ne savais pas
« comment, et Albert m'a répondu : Nous irons
« trouver ton frère et je l'aimerai aussi. Enfin... je
« me suis laissé enlever... emmener... j'ai fait
« tout ce qu'Albert a voulu... Oh! pardonne-moi,
« Étienne... c'est bien mal sans doute !... mais
« Albert est un honnête garçon, il m'épousera,
« car il me l'a promis... je serai sa femme, et
« alors mon père me pardonnera aussi, n'est-ce
« pas? »

Sanscravate a écouté avec une tristesse morne le récit de sa sœur ; lorsqu'elle a cessé de parler, il reste quelque temps absorbé dans sa douleur et il semble attendre qu'elle parle encore ; puis tout à coup il repousse la jeune fille, se lève brusquement et marche dans la chambre à grands pas, en s'écriant :

« — Voilà donc comme ils se conduisent, ces
« beaux jeunes gens dont nous sommes les commis-
« sionnaires!... Ah ! je mérite ce qui m'arrive...
« Oui ! depuis quelque temps je me conduis mal...
« je deviens aussi un mauvais sujet... je me laisse

« entraîner à jouer, à boire... et j'oubliais mon « père, ma famille... et maintenant! ce beau mon- « sieur qui me payait si bien ! cette belle pratique « qui était si généreuse... elle vient encore de m'en « donner de l'argent... et c'est pour que je l'aide « à cacher ma sœur... qu'il a enlevée... qu'il a « déshonorée... Ah ! crédié... les mains me dé- « mangent !

« — Ah ! mon frère, ne te mets pas en co- « lère... Albert ne sait peut-être pas que tu es mon « frère...

« — Oh ! non sans doute il ne le sait pas !... sans « cela je crois bien qu'il ne serait pas venu me « chercher... et puis, tu as dit que ton frère s'ap- « pelait Étienne, et ici, moi, on m'appelle Sanscra- « vate. Mais c'est le ciel qui a permis que je te « trouve à Paris ; car vois-tu, Liline, je suis là, « moi... et il faudra que ton séducteur répare sa « faute... ou sinon... ah ! je le tuerai d'abord !...

« — Oh ! mon ami, n'aie pas de ces vilaines « pensées... Pourquoi donc supposer qu'Albert me « tromperait... puisqu'il m'a dit que je serais sa « femme c'est qu'il m'épousera bien sûr ?

« — T'épouser !... pauvre fille !... Va, malgré « toutes les belles choses qu'on t'a apprises à Cler- « mont, tu es encore bien ignorante ! tu ne sais pas « que ces jeunes élégants de Paris se font un plai- « sir, une gloire de tromper les femmes qui sont

« assez faibles pour les écouter... qu'ils ont trois ou
« quatre maîtresses à la fois... qu'ils sont amoureux
« de tous les jolis minois qu'ils aperçoivent...

« — Oh! mon Dieu, mon frère! est-ce que tu
« crois qu'Albert est comme cela?

« — Je ne le crois pas... j'en suis sûr... N'ai-je
« pas servi cent fois ses folies... porté ses billets
« doux, ses rendez-vous?... Ah! mille tonnerres!...
« et je riais de cela, moi, et je disais qu'il avait rai-
« son de s'amuser... raison d'abuser de pauvres
« jeunes filles qui souvent se désolaient de ses tra-
« hisons... raison de se faire un jeu de la peine des
« autres!... Ah! j'étais un sans cœur, et alors au
« lieu de le servir si bien j'aurais dû lui dire :
« M. Albert, c'est mal ce que vous faites là... et
« je ne veux plus servir vos vilaines actions...mais
« dame! quand ce n'est pas à nous qu'on fait du tort
« nous n'y prenons pas garde!... ça ne nous sem-
« ble rien du tout... nous rions même quelquefois
« des fourberies qu'on fait aux autres. Ah! ma
« pauvre Liline! pourquoi notre père t'a-t-il laissée
« aller chez cette dame de Clermont? pourquoi ne
« t'a-t-il pas gardée près de lui, dans notre chau-
« mière... et moi aussi, au lieu de m'envoyer à
« Paris?... Ah! on ne devrait jamais se séparer de
« ses enfants! Est-ce qu'ils ne sont pas toujours
« mieux avec leurs parents qu'avec d'autres?...
« Allons, tu pleures maintenant... viens... em-

« brasse-moi... ne pleure plus... ne te désole « pas... »

La jolie Auvergnate versait de grosses larmes, car son frère venait de déchirer son cœur en lui disant que son amant était un trompeur ; cependant elle ne peut encore croire qu'Albert n'ait pas l'intention de tenir ses promesses, et tout en sanglotant, elle murmure :

« — Oh ! mon frère... je suis bien sûre qu'il « m'aime... il me le dit toute la journée... Pour- « quoi donc Albert m'aurait-il amenée à Paris, s'il « ne m'aimait pas ?...

« — Oui, il t'aime assez pour faire de toi sa maî- « tresse... mais sa femme !... Songe donc que nous « ne sommes que de pauvres gens... que je ne suis « qu'un commissionnaire... et lui c'est un jeune « homme du grand monde... il est riche... il ne « voudra pas de moi pour son frère... Tu vois bien « que toi-même qui as reçu de l'éducation... pris de « belles manières, tu n'as pas osé lui dire que tu « étais sœur d'un commissionnaire...

« — Ah ! mon frère ! pardonne-moi ! »

Et la jeune fille court se jeter dans les bras de Sanscravate, cachant sa tête dans son sein et poussant de gros soupirs, en murmurant encore :

« Non, non... il ne me trompera pas. »

Sanscravate se dégage des bras de sa sœur, essuie ses yeux avec le revers de sa main, et s'écrie :

« — Allons !... il ne s'agit pas de pleurer comme
« des enfants... ça n'avance à rien. Il faut agir ici...
« il faut prendre un parti... oh ! le mien est pris...
« — Que vas-tu donc faire, mon frère?
« — Je vais aller sur-le-champ trouver le père de
« M. Albert... parce que, vois-tu, il n'y a que ça!...
« le fils pourrait dire : Je ne suis pas mon maître,
« je n'ose pas... il faut que j'attende... Mais ce ne
« sont pas de ces réponses-là qu'il me faut !... Avec
« le père au moins nous saurons tout de suite à quoi
« nous en tenir. D'ailleurs, on dit que M. Ver-
« moncey est un honnête homme, alors il sera sen-
« sible à ma peine... à ta situation... il ne voudra
« pas que de pauvres gens honnêtes soient désho-
« norés par son fils... il ne nous méprisera pas
« parce que nous n'avons pas de fortune et que je
« ne suis, moi, qu'un commissionnaire. Je lui dirai :
« Monsieur, nous n'avons pas été chercher vot' fils
« pour le séduire, c'est lui qui a voulu de ma sœur,
« qui l'a enlevée en lui promettant de l'épouser...
« et s'il ne l'épousait pas... ah ! jarni ! ça irait mal...
« car je ne suis pas d'humeur à endurer un tel
« affront !... Mais M. Vermoncey m'entendra, et il
« aime son fils... c'est un brave homme... il con-
« sentira ; oui, j'en ai l'espoir maintenant... car il
« me semble que j'ai dans le cœur des paroles qui
« sauront l'attendrir... Allons, Liline, ne pleure
« plus, console-toi... tu épouseras M. Albert...

« — Oh ! oui, mon frère !... oui... Oh ! je suis « bien contente que tu penses comme moi à pré- « sent ! »

Et la naïve enfant, chez laquelle le rire succède bien vite aux larmes, se met à sauter gaiement au cou de son frère.

« — Tu vas rester ici, Liline... tu vas m'atten- « dre... tu ne bougeras pas...

« — Non, mon frère.

« — Quand M. Albert doit-il revenir ?

« — Ce soir.

« — Oh ! je serai de retour avant lui, et j'espère « te rapporter de bonnes nouvelles. S'il en était « autrement... si on repoussait mes prières... alors « je t'emmènerais avec moi, ma sœur, je ne te « laisserais pas un moment de plus avec ton séduc- « teur... je travaillerais pour nous deux... Oh ! c'est « fini, vois-tu, je n'irai plus au cabaret... ni avec « Jean Ficell..e. Je tâcherai d'amasser bien vite une « petite somme, et je te ramènerai près de notre « père, que nous ne quitterons plus... Tu me sui- « vrais, n'est-ce pas, Liline ?

« — Oui, mon frère... mais Albert m'épousera... « son père consentira... toi-même, tu viens de le « dire tout à l'heure.

« — Ah ! du moins, il faut l'espérer... Allons, « embrasse-moi, ma sœur, et prie le ciel pour que « ma démarche ne soit pas inutile ! »

La jeune fille se jette dans les bras de son frère qui la tient quelque temps serrée contre sa poitrine, et qui a besoin de faire un effort sur lui-même pour se séparer d'elle ; enfin ayant rassemblé tout son courage, Sanscravate, après avoir donné encore un baiser à Liline, la quitte pour se rendre chez M. Vermoncey.

C'était quelques jours avant, que le père d'Albert s'était trouvé chez M. Grazcernitz avec Mme Baldimer, et qu'il en était parti en proie à une violente agitation, après avoir entendu l'histoire racontée par la belle Américaine.

Depuis ce moment, M. Vermoncey était resté livré à une sombre mélancolie, il s'était retiré dans son appartement, et n'avait voulu recevoir aucune visite, enfin il semblait qu'un profond chagrin, qui n'était qu'endormi au fond de son âme, venait de s'y réveiller avec une nouvelle force, et absorbait toutes ses pensées.

Le retour de son fils avait cependant ramené un peu de joie dans l'intérieur de M. Vermoncey, mais Albert, tout occupé de sa nouvelle passion, restait le plus possible près de la jeune fille qu'il avait ramenée de Clermont ; M. Vermoncey ne le voyait donc que fort peu, et il excusait son fils, présumant qu'après une assez longue absence, il était avide des plaisirs qu'il retrouvait dans la capitale.

Sanscravate a marché d'un pas ferme jusqu'à

la demeure de M. Vermoncey. Arrivé devant la maison il sent le courage lui manquer : mais, pour se ranimer, il songe à sa sœur à laquelle il vient de promettre de rapporter une bonne nouvelle, il pense à son vieux père, à leur honneur, dont il est responsable, et bientôt il n'hésite plus, il entre, il passe devant le concierge, et sonne chez M. Vermoncey.

« — Que demandez-vous ? » dit le domestique en apercevant le commissionnaire dont la mise en désordre, l'air ému et les yeux animés semblent annoncer quelque chose d'extraordinaire.

« — Je demande le père de M. Albert... M. Vermoncey.

« — Et que lui voulez-vous ?

« — Ce que je lui veux ?... ça ne regarde que « nous, et ce n'est pas à vous que j'ai envie de le dire.

« — Mais enfin, monsieur vous a-t-il chargé « d'une commission dont vous venez lui apporter la « réponse ?

« — Il ne m'a chargé de rien du tout. C'est moi « qui me suis chargé de *quèque* chose pour lui.

« — Monsieur est enfermé dans son cabinet, il « ne reçoit personne.

« — Il faut pourtant qu'il me reçoive, moi !

« — Lorsque monsieur refuse tous les jours « des visites de ses amis, ce n'est pas sans doute « pour donner la préférence à un commission- « naire ! »

Sanscravate crache dans ses mains, les frotte l'une contre l'autre, puis montrant un de ses poings au domestique, lui dit :

« — Vois-tu ça ? si tu ne fais pas vite ma com-
« mission, je t'écrabouille si bien le nez avec que je
« te défierai ensuite de te moucher. »

Les yeux de Sanscravate expriment si bien sa résolution que le domestique, après avoir reculé de quelques pas, ne juge point prudent de lui résister, et se décide à aller trouver son maître auquel il dit :

« — Il y a là un commissionnaire fort brutal...
« fort malhonnête qui veut absolument parler à mon-
« sieur... Est-ce que je ne dois pas le mettre à la
« porte ? »

M. Vermoncey pense que l'homme qu'on lui annonce vient lui donner des nouvelles du jeune Paul, auquel il avait trouvé un emploi, et qu'il a été chercher en vain à sa place ; il dit à son domestique :

« — Faites entrer ce commissionnaire. »

Cette réponse contrarie beaucoup le valet qui va retrouver Sanscravate, et lui dit d'un air de mauvaise humeur :

« — Entrez... monsieur veut bien vous rece-
« voir... Les maîtres sont étonnants avec leurs ca-
« prices. »

Sanscravate sent un léger frisson parcourir tout son être; cependant il n'hésite plus, il entre dans le cabinet, et se trouve devant M. Vermoncey.

Le père d'Albert est assis devant sa cheminée ; il se retourne, examine Sanscravate qui, après avoir onvert la porte, est resté debout, et n'ose pas avancer, et lui dit :

« — Eh bien... parlez, que me voulez-vous? »

Sanscravate sent que sa gorge est sèche, qu'il n'a plus de salive dans la bouche : il est quelques instants avant de pouvoir prononcer un mot, enfin il balbutie :

« — Monsieur, c'est... c'est pour... c'est monsieur « votre fils...

« — Mon fils ! » s'écrie M. Vermoncey, qui se rappelle la première fois que Paul est venu le demander, et craint qu'il ne soit encore question d'un duel. « Mon fils... que lui est-il arrivé?... serait-il en « danger?... Parlez donc !

« — Non, monsieur, non... il n'est pas en dan- « ger... et quand je dis que c'est pour lui... c'est- « à-dire que c'est de mon chef que je viens... que « c'est moi qui veux... qui... Sacrédié... excusez, « monsieur... mais je suis si ému... ce n'est pas de « peur au moins !... mais ça me fait un drôle d'effet... « Attendez, monsieur, voilà que ça revient, et après « tout pourquoi n'oserais-je pas vous parler?... vous « êtes un honnête homme... Je suis une fichue bête « de trembler... v'là que c'est passé ! »

M. Vermoncey regarde Sanscravate avec plus d'intérêt ; il attend avec curiosité qu'il s'explique ;

le commissionnaire reprend avec fermeté cette fois :

« — Je m'appelle Étienne Renaud. Je suis de « l'Auvergne ; je suis venu à Paris m'établir com- « missionnaire... et ils m'ont appelé ici Sanscra- « vate... c'est un petit sobriquet sans conséquence... « ça ne m'a pas fâché... Je me place habituellement « à l'entrée de la rue du Helder... près du boule- « vard.

« — Je me rappelle maintenant vous y avoir vu, » dit M. Vermoncey, « et vous avez pour camarade « un jeune homme nommé Paul... Venez-vous me « donner de ses nouvelles ? »

Sanscravate fait la grimace au nom de Paul, et reprend :

« — Non, monsieur, non... ce n'est pas de lui « qu'il est question. Faut vous dire, monsieur, que « j'ai laissé en Auvergne une sœur bien gentille, « qui a dix-sept ans maintenant, et qu'une dame de « Clermont avait prise en amitié et voulu avoir « chez elle pour lui donner une éducation... « comme à une demoiselle. Ma sœur est honnête, « voyez-vous, monsieur !... du moins elle l'était « jusqu'au moment où le diable a envoyé de son « côté un beau jeune homme de Paris qui flânait « par là !.. il a vu ma Liline, il l'a trouvée jolie... « Ah ! dame ! il serait difficile de ne pas la trouver « bien... le plus joli minois de l'Auvergne... et « puis à présent des petites manières distinguées

« qu'on jurerait *d'une princesse*... Enfin, monsieur, « pour achever, ce jeune homme... qui est trop « gentil aussi malheureusement! et qui plaît à « toutes les femmes... dame! il a séduit ma sœur... « Cette pauvre petite!... qui a cru tout de suite à « l'amour, comme on croit au beau temps quand on « voit les premières hirondelles! il lui a dit un tas « de choses pour lui tourner la tête... et lui faire « croire que mon père lui avait refusé sa main... « ce qui n'est pas vrai, j'en suis sûr, car mon père « aime trop sa fille pour la refuser à celui qu'elle « aime... Bref... il a promis, juré à ma sœur de « l'épouser si elle consentait à le suivre à Paris... « et ma sœur a cru tout cela, elle n'a pas supposé « un moment que ce jeune homme ne voulait que la « tromper... si bien qu'elle a cédé à ses prières... « Elle est venue à Paris avec son... son amant. . « car il faut bien dire le mot... Et ce jeune homme « qui a fait tout cela... c'est votre fils, monsieur, « c'est M. Albert!

« — Mon fils! » s'écrie M. Vermoncey en attachant ses regards sur Sanscravate et doutant qu'il ait bien entendu. « Mon fils aurait fait cela... oh! « non, vous êtes dans l'erreur... on vous aura mal « instruit...

« — Oh! monsieur, ce n'est que trop vrai! il « ne peut pas y avoir d'erreur... Je connais bien « M. Albert, depuis longtemps je suis son commis-

« sionnaire et comme il me parlait toujours avec
« bonté... je l'aimais... oui, je lui étais attaché...
« sa gaieté, ses manières... son joyeux caractère...
« ses défauts peut-être !... tout ça m'avait séduit
« aussi ! Enfin, je me serais jeté au feu pour lui !
« Il le savait bien, et c'est toujours moi qu'il venait
« chercher lorsqu'il avait quelque commission bis-
« cornue à faire faire. Depuis plus de deux mois
« je ne l'avais pas aperçu et je présumais qu'il était
« en voyage, lorsque ce matin vers neuf heures et
« demie il est venu me trouver à ma place.

« — Ce matin ?

« — Oui, monsieur, oh ! ce n'est pas vieux.
« Sanscravate, qu'il me dit, j'ai ramené avec moi à
« Paris une jeune fille charmante, mais il ne faut
« pas que mon père le sache. Je l'ai logée très-
« loin, rue de Grenelle-Saint-Germain, mais je
« viens de savoir qu'un ami intime de mon père
« demeure maintenant dans cette rue-là...

« — En effet... M. Delmas... Après ?

« — Après, qu'il a repris, comme je ne veux pas
« être rencontré par des connaissances quand j'irai
« chez ma jeune amie, je viens de lui choisir un
« autre appartement rue Grange-aux-Belles, près
« du canal... Enfin, monsieur, il me charge de dé-
« ménager bien vite les meubles de la rue de Gre-
« nelle et de les transporter au nouveau logement,
« puis d'y attendre qu'il amène sa dame. J'accepte

« comme de raison ; je fais ce qu'il me dit... J'avais « fini avant deux heures, j'étais allé me rafraîchir « un moment, car j'étais harassé de fatigue, quand « on vient me dire que la petite dame est arrivée « et que le jeune homme est reparti après l'avoir « amenée. Je me rends près de la dame afin de savoir « si elle est contente de la manière dont j'ai rangé « ses meubles... Mais jugez de ce que j'éprouve en « reconnaissant dans cette jeune fille que M. Albert « a enlevée, ma sœur... ma petite Liline... qui « pleure en me voyant, qui m'embrasse en me de-« mandant pardon, puis qui me conte comment cela « s'est fait, tout comme je viens de vous le dire, en « me conjurant de ne pas me fâcher, parce qu'elle « est bien sûre que son amant l'épousera comme « il le lui a promis.

« — Mon fils a fait cela !... enlever une fille « sage..... la séduire..... Ah ! c'est bien mal..... « c'est... »

M. Vermoncey n'achève pas : il cache son visage dans ses mains.

« — Moi, monsieur, je ne suis qu'un pauvre « commissionnaire sans éducation !... Mais j'ai de « l'honneur, voyez-vous!.. et j'y tiens d'autant plus « que je n'ai que ça ! D'abord j'ai pleuré avec ma « sœur, j'ai brisé son cœur en lui disant que son « séducteur n'était peut-être qu'un volage qui ne « voulait que la tromper comme mille autres ; mais

« elle semble si persuadée de son amour, et puis
« elle est si gentille, ma Liline! Pourquoi donc après
« tout qu'il ne l'aimerait pas sincèrement, M. Al-
« bert? Cette pensée m'a rendu le courage, j'ai
« consolé ma sœur et je me suis tout de suite décidé
« à venir vous conter ça, parce que vous êtes le
« père du jeune homme et que ça ne peut pas s'ar-
« ranger sans votre consentement. J'ai pensé,
« monsieur, que vous écouteriez la voix de pauvres
« gens dont votre fils peut causer le malheur... mais
« qu'il dépend aussi de vous de rendre bien heu-
« reux. »

Sanscravate se tait, mais il est content de lui. En effet la situation de sa sœur l'avait presque rendu éloquent, car on trouve toujours des mots touchants, des paroles qui arrivent au cœur quand on dit ce qu'il nous inspire.

Cependant M. Vermoncey garde le silence, il semble plongé dans ses réflexions. Le commissionnaire attend avec anxiété les paroles qui vont sortir de sa bouche, et qui doivent décider du sort de sa sœur; mais il n'ose pas le presser de parler, et ses yeux seuls expriment son impatience.

M. Vermoncey se lève enfin, il va à Sanscravate, pose sa main sur son épaule et lui dit :

« — Voyons, mon ami, tâchons d'excuser la
« faute d'un jeune homme... qui n'en a pas com-
« pris toutes les conséquences... Je suis riche, je

« me charge de l'avenir de votre sœur, du vôtre :
« mes bienfaits s'étendront sur toute votre famille...
« votre père jouira sur ses vieux jours de toutes les
« douceurs de la vie, et...

« — De quoi ! de quoi !... » s'écrie Sanscravate, en se reculant et en regardant M. Vermoncey entre les deux yeux. « Où voulez-vous en venir avec toutes
« vos paroles d'argent?... Ce n'est pas des écus
« que nous vous demandons, c'est l'honneur que
« votre fils nous a pris et qu'il faut qu'il nous rende.
« En un mot, monsieur, car je n'y vais pas par
« trente-six chemins, c'est votre consentement au
« mariage de M. Albert avec ma sœur que je suis
« venu vous demander.

« — Mon fils épouser votre sœur! » répond M. Vermoncey en faisant un léger mouvement d'épaules. « Allons donc, mon ami; mais vous n'y
« pensez pas..... un tel mariage est impossible !...
« Il y a dans le monde des distances... des conve-
« nances que l'on doit respecter.... Enfin, mon
« fils ne peut point s'allier à... un commission-
« naire !...

« — Et pourquoi donc alors qu'il a pu déshono-
« rer ma sœur? » s'écrie Sanscravate d'une voix éclatante et en lançant sur le père d'Albert un regard courroucé.

« — Taisez-vous, mon ami, pas si haut, de grâce! » répond M. Vermoncey, tout étonné du ton que vient

de prendre le commissionnaire. Mais Sanscravate ne l'écoute pas ; ce n'est plus l'homme timide qui n'entrait qu'en tremblant chez le monsieur du grand monde, et qui balbutiait devant lui ; maintenant c'est un frère qui vient demander justice pour sa sœur et qui est fermement résolu à l'obtenir.

« — Monsieur, » dit Sanscravate, « je ne suis « point un fanfaron, moi; je ne viens pas vous jeter « des paroles en l'air et qui n'auront aucune suite, « je viens vous dire ce qui arrivera. Monsieur votre « fils épousera ma sœur, entendez-vous? il l'épou- « sera ou sinon je le tuerai... à moins que ce ne « soit lui qui me tue... Mais comme je crois qu'il y « a une justice là-haut, et que c'est moi qui suis « l'offensé, je puis donc penser que je le tuerai. »

M. Vermoncey se laisse tomber dans un fauteuil, en s'écriant :

« — Tuer mon fils !... mon Albert... le seul « enfant qui me reste... qui m'attache encore à la « vie... Mais voulez-vous donc aussi ma mort !...

« — Alors, monsieur, consentez à son mariage « avec ma sœur... et ne pensez pas que vous aurez « à rougir de notre alliance... S'unir à de braves « gens qui n'ont jamais fait de tort à personne, « ça ne déshonore pas ça, monsieur !... Ce qui « déshonore, c'est de porter le trouble, le déses- « poir dans une famille ; c'est de séduire une jeune « fille pour l'abandonner ensuite lorsqu'elle porte

« peut-être dans son sein un gage de sa faiblesse...
« et si cela était, monsieur, cet enfant-là que
« deviendrait-il?... Il n'aurait donc pas de père...
« il... »

M. Vermoncey se lève vivement, il court à Sanscravate, et lui prend la main en lui disant :

« — Vous avez raison, mon ami, et je dois me
« rendre... Oui, je consens à ce que mon fils
« épouse votre sœur.

« — Il serait possible ! » s'écrie Sanscravate en faisant un bond de joie, « vous consentez...
« vous le voulez bien... Ça n'est pas moi qui me
« trompe !...

« — Oui, mon ami, je consens, vous avez ma
« parole. Seulement vous quitterez votre état... je
« vous trouverai un emploi plus convenable.

« — Oh ! tout ce que vous voudrez, monsieur;
« mon Dieu, je m'en irai chez nous... je gar-
« derai la basse-cour... je n'en sortirai plus si vous
« voulez...

« — Soyez tranquille, mon ami, je ferai en sorte
« que nous soyons tous satisfaits. Allez chercher
« votre sœur, ramenez-la avec vous... je la rece-
« vrai comme ma fille, et je désire que ce mariage
« se fasse le plus promptement possible.

« — Oh ! mais alors... c'est trop de bonheur !...
« de plaisir !... Ah ! je savais bien que vous étiez
« un brave homme... Je vous aimerai comme mon

« père... Et ma pauvre sœur, ma Liline !... sera-
« t-elle contente !... Oh ! mais c'est à en devenir
« fou de joie ! »

Et Sanscravate saute dans la chambre, il renverse les meubles, il rit, il chante. M. Vermoncey est obligé de le calmer, et de lui rappeler que sa sœur l'attend.

« — Oh ! oui, oui, vous avez raison, » répond le commissionnaire, « ma sœur qui m'attend !... et
« moi qui ne vais pas lui dire ça... suis-je bête... Et
« ce pauvre M. Albert qui est sans doute avec
« elle !... Je cours leur apprendre comme vous êtes
« bon... et je les ramène dans vos bras... Oh ! je
« vais aller vite, je vous en réponds ! »

Sanscravate est en un moment dans la rue, puis il court sans s'arrêter jusqu'au logement où il a laissé sa sœur. Il arrive tout en nage rue Grange-aux-Belles. Il entre dans la maison, il est déjà sur l'escalier. Le portier l'appelle :

« — Eh ben ! camarade, où donc allez-vous si vite ?

« — Parbleu !... trouver ma sœur... c'est ma
« sœur la jolie petite dame qui est emménagée...

« — Je ne sais pas si c'est votre sœur, mais vous
« ne la trouverez pas...

« — Comment ? elle est sortie... seule ?

« — Non, avec le jeune monsieur qui l'avait
« amenée, et qui est revenu peu de temps après
« que vous étiez sorti.

« — Eh bien! ils vont revenir sans doute...
« Savez-vous de quel côté ils sont allés?

« — Non... et je ne crois pas qu'ils reviennent
« de longtemps. Le monsieur a fait chercher une
« voiture, il a fait mettre dedans le paquet d'effets
« qu'on avait apportés ce matin. Puis il m'a donné
« les clefs du logement en me disant : Vous irez
« quelquefois y donner de l'air... et il a fait mon-
« ter la petite dame en voiture, s'y est placé près
« d'elle, et puis bonjour... Je crois bien qu'ils
« quittent Paris.

« — Partis!... ils seraient partis! » s'écrie Sanscravate. « Mon Dieu! M. Albert aura cru que
« son père ne lui pardonnerait pas!... Il aura
« craint qu'on ne le sépare de Liline... Ah! quel
« malheur!... Oh! mais ils écriront, j'espère...
« Et ma sœur ne vous a rien dit pour moi?

« — Rien .. mais seulement j'ai vu qu'elle pleu-
« rait en montant en voiture.

« — Elle pleurait... pauvre sœur!... et s'ils
« m'avaient attendu ils auraient été si heureux. »

Sanscravate est désolé; mais ne pouvant rien savoir de plus du portier, il retourne chez M. Vermoncey auquel il apprend le brusque départ des deux amants.

Le père d'Albert est fort chagriné de cet événement, et il se hâte d'envoyer chez son fils s'informer s'il a laissé quelques mots pour lui. Le domes-

tique lui rapporte un petit billet, qui semble avoir été écrit à la hâte par Albert, et qui contient ces mots :

« Excusez-moi, mon père, je suis forcé de « m'absenter encore, et sans vous dire adieu. Mais « ne vous inquiétez pas, je vous donnerai souvent « de mes nouvelles, et j'espère vous revoir sous « peu. »

« — Et il ne dit pas où il va ! » murmura Sans-cravate. « Quel dommage!... on lui aurait écrit « sur-le-champ qu'il pouvait revenir, que tout était « pardonné.

« — Peut-être dans sa première lettre me dira-« t-il où il est, » répond M. Vermoncey, « alors « je lui écrirai sur-le-champ, ou bien nous irons les « chercher nous-mêmes, tous les deux.

« — Ah ! oui... oui... nous irons les chercher, « c'est une bonne idée cela... mais jusque-là... il « faut prendre patience... Vous me permettrez, « monsieur, de venir souvent savoir si vous avez des « nouvelles de votre fils.

« — Quand vous voudrez, mon ami ; vous n'êtes « plus un étranger pour moi. Tenez, Étienne... « acceptez cette bourse, et quittez votre état : dès « ce moment vous n'en avez plus besoin pour « vivre. »

9.

Sanscravate repousse l'argent que M. Vermoncey lui présente, en lui répondant avec un accent de tristesse :

« — Non, monsieur, non... pas sitôt... Ma sœur « n'est pas encore la femme de votre fils... jus- « que-là permettez-moi de rester ce que je suis. »

Les instances de M. Vermoncey ne peuvent faire changer Sanscravate de résolution, et il s'éloigne en disant :

« — Espérons qu'ils reviendront... ou que nous « connaîtrons bientôt leur retraite. »

Et le commissionnaire s'en retourne à sa place, tout rêveur, tout pensif, n'ayant plus envie de rire ni de danser, et se disant en lui-même :

« — Est-ce parce qu'il a su qu'elle avait retrouvé « son frère que M. Albert a bien vite remmené ma « sœur? »

V

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Lorsque Paul était resté sans connaissance, après s'être blessé à la tête et au bras en tombant sur l'angle d'un pavé, Bastringuette était accourue, et en voyant Sanscravate s'éloigner à grands pas, elle avait deviné en partie ce qui avait mis le jeune commissionnaire dans un si triste état.

« — Mon Dieu! mon Dieu! » s'écrie la grande fille, « ils se seront battus... ou plutôt c'est Sans-
« cravate qui aura voulu battre ce pauvre garçon...
« et celui-ci n'est pas de force à lutter avec lui...
« et c'est encore par jalousie que Sanscravate aura
« fait cela... parce qu'il m'aura vue causer avec

« Paul... C'est moi qui suis cause de ce malheur...
« c'est ma fichue coquetterie... ma bêtise d'avoir
« eu l'idée de changer... lorsque j'étais bien... mais
« c'est toujours comme ça en amour : quand on est
« bien, ça vous ennuie et on veut changer ; quand
« on est mal, on y reste. »

Tout en se disant cela, Bastringuette prodiguait ses soins au jeune commissionnaire. Déjà tous les gens que cette scène avait amassés parlaient de faire porter le blessé à l'hospice le plus voisin ; mais en entendant prononcer le mot d'hospice, Bastringuette s'écrie :

« — Par exemple ! le plus souvent que je vas
« laisser porter ce pauvre garçon dans un hospice
« tandis que j'ai un domicile honnête pour le rece-
« voir. Il doit avoir aussi un logement, mais comme
« il ne peut pas parler en ce moment il ne nous
« l'indiquera pas. Et d'ailleurs chez moi ça me
« sera plus commode pour le soigner, et lui faire
« de la tisane, tandis que chez eux les garçons
« n'ont jamais un pot en état de faire bouillir de
« l'eau. »

Et la marchande des quatre saisons avait fait chercher un fiacre ; on avait mis dedans le blessé, après avoir tant bien que mal enveloppé sa tête et son bras, et puis, Bastringuette avait donné son adresse, rue des Martyrs près de la barrière, et, arrivée là, avec le secours du cocher et de son por-

tier, elle avait fait porter Paul dans sa chambre et dans son lit.

On doit bien penser que la demeure de Bastringuette n'était pas élégante. Son logement se composait d'une chambre et d'un cabinet, à un cinquième étage, dans les mansardes. La grande fille appelait cela l'entre-sol des pierrots.

Le mobilier de la chambre était bien modeste : une couchette en bois peint, une commode en merisier, six chaises de paille, ou plutôt six chaises qui avaient besoin d'être rempaillées, une petite table, un miroir, une chaufferette et un poêle. Tel était, à peu de chose près, l'ameublement de cette chambre. Quant au cabinet, il y avait dedans un portemanteau, auquel on ne suspendait jamais rien. Mais l'aspect de la chambre n'était point désagréable, et n'annonçait pas la misère, grâce à une excessive propreté qui régnait partout.

Le lit était entouré de rideaux de calicot toujours bien blancs, à la fenêtre il y avait aussi deux petits rideaux également en calicot, et qui tenaient lieu d'un grand; enfin sur la commode, sur la petite table et sur la fenêtre, il y avait presque toujours des fleurs, soit en pot, soit dans des carafes bleues : les fleurs étaient le luxe de Bastringuette, et plus d'une fois elle avait déjeuné avec du pain sec, pour se donner, pendant l'hiver, de ces fleurs qu'alors elle ne vendait pas.

Après avoir fait placer Paul sur la couchette, Bastringuette avait été prier une de ses voisines d'aller chercher un médecin. La grande fille était fort bien avec toutes ses voisines, parce qu'elle était gaie, spirituelle, et qu'on aimait à l'entendre causer et redire, dans son langage populaire, tous les propos galants que lui adressaient les hommes qui lui achetaient des fleurs.

En apprenant que la marchande de violette a chez elle un jeune homme blessé, toutes les voisines s'étaient mises en mouvement : l'une avait été chercher un médecin, l'autre un pharmacien, celle-ci avait elle-même préparé un remède, celle-là un baume ; si bien qu'en rouvrant les yeux, Paul se vit entouré de femmes de tout âge, qui parlaient toutes à la fois, et qui toutes voulaient le guérir, et lui offraient de l'onguent, de la tisane, un emplâtre, un cataplasme ; chacune avait au moins trois fioles à la main ; heureusement pour le blessé que le médecin était venu mettre la paix parmi ces dames, qui se disputaient à qui donnerait son remède. Le docteur avait commencé par jeter toutes les fioles par la fenêtre, puis il avait mis ses nouveaux confrères dehors. et ayant alors examiné le blessé, avait reconnu que la blessure à la tête était grave, sans cependant être dangereuse, que le bras s'était démis en tombant, et qu'il fallait surtout au malade beaucoup de soins et de repos.

Paul regardait autour de lui avec étonnement. Lorsque le médecin est parti, Bastringuette dit au jeune blessé :

« — A présent, tâchez d'être calme, tranquille, « laissez-vous soigner, c'est moi que cela regarde, « et ne parlez pas ! le médecin l'a défendu ! Vous « êtes chez moi... ça vous contrarie peut-être ; mais « dame! je ne savais pas votre adresse, et je ne vou- « lais pas vous laisser porter à l'hospice. Oh ! soyez « sans crainte... ça ne me gêne pas... je suis ma « maîtresse, je me fiche du qu'en dira-t-on ! Je sais « bien qu'il y a des gens toujours disposés à voir du « mal dans ce qu'on fait, et qui penseront que vous « êtes mon amant !... ça m'est égal... Ah ! il y a « eu un moment où j'aurais bien voulu que vous le « fussiez, je ne m'en cache pas... j'étais tombée « amoureuse de vous ! vous m'aviez tapé la tête « comme un coup de soleil !... et c'est alors que « j'ai tourné le dos à ce pauvre Sanscravate !... Ça « m'a joliment réussi tout ça... Vous m'avez dit « franchement que vous en aimiez une autre... et « puis... ce que j'ai appris... ce que j'ai su de vous... « Ah ! j'ai ben compris alors que vous étiez trop au- « dessus de moi... par vos actions, par votre con- « duite... Chut ! ne parlez pas... le médecin le dé- « fend. Ce que je dis vous contrarie... c'est fini, « c'est mort ! je n'en soufflerai plus mot... d'ailleurs « vous me l'avez fait jurer, quand le hasard m'a

« fait savoir votre secret ; mais ça n'empêche pas
« qu'entre nous, je peux bien vous dire que c'est
« superbe ce que vous faites... que vous devriez
« avoir le prix de vertu... le prix de... Allons, v'là
« que vous remuez les lèvres, je me tais. Mainte-
« nant, dormez, tâchez de dormir, et à votre réveil
« vous aurez peut-être une surprise agréable... on
« ne sait pas !... »

Paul murmure d'une voix faible :

« — Vous êtes trop bonne... mais ici... je vous
« gêne... il fallait me laisser...

« — Taisez-vous bien vite !... il fallait vous lais-
« ser porter à l'hôpital, n'est-ce pas ? Eh bien, c'eût
« été joli !... quand c'est moi qui suis la première
« cause de tout ça... Oui, ce sont mes bêtises !... Si
« je n'avais pas joué de l'œil à votre intention, enfin
« si je n'avais pas voulu faire votre conquête, est-ce
« que Sanscravate vous aurait battu ?... A présent il
« me déteste, et il a raison ; mais il a tort de vous
« battre, car tout cela n'est pas de votre faute. Al-
« lons, dormez... le médecin l'a ordonné... et je
« vous répète que vous ne me gênez pas... j'ai un
« autre lit dans ce cabinet et j'y coucherai. Je vas
« faire faire les drogues ordonnées, je ne serai pas
« longtemps. »

Bastringuette est sortie et Paul a fermé les yeux en priant le ciel de jeter sur lui un regard de bonté, parce que son existence est encore nécessaire sur la terre.

Vers le soir, après plusieurs heures d'un sommeil agité, le jeune commissionnaire ouvre les yeux ; deux têtes sont penchées vers lui qui attendaient, qui guettaient le moment de son réveil. Paul jette un cri de surprise en apercevant Élina.

« — Oui, c'est mam'zelle Élina, » dit Bastringuette, « c'est celle que vous aimez. J'ai été l'attendre à la porte de sa couturière afin de lui conter ce qui vous est arrivé, et je me doutais bien qu'elle reviendrait avec moi !... Voilà pourquoi je vous disais que vous auriez peut-être un réveil agréable. »

Paul tend sa main à la petite couturière, qui le regarde avec des yeux pleins d'amour et de larmes, en lui disant :

« — Oh ! mon ami !... vous êtes donc blessé !... quel malheur !... Mais je suis bien heureuse encore que Bastringuette soit venue me l'apprendre. Elle m'a dit aussi comment cela vous était arrivé... C'est un vilain homme qui était ivre et qui vous a poussé, vous a fait tomber... Elle passait par là, elle vous a vu évanoui à terre, et vous a fait porter chez elle. C'est une bien bonne fille, car elle vous aime presque autant que moi !... J'aurais été si inquiète, si désolée en ne vous voyant pas ! j'aurais cru encore que vous aviez cessé de m'aimer, tandis que je viendrai vous voir tous les jours... oui, monsieur, tous les jours ! le matin

« en allant à mon atelier, le soir avant de rentrer
« chez ma tante... Qu'est-ce que c'est, monsieur...
« vous ne voulez pas?... »

Paul murmure :

« — Si votre tante le savait... vous seriez grondée, et je ne veux pas vous exposer à...

« — Est-il étonnant! » s'écrie Bastringuette, « il veut bien qu'on l'aime, et il ne veut pas qu'on fasse rien pour lui!... Eh! mon Dieu! mam'selle se lèvera un peu plus matin, elle rentrera un peu plus tard... le grand malheur!.. elle se fatiguera peut-être pour accourir plus vite ici; mais elle vous verra, ça vous fera du bien, et à elle aussi.

« — Oh! oui, mon ami, » dit Élina, « laissez-moi passer près de vous tous les moments dont je pourrai disposer, laissez-moi aider Bastringuette, je serai si contente quand je vous verrai revenir à la santé... et quand vous sortirez pour la première fois, c'est sur moi et sur elle que vous vous appuierez... Oh! vous verrez que je vous soignerai bien aussi... j'ai l'air d'être étourdie... mais je ne le serai plus... je veux que vous soyez bien content de moi. »

Le jeune blessé sent des larmes couler de ses yeux, en voyant tout l'intérêt qu'on lui porte; en se sentant l'objet de soins si tendres et si doux, il ne peut pas parler, mais il regarde tour à tour ces deux jeunes filles qui sont près de son lit, et ses yeux

disent sans doute tout ce qui se passe dans son âme, car Bastringuette s'écrie avec sa brusquerie ordinaire :

« — Ah ben! si nous allons nous attendrir, et « nous mettre tous les trois à pleurer, nous ferons « de belle besogne, ça lui donnera la fièvre et il ne « guérira pas. Le médecin qui avait défendu les « émotions... et nous n'avons que de ça!... »

Élina s'assied près du lit; elle tient dans ses mains une des mains du malade, et elle lui dit bas, bien bas :

« — Est-ce que cela vous fait du mal de voir « combien je vous aime? Tant pis, je vous le dirai « tous les jours... Et si ma tante venait à savoir que « je viens près de vous, eh bien! je lui dirais : Ma « tante, Paul sera mon mari, et on a bien le droit « de veiller sur les jours de son mari. »

Tandis que la petite couturière disait à son ami tout ce que son cœur lui inspirait, Bastringuette était allée chez une voisine, elle lui avait emprunté un méchant matelas qu'elle avait porté dans le cabinet; elle avait jeté quelques vieilles hardes par là-dessus, et elle s'était dit :

« — Je dormirai assez bien là; d'ailleurs, il ne « faut pas qu'une garde dorme beaucoup. »

Élina, obligée de retourner chez sa tante, s'était éloignée à regret en disant :

« — A demain. »

Puis, après avoir fait boire au jeune blessé d'une potion ordonnée par le médecin, Bastringuette était allée se coucher sur son lit fait à terre dans le cabinet, après avoir dit à Paul :

« — Au moindre mouvement que vous ferez, je « serai près de vous. »

Et le lendemain, de grand matin, Élina était déjà chez la marchande des quatre saisons, et elle avait apporté du sucre et un petit pot de confiture, en disant à Bastringuette :

« — Moi aussi, j'ai le droit de vous aider à lui « être utile... D'ailleurs ma tante me donne tant « par jour pour ma dépense, et je puis bien me « gêner un peu pour mon pauvre Paul. »

Bastringuette avait trouvé cela tout naturel, car de son côté elle en faisait autant.

Si la certitude d'être aimé avait pu suffire pour rendre la santé au jeune commissionnaire, Paul aurait dû guérir en peu de temps, mais il n'en avait pas été ainsi ! Malheureusement d'autres pensées occupaient incessamment le blessé. Son esprit inquiet se chagrinait, se tourmentait de sa position, et au lieu de se cicatriser, la blessure qu'il avait reçue à la tête était devenue plus grave, parce qu'une fièvre ardente s'était déclarée.

Les deux jeunes filles redoublaient de soins, de zèle près du malade ; Bastringuette passait une partie des nuits. Élina arrivait quelquefois avant le jour

et restait souvent tard le soir, étant parvenue à faire croire à sa tante que l'on veillait chez Mme Dumanchon. Chacune de ces jeunes filles se privait des choses les plus nécessaires à la vie pour que le malade ne manquât de rien, mais aucune d'elles ne se plaignait et n'eût voulu céder la place qu'elle occupait.

Un soir, après une journée où la fièvre ne l'a pas quitté, Paul regarde autour de lui, Bastringuette est seule dans la chambre. La grande fille est allée se cacher dans un coin pour que le jeune malade ne la voie pas manger le pain sec qui compose tout son repas. Paul l'appelle, et elle se hâte de courir près de lui après avoir fourré son pain dans sa poche.

« — A quel jour sommes-nous du mois? » demande le commissionnaire en fixant sur Bastringuette des yeux animés par la fièvre.

« — Quel jour ?... C'est mardi aujourd'hui.

« — Non, ce n'est pas cela... Quel quantième ?

« — Ah ! c'est aujourd'hui le vingt-quatre.

« — Le vingt-quatre !... Et depuis combien de « temps suis-je malade ?

« — Ah ! c'était le cinq que vous avez été si bien « arrangé !... Oh! je m'en souviens bien, un lundi.

« — Le cinq.... ainsi voilà dix-neuf jours que « je suis ici.

« — Eh bien ! quand il y en aurait cinquante « Je conçois bien que cela vous ennuie d'être ma-

« lade, mais est-ce que vous ne vous trouvez pas
« bien soigné ici ? Est-ce que mam'selle Élina et
« moi nous ne faisons pas ce qu'il faut... ce que le
« médecin ordonne ?

« — Oh ! si, ma bonne Bastringuette, si, vous
« faites trop, même !... Mais le vingt-cinq de-
« main... Mon Dieu !... c'est une époque fixée...
« Ah ! voyez-vous, Bastringuette, c'est cette pensée
« qui me donne la fièvre et qui m'empêche de
« guérir...

« — Quelle pensée ? Voyons, parlez, dites-moi
« ce que vous voulez que je fasse... Je le ferai tout
« de suite.

« — Oh ! oui, oui... vous le ferez, n'est-ce pas ?...

« — Voulez-vous que je vous le jure ?...

« — Non... Écoutez-moi... Cette vieille dame
« chez laquelle vous m'avez rencontré Vieille-rue-
« du Temple...

« — Mme Desroches ?

« — Oui, il faut absolument lui porter de l'ar-
« gent...

« — De l'argent... Mon Dieu !... c'est que...

« — Oh ! je sais bien que vous n'en avez pas,
« pauvre fille ! Je sais bien que vous et Élina vous
« vous privez de tout pour me soigner...

« — Mais non... par exemple... D'ailleurs l'apo-
« thicaire me donne ses drogues pour rien.

« — Écoutez-moi. Vous irez demain de grand

« matin chez moi... la clef de ma chambre est dans « la poche de ma veste. C'est rue du Faubourg-« Saint-Honoré, numéro dix. Vous monterez au « cinquième, la porte à gauche. Arrivée dans ma « chambre vous trouverez dans le tiroir d'une « petite table soixante francs...

« — Ah ! quel bonheur !

« — Attendez donc ! vous prendrez cet argent ; « vous prendrez de plus une redingote, un pantalon « noir, un gilet de drap noir, que vous trouverez « dans le bas d'une petite armoire. Tous ces vête-« ments sont bons... presque neufs encore. Je les « mets si rarement ! Cependant, si vous pensez que « ce n'est pas assez, vous prendrez aussi tout le « linge que vous trouverez, quatre chemises en « toile... des draps...

« — Mon Dieu ! pourquoi donc faire tout cela ?

« — Pour porter au mont-de-piété, pour avoir « quarante francs, que vous joindrez aux soixante, « car demain... oui demain, vingt-cinq, il faut « porter cent francs à Mme Desroches... Il le faut, « entendez-vous ?...

« — Bon jeune homme ! Comment ! vous allez « encore vous priver de tout pour...

« — Taisez-vous, Bastringuette, il faut porter « demain matin cette somme à la veuve de... mon « bienfaiteur... Sans cela, je sens que je ne guérirai « pas !...

« — Oh ! j'irai alors... Soyez tranquille !... Je « ferai tout ce que vous m'avez dit... Elle l'aura « demain matin... Mais si votre portier ne me laisse « pas emporter les paquets ?

« — Il n'y a pas de portier.

« — En ce cas, ce sera bien vite bâclé.

« — C'est bien ! Bastringuette... Je vous remer- « cie... Et vous ne direz rien de tout cela à Élina.

« — Oh ! mon Dieu non ! puisque vous ne voulez « pas qu'on sache vos belles actions !

« — Je ne fais que mon devoir... Ah ! pourvu « que le ciel me permette de finir ce que j'ai entre- « pris... Encore quelques mois et j'étais si heureux « de... Enfin, vous irez demain, n'est-ce pas, Bas- « tringuette ?... Ah ! écoutez encore : Mme Des- « roches vous demandera sans doute pourquoi je ne « suis pas allé la voir depuis longtemps ?... pourquoi « je vous ai chargée de lui remettre cet argent ? Vous « lui direz que je vous ai donné cette commission « parce que j'ai été obligé de partir, de faire un « petit voyage pour la maison de commerce qui « m'emploie... N'oubliez pas cela.

« — Non... non, je n'oublierai rien. »

Paul s'endort plus tranquille en pensant que la personne dont il est le protecteur n'aura pas à souffrir du malheur qui lui est arrivé. Cette nuit-là un sommeil plus calme rafraîchit ses sens, et à son réveil, il aperçoit la jolie petite tête d'Élina penchée

vers lui, et plus loin Bastringuette, dont les yeux semblent vouloir lui parler.

« — Ah ! quel bonheur ! s'écrie Élina, vous « avez dormi bien plus tard aujourd'hui !... Il est « près de onze heures... Heureusement on m'avait « donné une robe à porter, et j'ai pu revenir.

« — Et je me sens bien mieux, » dit Paul.

Bastringuette saisit un moment où elle présente au jeune malade une tasse de tisane pour lui dire à l'oreille :

« — Votre commission est faite. Les cent francs « sont portés. »

Paul ne peut pas répondre, mais son regard exprime toute sa satisfaction.

A dater de ce jour la fièvre diminue, et bientôt le jeune commissionnaire entre dans sa convalescence.

VI

CE QUI DEVAIT ARRIVER

Albert n'avait reparu à Paris que pendant quelques jours ; à peine avait-il eu le temps de voir ses amis qu'il était de nouveau disparu sans que l'on sût le motif de ce brusque départ.

Quand le joyeux Mouillot rencontrait Balivan, ou Dupétrain, ou Célestin, il était rare que l'on ne se demandât pas des nouvelles du jeune Vermoncey.

« — Quelle vie mène-t-il donc maintenant ? » disait Mouillot, « il va voyager, il est près de trois « mois absent de Paris ; il revient, on l'aperçoit « deux ou trois jours, puis il repart brusquement « et cela à l'entrée de l'hiver, au moment où tous

« les plaisirs sont concentrés, rassemblés dans la « capitale. »

M. Célestin, qui n'avait pas dit qu'il fût précisément brouillé avec Albert, se contentait de répondre :

« — Comme je ne comprenais plus rien depuis « quelque temps à l'humeur d'Albert, je le voyais « beaucoup moins... c'est un braque!... de ces « gens qui se fâchent sans qu'on sache pourquoi... « et je m'inquiète fort peu de ce qu'il fait et de ce « qu'il devient!

« — Moi, » disait Balivan, « j'aime beaucoup ce « jeune homme! il est étourdi, léger... mais je suis « certain qu'il est franc, qu'il est obligeant... il a « de l'esprit... s'il le veut, nous ferons ensemble le « voyage d'Italie.

« — Si M. Albert avait voulu, » reprenait à son tour M. Dupétrain... « il aurait fait un sujet excel- « lent pour le magnétisme... il avait tout ce qu'il « fallait dans les yeux pour se mettre en rapport « avec une somnambule.

« — Et la belle dame à laquelle vous faisiez la « cour dernièrement, » disait M. Célestin d'un air railleur... « l'avez-vous magnétisée?

« — Mme Baldimer?... Non, j'ai essayé... je n'ai « pas pu réussir... c'est une femme qui n'est pas « nerveuse du tout! »

Ensuite ces messieurs se demandaient aussi des

nouvelles de Tobie Pigeonnier, qui continuait à être introuvable, et Mouillot s'écriait :

« — Décidément je ne donnerais pas cinq sous « du noyau d'olive que ce pauvre M. Varinet a la « constance de porter toujours dans sa bourse. »

Mme Plays ne s'inquiétait pas d'Albert, mais elle voulait à toute force être vengée du petit Tobie, qui l'avait si bien trompée avec son soi-disant duel, et avait été cause que pendant deux mois elle avait senti le tabac. Aussi, chaque matin faisait-elle venir une voiture ; elle montait dedans avec son mari, et le conduisait à un tir, puis à une salle d'armes ; et là, l'époux obéissant était obligé de s'exercer pendant une heure au pistolet, puis à l'épée, et sa femme le grondait sans cesse parce qu'il ne parvenait jamais à abattre une poupée, et qu'il ne savait pas parer une botte.

Le pauvre M. Plays revenait chez lui accablé de fatigue et disait à sa femme :

« — Ma chère amie je t'assure que j'aime mieux « apprendre le whist, j'y mords plus qu'à l'escrime.

« — Que vous y mordiez ou non, » répondait la belle Herminie, « vous vous battrez avec ce petit « Tobie, qui d'ailleurs ne doit pas être bien redou- « table. Songez, monsieur, que vous devez le pro- « voquer partout où vous le rencontrerez ! »

M. Plays s'inclinait d'un air soumis ; et lorsqu'il était dans la rue ou à la promenade, s'il apercevait un

homme qui eût la tournure de Tobie, il se sauvait bien vite d'un autre côté.

Cependant deux mois s'étaient écoulés depuis que Sanscravate avait retrouvé sa sœur pour la perdre presque aussitôt. Pendant ce temps, le commissionnaire s'était rendu souvent chez M. Vermoncey pour savoir s'il avait des nouvelles de son fils et s'il connaissait enfin le lieu où il avait conduit sa sœur. Mais pendant cet espace de temps, Albert n'avait écrit que deux fois à son père. Ses lettres, qui étaient fort brèves, ne parlaient en rien de la jeune fille qu'il avait enlevée. L'une était datée de l'Alsace, l'autre de la Suisse, il annonçait toujours qu'il voyageait et ne donnait pas son adresse.

Plus le temps s'écoulait, et plus Sanscravate sentait s'évanouir les espérances qu'il avait conçues; souvent après avoir questionné M. Vermoncey, il secouait tristement la tête en murmurant :

« — Ça va mal !... tenez, monsieur, j'ai bien peur « que M. Albert n'ait pas l'intention de se bien con- « duire... Tenir ma sœur éloignée de moi... l'empê- « cher de m'écrire... car s'il ne le lui défendait pas, « je suis bien sûr qu'elle m'aurait déjà appris où « elle est ! Ne faire aucune démarche près de vous « pour obtenir le pardon de sa faute... hum !... je « ne suis qu'un pauvre diable sans éducation, mais « il me semble que tout cela n'annonce pas l'inten- « tion de remplir ses promesses. »

M. Vermoncey s'efforçait de rassurer Sanscravate, en lui disant :

« — Vous pouvez toujours compter sur ma « parole ! »

Et le commissionnaire s'en retournait à sa place en faisant cette réflexion :

« — Oui, le père est un honnête homme!... il ne « reviendra pas sur ce qu'il a dit ; mais à quoi me « sert d'avoir la parole du père, si le fils ne veut « plus tenir la sienne ? »

Mais depuis qu'il avait revu sa sœur, depuis qu'il espérait la voir entrer dans la famille de M. Vermoncey, Sanscravate avait totalement changé de conduite : il ne se grisait plus, ne fréquentait plus les cabarets ; il n'était ni querelleur, ni bambocheur comme auparavant ; enfin il n'allait plus avec Jean Ficelle, et toutes les instances de celui-ci ne parvenaient pas à le faire quitter sa place, ou son travail.

Une seule fois il avait rencontré Paul, qui, alors convalescent, marchait avec peine en se soutenant sur le bras de Bastringuette ; car c'était dans le milieu de la journée, et la petite Élina ne pouvait pas être près de son amant.

Sanscravate s'était senti frémir, trembler, en apercevant la figure pâle et amaigrie du jeune commissionnaire. Si Paul eût été seul, peut-être Sanscravate aurait-il été se jeter dans ses bras en lui

demandant pardon du mal qu'il lui avait fait, mais la présence de Bastringuette avait rallumé dans le fond de son cœur les tourments de la jalousie, et il s'était éloigné vivement, en maudissant de nouveau son ancien ami et son ancienne maîtresse.

Mais, soit qu'il fût encore trop faible pour travailler, soit qu'il n'eût plus voulu se trouver vis-à-vis de celui qui avait failli le tuer, Paul n'était point revenu se mettre à sa place.

Le froid était piquant, la neige tombait à gros flocons, et ceux qui passaient sur les boulevards ou dans les rues, pressaient le pas et ne s'arrêtaient guère. Sanscravate était à sa place, assis sur ses crochets; sa tête était couverte d'un chapeau de laine à larges bords qui le garantissait de la neige, mais malgré la rigueur de la saison, son cou était nu comme pendant la plus belle journée d'été.

« — Dis-donc, bien nommé? » s'écrie Jean Ficelle en s'approchant de son camarade et en soufflant dans ses doigts; « est-ce que tu restes là à « recevoir la neige sur le nez, toi?... Il ne fait pas un « temps à ce que les pratiques se dérangent pour « venir nous chercher... Allons nous mettre à l'abri « dans un bouchon.

« — Non, je ne vais plus au cabaret! » répond sèchement Sanscravate.

« — Ah! c'est donc tout à fait fini... t'es plus « un homme!.. tu ne sais plus rire, ni jouer, ni

« boire !.. Alors bonsoir, t'es perdu pour la so-
« ciété. »

Jean Ficelle s'est éloigné ; il n'y a pas trois minutes que Sanscravate est seul au coin de la rue, lorsque, malgré le mauvais temps, une jeune femme en petit bonnet, en tablier de soie et tenant avec peine un parapluie pour se garantir de la neige, s'approche du commissionnaire et lui dit :

« — C'est vous qui êtes M. Sanscravate ?

« — Oui, mam'zelle.

« — Ma maîtresse voudrait vous parler sur-le-
« champ.

« — Votre maîtresse !... Ah ! je crois vous
« reconnaître ; n'êtes-vous pas chez une dame qui
« demeure rue Neuve-Vivienne ?

« — Justement... chez Mme Baldimer.

« — C'est cela..

« — Venez-vous ?

« — Tout de suite, mam'zelle... »

Sanscravate suit la femme de chambre et tout en marchant il se rappelle qu'il a été souvent chez cette dame porter des lettres d'Albert ; il présume qu'elle a pu être la maîtresse du séducteur de sa sœur, et il se demande ce qu'elle peut avoir à lui dire. Toutes ces pensées l'agitent, l'inquiètent, et il ressent comme une espèce de terreur en arrivant dans cette maison qu'il reconnaît parfaitement.

Mlle Rosa fait entrer le commissionnaire dans

l'appartement, au lieu de le laisser, comme c'est l'usage, attendre dans l'antichambre; elle l'introduit dans un petit salon, lui montre des siéges et lui dit :

« — Asseyez-vous et attendez, madame va ve-
« nir. »

La femme de chambre est partie. Sanscravate regarde avec surprise autour de lui ; il éprouve une vive curiosité de savoir ce que peut avoir à lui dire cette dame qui le fait attendre dans un salon ; mais bientôt une porte s'ouvre et Mme Baldimer paraît.

Elle est toujours belle, toujours parée, mais en ce moment son visage est plus pâle que de coutume, une pensée sombre semble l'occuper. Après avoir regardé si toutes les portes sont fermées, elle s'avance vers Sanscravate et, lui faisant signe de rester assis, prend un siége et se place en face de lui.

Le commissionnaire est tout interdit; il ose à peine lever les yeux sur la belle dame et attend qu'elle s'explique. Celle-ci ne tarde pas à rompre le silence :

« — Vous êtes Sanscravate?...

« — Oui, madame.

« — Mais ce nom n'est qu'un sobriquet que vous
« ont donné vos camarades ; vous vous nommez
« Étienne Renaud, vous êtes de l'Auvergne?

« — Oui, madame.

11.

« — Vous avez une sœur, dont une dame de
« Clermont prenait soin, et cette sœur qui a dix-
« sept ans, qui est fort jolie, un jeune homme de
« Paris en est devenu amoureux... l'a séduite...
« enlevée...

« — Quoi, madame?... vous savez...!

« — Je sais tout... je connais toute la conduite
« d'Albert... Restez assis... écoutez-moi. Depuis
« longtemps, pour des motifs... que vous ne pou-
« vez comprendre, je faisais épier toutes les dé-
« marches d'Albert. J'ai su son arrivée à Paris il y a
« un peu plus de deux mois... le séjour de votre
« sœur rue de Grenelle-Saint-Honoré, puis son
« changement d'appartement... enfin votre entre-
« vue dans la rue Grange-aux-Belles...

« — Mais qui donc a pu vous dire?... à moins que
« ce ne soit ma sœur... ou M. Albert...

« — Ni l'un ni l'autre! mais mon Dieu! vous
« êtes commissionnaire et vous ne savez pas qu'a-
« vec de l'or on est instruit de la moindre démar-
« che de la personne que l'on veut surveiller.
« Écoutez-moi, maintenant : Vous vous flattiez
« qu'Albert tiendrait la promesse qu'il a faite à
« votre sœur, qu'il réparerait ses torts en l'épou-
« sant... Il n'en sera rien. Albert est comme la
« plupart des jeunes gens, inconstant, infidèle!...
« La possession éteint bien vite son amour. Il était
« fort épris de votre sœur lorsqu'il l'a enlevée,

« maintenant il se révolterait à l'idée de lui rester « fidèle ; quant à l'épouser, il n'en eut jamais la « pensée, et depuis qu'il sait qu'Adeline est la sœur « d'un commissionnaire, il ne comprend pas que « l'on puisse avoir l'idée de cette union.

« — Le lâche !... le gredin !...

« — Enfin, après avoir voyagé avec votre sœur « pendant deux mois, regrettant chaque jour sa « liberté, les plaisirs de Paris et maudissant sa « folie, savez-vous ce qu'il vient de faire ?...

« — Achevez, madame... achevez !...

« — Il a loué à la pauvre fille une petite mai- « sonnette à Lagny : puis, après lui avoir donné de « l'argent et promis de revenir, il l'a laissée là, « avec l'intention bien formelle de ne plus la « revoir.

« — Ah ! mon Dieu !... ah ! le misérable... ah ! « si c'était vrai !...

« — Tout cela est si vrai, qu'il ne tiendra qu'à « vous d'être bientôt près de votre sœur. Tenez, « voilà sur ce papier son adresse à Lagny, si vous « avez besoin d'argent, acceptez cette bourse... « Acceptez, ce n'est point une aumône que je vous « fais, c'est votre vengeance que je sers, parce que « votre vengeance est aussi la mienne... parce que « si vous avez votre injure à laver... moi, j'ai un « crime... j'ai une infamie à punir, et que j'ai fait « serment d'arriver à mon but.

« — J'arriverai aussi au mien, » répond Sanscravate en repoussant la bourse, « mais je n'ai pas « besoin d'argent pour cela, madame.

« — Du moins, vous ne refuserez pas ces pis- « tolets ; je pense qu'ils pourront vous être néces- « saires. »

En disant ces mots, Mme Baldimer sort de dedans sa ceinture une paire de superbes pistolets qu'elle présente au commissionnaire, en fixant sur lui des yeux dans lesquels brille déjà l'espoir de la vengeance.

Sanscravate se jette sur les armes, en s'écriant :

« — Ah ! oui, madame... oui, c'est cela qu'il me « faut d'abord... Mais où est-il lui? où se cache- « t-il ?... Vous devez aussi le savoir... Oh ! c'est « qu'il ne faut pas qu'il m'échappe !

« — Soyez tranquille et fiez-vous à moi pour « vous le faire rencontrer. En ce moment, il par- « court les environs de Paris, mais d'un instant à « l'autre il va revenir ici, car il s'ennuie beaucoup « d'en être éloigné. Attendez qu'il soit à Paris, je « vous ferai savoir son arrivée, mais en ce moment « rendez-vous d'abord près de votre sœur. Songez « qu'elle est seule, abandonnée, qu'elle n'ose plus « même réclamer votre appui...

« — Ah ! vous avez raison, madame, oui... ma « pauvre Liline... je vais sur-le-champ aller la « chercher, et je la ramènerai avec moi... Oh ! « cette fois elle ne me quittera plus...

« — J'avais prévu votre réponse... tenez, prenez
« ce papier... à cette adresse vous trouverez un
« homme avec une petite voiture... Je l'ai retenue
« pour vous ; il vous conduira sur-le-champ à Lagny
« et vous ramènera avec votre sœur.

« — Oh ! merci, madame... merci mille fois...
« Je cours... Ma petite Liline... elle qui croyait si
« bien à ses promesses... Oh ! mais, madame,
« dès qu'il sera à Paris, vous me le ferez savoir au
« moins...

« — Vous ne devez pas en douter.

« — Moi, madame, si je n'étais pas à ma place,
« je demeure rue Saint-Lazare, au coin de celle
« Saint-George.

« — Je sais où vous demeurez. Je vous le répète,
« dès qu'Albert sera à Paris, je vous le ferai savoir.

« — J'y compte, madame. Maintenant je cours
« chercher ma sœur... puis après je saurai la ven-
« ger. »

Sanscravate a mis les pistolets dans sa poche, Mme Baldimer lui a remis l'adresse. Il part, court à l'endroit où il trouve en effet une voiture qui l'attend, il se jette dedans et crie au cocher :

« — A Lagny... vous devez être prévenu...
« retenu... averti... Allez grand train, crevez vos
« chevaux... je vais chercher ma pauvre sœur...
« et puis après ça je tuerai le gredin qui l'a séduite
« s'il ne consent pas à l'épouser. »

Tout cela semble assez indifférent au cocher; mais il est bien payé, il part, il va vite, il ne s'arrête presque pas en route, et Sanscravate arrive à Lagny en peu de temps.

Il regarde l'adresse qu'on lui a donnée; s'informe à une villageoise qui lui indique le chemin qu'il doit prendre pour aller à la maisonnette des peupliers, c'est ainsi que se nomme l'habitation qu'il demande, et le commissionnaire montre à son cocher une auberge, en lui disant :

« — Allez là vous reposer, et faire manger vos « chevaux, mais tâchez qu'ils mangent vite et re- « posez-vous de même, parce que je reviendrai « bientôt avec ma sœur, et vous nous ramènerez à « Paris au galop ! »

Sanscravate se dirige du côté qu'on lui a indiqué, il aperçoit au bout d'un chemin une maisonnette assez gentille, entourée de hauts peupliers dont la cime se balance au-dessus de l'habitation. Cette retraite a l'aspect d'une maison bourgeoise, les volets sont peints en vert et une jolie grille sert d'entrée.

« — Il a voulu lui donner une jolie cage, le « séducteur ! » se dit Sanscravate en approchant de la maison, « dans l'espoir qu'elle se plairait là et « le laisserait tranquille... Oh ! mais il a donc ou- « blié qu'elle avait un frère, et que ce frère était « Sanscravate. »

Le commissionnaire va sonner à la grille, une paysanne vient ouvrir.

« — Où est ma sœur?.. conduisez-moi à ma « sœur ! » s'écrie Sanscravate en poussant bruyamment la paysanne devant lui. Celle-ci le regarde avec des yeux effarés, elle croit avoir affaire à un voleur. elle va crier, appeler... Mais déjà Adeline a paru sur le seuil de la maison, car toutes les fois que l'on sonne à la grille elle se flatte que c'est Albert qui revient. Elle accourt en apercevant un homme, puis elle tombe dans ses bras, en murmurant d'une voix étouffée par la joie et par les larmes :

« — C'est mon frère!.. ah! il ne m'abandonnera « pas, lui! »

Sanscravate considère sa sœur dont les traits pâles, amaigris, ont subi en deux mois un changement si considérable qu'il aurait hésité avant de la reconnaître.

Adeline fait entrer son frère dans une pièce au rez-de-chaussée, et là, le regardant de nouveau avec des yeux pleins de larmes, elle lui dit :

« — Tu dois m'en vouloir sans doute... la der« nière fois que je t'ai vu, tu m'avais fait promettre « de t'attendre, et malgré cela je suis partie... « Mais il est revenu... et quand il sut que je t'avais « retrouvé... que tu étais allé supplier son père de « nous pardonner, il s'est écrié que cela n'avait pas « le sens commun; que son père allait être furieux,

« qu'il nous séparerait ou l'empêcherait de me voir,
« et que nous n'avions pas d'autre parti à prendre
« que de fuir bien vite de Paris. Je l'ai cru... il me
« pressait tant... je suis partie avec lui... et nous
« avons voyagé longtemps. Je le priais toujours de
« t'écrire pour savoir si tu avais réussi près de son
« père, et il me répondait qu'il fallait attendre. En-
« fin, il y a huit jours, il m'a conduite dans ce pays,
« dans cette maison, m'a dit que je n'y manquerais
« de rien, m'a laissé beaucoup d'argent et puis m'a
« quittée, en me disant qu'il reviendrait bientôt...
« Aussi je l'attends sans cesse... et quand tu as
« sonné, j'ai cru que c'était lui!

« — Pauvre sœur! » répond Sanscravate en regardant la jeune fille qui tâche que le sourire fasse disparaître la trace de ses larmes: « Tu l'attends en
« vain... il ne reviendra pas, le lâche... il t'a aban-
« donnée... parce qu'il a cessé de t'aimer... parce
« qu'il ne veut pas réparer son crime...

« — Oh! mon Dieu! serait-il possible... Albert
« ne m'aime plus... il est donc vrai!

« — Oh! tu l'avais deviné, j'en suis sûr; ta pâ-
« leur... le changement effrayant qui s'est opéré
« dans tes traits depuis notre dernière rencontre...
« tes yeux fatigués par les pleurs... Oh! depuis
« longtemps tu es malheureuse... tu as du chagrin...
« c'est ben facile à voir.

« — Eh bien! oui, mon frère; depuis quelque

« temps, en effet, je trouvais qu'Albert n'était plus « avec moi aussi tendre... aussi aimable... enfin, il « ne semblait plus heureux... mais je pensais qu'il « redoutait la colère de son père...

« — Son père!... mais il a consenti à votre « union...

« — Il se pourrait... quel bonheur!

« — Non, mon, ma pauvre Liline, ne te réjouis « pas, car c'est ton séducteur lui-même qui refuse « de réparer sa faute, de te nommer sa femme.

« — Il refuse... Albert... oh! non, mon ami, « ce n'est pas possible... et d'ailleurs, quand il « saura... je n'avais pas encore osé lui dire cela... « j'espérais lui causer à son retour une grande joie, « une douce surprise... Ah! mon frère, quand il « saura que je suis mère, est-ce qu'il voudra refu- « ser un nom à son enfant? »

En disant ces mots, Adeline cache sa tête sur l'épaule de son frère, et celui-ci la tient quelques instants dans ses bras, en murmurant :

« — Mère!... tu es mère!.. ah! oui, il fau- « drait qu'il eût le cœur ben dur pour t'abandonner « encore... Et cependant!.. les jeunes gens, à pré- « sent, ça se moque autant de laisser une pauvre « fille dans l'embarras que de changer d'habit. C'est « égal, je le verrai, moi, ce monsieur, je lui parle- « rai... et sacrebleu! s'il a encore quelques senti- « ments, j'irai les chercher au fond de son cœur...

« mais en attendant, tu vas me suivre, tu vas partir
« à l'instant avec moi.

« — Partir d'ici !... mais si Albert revenait pen-
« dant ce temps-là ?

« — Sois donc tranquille !... c'est à Paris qu'il
« va se rendre, c'est à Paris que je te mène. Main-
« tenant songe qu'il faut te fier à moi, m'obéir,
« me croire... Tu sais bien que je ne veux pas te
« tromper, moi ; tu sais bien que c'est ton bon-
« heur, l'honneur de not' famille que je veux avant
« tout...

« — Oh ! oui, mon frère !

« — En ce cas, fais donc ce que je te dis. Prends
« vite les effets qui t'appartiennent, fais-en un
« paquet... Mais laisse tout l'argent, tous les bijoux
« qu'il t'a donnés, cet homme, car s'il croit avec
« cela payer ton déshonneur, nous lui prouverons
« qu'il s'est trompé. S'il t'abandonne, tu resteras
« avec moi ; j'ai de bons bras et je ne suis plus un
« ivrogne, un riboteur comme autrefois ! Oh ! non,
« vois-tu... j'ai eu des chagrins aussi, moi... et le
« chagrin, c'est comme du plomb, ça vous alourdit
« la tête !... je te conterai cela un jour... En atten-
« dant je travaillerai pour te nourrir... pour nourrir
« ton enfant... et du moins, ce que je te donnerai,
« tu n'en rougiras pas. Allons, fais ce que je t'ai dit
« et dépêche toi... une voiture nous attend. »

Adeline ne réplique plus, elle se hâte d'obéir aux

volontés de son frère ; elle a bientôt rassemblé ses effets, elle en fait un paquet, Sanscravate le prend sous son bras, il soutient sa sœur de l'autre, puis il dit à la paysanne qui les regarde d'un air stupéfait :

« — Si le monsieur revient ici et demande la « jeune dame qu'il y avait amenée, vous lui direz « qu'elle est partie avec son frère... entendez-vous ? « avec son frère. Quant à son argent... à ses bijoux, « il les trouvera là-haut... Car tu n'as rien emporté « de tout ça, n'est-ce pas, Liline ?

« — Non, mon frère, » répond la jeune fille en portant la main sur son sein, « excepté ce petit « souvenir... dans lequel il y a de ses cheveux... »

En disant cela, Adeline montrait un petit médaillon en verre, entouré d'or et dans lequel on apercevait une mèche de cheveux. Mais Sanscravate avance la main pour s'en emparer, en s'écriant :

« — Non, non... ne garde rien de lui !... Eh ! « qu'as-tu besoin de ce souvenir ?

« — Ah ! mon frère ! je t'en prie, laisse-le-moi ! » balbutie la jeune fille en tombant à genoux, « car « s'il me repousse, ce sera la seule chose que j'aurai « à donner à mon enfant... il n'aura que cela de « son père ! »

Sanscravate relève sa sœur, se retourne pour ne pas lui laisser voir qu'il pleure, essuie ses larmes avec la manche de sa veste, puis entraîne Adeline, en murmurant :

« — Allons, soit ! mais partons. »

Ils ont bientôt atteint l'endroit où la voiture les attend. Sanscravate y fait monter sa sœur, se place près d'elle et dit au cocher :

« — A Paris, maintenant... rue Saint-Lazare, « au coin de celle Saint-George... une maison su- « perbe, entre une fruitière et un épicier. Si tu « vas rondement, je t'y payerai une fameuse « goutte. »

La voiture part. La nuit est venue et le voyage se fait assez tristement, car le frère et la sœur, qui ont tous les deux les mêmes craintes, les mêmes peines, ne veulent pas se les communiquer, de peur de les augmenter réciproquement.

On est arrivé. Sanscravate acquitte sa promesse avec le cocher ; il veut aussi lui donner de l'argent, mais le cocher refuse, il est payé ; il s'éloigne avec sa voiture, et le commissionnaire prenant sa sœur par la main, lui dit :

« — Suis-moi, nous allons grimper à mon local... « Ah ! dame ! attends-toi à ce que ce n'est pas beau « et tu seras moins surprise. »

Le logement de Sanscravate pourrait faire le pendant de celui de Bastringuette. Situé sous les toits, il se composait également d'une pièce et d'un cabinet, il y avait autant de meubles, pas un de plus ; mais il y avait cependant une grande différence entre eux, et leur aspect n'était pas le même, autant

la chambre de la marchande des quatre saisons était propre et bien rangée, autant celle de Sanscravate était sale et en désordre.

Après s'être procuré de la lumière, le commissionnaire dit à sa sœur qui regarde tristement autour d'elle :

« —Ah ! dame ! c'est vilain ici... n'est ce pas ?...
« Ce ne sont plus de jolis meubles comme ceux dans
« lesquels ton séducteur t'avait mise... Mais... c'est
« chez ton frère que tu es... et tu pourras donner
« ton adresse sans rougir.

« — Mon Dieu ! mon ami, » répond la jeune fille en pressant la main du commissionnaire, « tu te trom-
« pes, si tu crois que je regrette l'aisance qui m'en-
« vironnait... Que m'importe à moi qu'un meuble
« soit de noyer ou d'acajou ! je n'ai jamais tenu à
« cela. Ah ! le plus bel appartement est celui dans
« lequel on apporte un cœur joyeux !

« — Tu as raison, Liline... Quand le cœur est
« satisfait, tout le reste paraît beau ! Mais quoique
« ça, autrefois, c'était moins vilain ici, parce que
« c'était ben propre, ben rangé, ben essuyé par-
« tout ; il y avait une personne qui se chargeait de
« soigner ma chambre ; mais... cette personne-là
« ne vient plus, et depuis ce temps je n'ai pas eu
« le cœur de m'en occuper... aussi, c'est étonnant
« comme c'est reluisant !...

« — Eh bien ! je remplacerai cette personne,

« mon ami, et tu verras que je sais aussi avoir soin
« d'un ménage. »

Sanscravate embrasse sa sœur et l'installe chez lui; il lui donne son lit, se réservant le cabinet dans lequel il fera jeter quelques bottes de paille; il n'est pas difficile, lui, et pourvu que sa sœur puisse dormir paisiblement, il se trouvera toujours bien.

Après une nuit qui leur a semblé bien longue à tous les deux, parce que la peine, l'inquiétude, ont éloigné le sommeil de leur paupière, Sanscravate quitte doucement son cabinet, il écoute: sa sœur vient de s'assoupir; il marche avec précaution pour ne point l'éveiller, il place sur la table qui est contre le lit tout l'argent qu'il possède, en se disant :

« — En v'là pour queuque temps! nous ne ferons
« pas de grandes dépenses, nous autres... Dieu
« merci, depuis que je ne vais plus au cabaret et
« avec Jean Ficelle, j'ai déjà mis queuques écus
« de côté... aujourd'hui, je suis fièrement content
« de pouvoir les offrir. Ah! je commence à croire
« que les bambocheurs ne sont pas ceux qui s'amu-
« sent le plus, et que les jouissances que procure
« le travail sont plus solides et plus vraies! »

Sanscravate s'est rendu à sa place; là, il s'assied, il attend, il se dit :

« — Elle a promis de me faire savoir dès qu'il
« serait ici, et je suis bien sûr qu'elle tiendra pa-

« role, car cette femme-là me fait l'effet d'une lu-
« ronne qui a médité longtemps ce qu'elle voulait
« faire et qui ne chancellera pas sur la route. »

La journée s'écoule sans apporter aucun changement dans la situation du commissionnaire et de sa sœur. Après avoir scié du bois et fait plusieurs courses, Sanscravate revient près de sa sœur à laquelle il donne l'argent qu'il a gagné, en lui disant :

« — Tiens, voilà comme je férai tous les jours,
« et toi, avec ça, tu nous prépareras la pâtée.

« — Et Albert? » demande tristement la jeune fille.

« — Pas de nouvelles... Patience... Attendons.

« — Mais son père ? Pourquoi n'as-tu pas été le
« voir ?

« — Ce n'est plus au père que j'ai affaire, c'est
« au fils ; ne n'est pas le père qui t'épousera ! Il
« consent... c'est tout ce qu'on peut lui demander,
« mais il ne peut pas forcer le jeune homme...

« — Le forcer !... Oh ! je ne veux pas qu'on le
« force, s'il ne m'aime plus... il serait malheu-
« reux en m'épousant !

« — Sois tranquille, ne te mêle plus de ça !...
« C'est moi que ça regarde. »

Liline se tait et pleure. Sanscravate la laisse pleurer, parce qu'il sent par lui-même qu'il y a des peines auxquelles il n'y a point de consolations.

Le lendemain Sanscravate était assis à sa place depuis une heure seulement, lorsqu'il voit venir à lui la femme de chambre de Mme Baldimer. Son cœur bondit sous son gilet, parce qu'il pressent qu'il va apprendre quelque chose.

Rosa s'approche du commissionnaire et lui remet un papier plié, en lui disant :

« — Ma maîtresse m'a dit de vous donner cela.

« — Merci, mam'zelle, » répond Sanscravate en prenant le papier d'une main tremblante.

La femme de chambre s'éloigne ; le commissionnaire ouvre le papier et lit ces mots :

« Il est arrivé d'hier au soir ; il est chez lui. »

« — Enfin ! » se dit Sanscravate en froissant le papier dans ses doigts ; puis il se lève vivement, range ses crochets et se rend à grands pas à la demeure d'Albert.

En route une vive émotion agitait le commissionnaire, qui faisait cependant ses efforts pour la maîtriser. Mais il sentait que tout l'avenir de sa sœur allait se décider, et c'était pour elle qu'il tremblait.

Arrivé devant la porte cochère, il s'arrête en se demandant s'il ne devrait pas aller voir M. Vermoncey. Mais il réfléchit que si le père d'Albert est prévenu de sa démarche, il fera surveiller son fils, qu'il empêchera celui-ci de lui rendre raison, et le

résultat de ces réflexions est que maintenant c'est à Albert seul qu'il doit avoir affaire.

Sanscravate a monté rapidement au logement du jeune Vermoncey. Il sonne, un domestique nouveau vient lui ouvrir.

« — Je veux parler à M. Albert, » dit Sanscravate.

« — M. Albert n'y est pas, » répond le valet d'un ton presque insolent.

« — Il faut qu'il y soit pour moi.

« — Mais mon maître est revenu hier de voyage..
« Il est fatigué et ne reçoit personne.

« — Il me recevra pourtant, car il faut que je
« lui parle... Allez lui dire que c'est Sanscravate qui
« est là... que je ne bouge pas d'ici sans l'avoir
« vu... Il doit bien savoir, d'ailleurs, qu'une entre-
« vue est indispensable entre nous deux, il vaut
« mieux que ce soit tout de suite... Allez, mon
« petit... Je sais qu'il y a deux sorties à l'apparte-
« ment, mais j'ai l'œil sur la cour, et si votre maître
« essayait de filer, je sauterais par la fenêtre et je
« lui tomberais sur les épaules... ça le gênerait pour
« courir. »

Le domestique regarde le commissionnaire avec étonnement, mais il va prévenir son maître. Il ne tarde pas à revenir ; il fait signe à Sanscravate de le suivre, et l'introduit dans la chambre à coucher d'Albert.

Le jeune Vermoncey venait de se lever, il était en robe de chambre et assis nonchalamment dans un grand fauteuil. Sa figure est un peu pâle lorsque le commissionnaire entre chez lui ; cependant il semble fort calme, et dit à Sanscravate d'un air dégagé et presque en souriant :

« — C'est toi, Sanscravate ? Oh ! je m'attendais « à ta visite. Allons, viens te mettre là et cau- « sons. »

Le commissionnaire, tout surpris de cet accueil qui lui fait concevoir les plus douces espérances, s'assied sur le bord de la chaise que lui montre le jeune homme, et balbutie :

« — Oui... oui, M. Albert, c'est moi... Oh ! « certainement vous deviez penser que je vien- « drais... car, enfin, il faut ben que ça s'arrange « tout cela !... Et, dame ! j'aime tant ma sœur, ma « pauvre Liline... Mais, vous aussi, j'espère que « vous l'aimez toujours... »

Albert se renverse dans son fauteuil et se chauffe les pieds, tout en répondant :

« — Oui, mon cher Sanscravate, oui, ta sœur « est charmante... et d'une douceur d'ange. Je l'ai « beaucoup aimée... je l'aime encore... Aussi je « veux qu'elle soit heureuse. Oh ! c'est mon plus « ardent désir.

« — Oh ! à la bonne heure donc, monsieur ! » s'écrie le commissionnaire tout joyeux ; « vous voulez

« faire le bonheur de ma sœur... c'est-à-dire que vous
« tiendrez les promesses que vous lui avez faites en
« l'enlevant de l'Auvergne... Ah ! vous me rendrez
« bien heureux, et vous êtes un digne jeune
« homme. »

Albert se balance dans son fauteuil en répondant :

« — Sanscravate, quand je te dis que je veux
« voir ta sœur heureuse, c'est que... pour réparer...
« mon étourderie, je veux assurer son sort... son
« existence... Si j'ai fait des promesses, ce sont de
« ces propos que tous les jeunes gens tiennent aux
« jolies filles, et qui n'engagent à rien !... »

Sanscravate recule vivement sa chaise, il devient pâle à son tour ; il fixe Albert, mais il ne balbutie plus et s'écrie :

« — Nous ne nous entendons plus, et sacrédié !
« il faut pourtant que nous arrivions à quelque
« chose... M. Albert, n'avez-vous pas séduit ma
« sœur, qui était simple, naïve, qui n'avait encore
« aucune idée de l'amour ?... Nierez-vous que
« vous avez abusé de son innocence, que vous
« ne l'avez fait consentir à quitter son pays, sa
« protectrice, qu'en lui jurant que vous l'épou-
« seriez ?

« — Eh, mon Dieu ! je ne nierai rien ! Je t'ai dit
« d'avance que je convenais de tout cela ! Mais,
« encore une fois, un jeune homme fait dans sa vie

« cinquante serments semblables, tant pis pour
« celles qui les croient !

« — Vous n'avez donc pas l'intention d'épouser
« ma sœur ? »

Albert se renverse de nouveau dans son fauteuil et se met à rire, en disant :

« — Épouser ta sœur !... Allons donc, Sanscra-
« vate !... Mais tu n'y penses pas !... Est-ce qu'une
« telle union serait assortie ?... Voyons, sois raison-
« nable... tu es un brave garçon, je n'en doute pas,
« mais que dirait-on si je faisais de toi mon beau-
« frère ? On dirait que je suis devenu imbécile.

« — Monsieur, » dit Sanscravate en s'efforçan de maîtriser sa colère, « prenez garde... Ne me
« jetez pas des offenses à la face... Tout commis-
« sionnaire que je sois... je vaux mieux que vous
« en ce moment.

« — Mais pour Dieu ! Sanscravate, écoute-moi
« donc... Est-ce qu'un jeune homme peut épouser
« toutes les femmes auxquelles il fait la cour ?...
« Depuis quand as-tu une morale si sévère ?... N'é-
« tais-tu pas, depuis longtemps, chargé de porter
« mes billets doux ? Ne connaissais-tu pas mes in-
« trigues ?... Tu savais que j'avais trois ou quatre
« maîtresses en même temps, et loin de m'en blâ-
« mer, tu étais le premier à en rire...

« — Ah ! oui... vous avez raison, monsieur... Je
« servais vos mauvaises actions... J'avais tort... Il

« y avait quelqu'un qui me le disait alors... Et
« pourtant ce quelqu'un-là m'a bien trompé aussi.
« — Je te répète, Sanscravate, que je me repens
« de m'être adressé à ta sœur qui était honnête et
« sage.... mais enfin... à tout péché miséricorde...
« Encore une fois je lui assurerai une pension et... »
Sanscravate se lève et frappe du pied en s'écriant :
« — Mille z'yeux !... Ne parlez pas d'argent...
« Vous croyez avoir tout fait, vous autres du beau
« monde, quand vous avez délié les cordons de
« votre bourse... Je vous dis que c'est un mariage
« qui peut seul réparer votre faute... Votre père
« l'a bien senti, lui, car il a donné son consente-
« mens à cette union... Vous voyez ben, monsieur,
« que rien n'empêche ce mariage.
« — Oui, » dit Albert d'un ton piqué, « je sais
« que vous avez vu mon père... Que vous lui avez
« arraché son consentement ; je ne vous cacherai
« même par qu'hier au soir à mon retour, après
« m'avoir embrassé, il m'a parlé de cette promesse
« qu'il vous a faite, mais je lui ai fait connaître
« mes intentions, en lui jurant que rien ne pourrait
« m'en faire changer.
« — Rien !... » murmure Sanscravate... rien !
« Pas même si on vous disait que... vous êtes père...
« que ma sœur porte dans son sein un enfant...
« qu'elle vous supplie de ne pas le priver du nom de
« son père... car voilà pourtant la vérité... »

Albert baisse les yeux, il éprouve une vive émotion qu'il cherche en vain à cacher. Sanscravate se rapproche de lui :

« — Eh bien! repousserez-vous cette innocente « créature? »

Albert garde quelques instants le silence. Enfin il répond d'une voix faible :

« — J'aurai autant de soin de l'enfant que de la « mère... Mais je ne puis pas... je ne saurais « épouser Adeline, car ce mariage me couvrirait « de ridicule.

— C'est votre dernier mot, monsieur ?

« — Oui, Sanscravate. »

Le commissionnaire tire de sa poche les pistolets que lui a donnés madame Baldimer, et il les montre à Albert, en lui disant :

« — Alors voilà le mien, à moi... Quand vous « voudrez, je vous attends. »

Le jeune homme semble plus surpris qu'effrayé; il regarde les armes et dit :

« — Comment! Sanscravate, tu veux te battre « avec moi ?

« — Cela vous étonne.. Vous avez donc cru que « je me laisserais tranquillement déshonorer et que « je me contenterais de vos excuses... Non, non... « il me faut mieux que ça... Voyons, je vous « attends, monsieur...

« — Sanscravate, je suis fâché de ne pouvoir te

« donner la satisfaction que tu me demandes ; mais « cela ne se peut pas... Un jeune homme de mon rang « ne se bat pas en duel avec un commissionnaire !...

« — Alors un homme de ton rang se contente « donc d'être un lâche, un infâme... Alors il veut « donc qu'on le soufflette, qu'on le rosse, qu'on « l'étrangle... et c'est ce que je vais faire si tu re- « fuses encore de te battre... »

En disant ces mots, Sanscravate que la fureur exaspère a sauté sur Albert, il le prend au collet, le secoue avec force et lui donne sur le visage un coup avec le pommeau d'un de ses pistolets. Le jeune homme devient pourpre, et s'écrie :

« — Je me battrai, monsieur, oui... vous avez « raison... Il faut nous battre.

« — Ah ! c'est bien heureux ! » dit le commissionnaire en lâchant le jeune homme. « Voyons, « est-ce tout de suite... Ah! je suis pressé, d'abord.

« — Monsieur, avant de se battre, on a toujours « quelques dispositions à faire.

« — Je n'en ai aucune, moi !

« — Dans deux heures je serai prêt... Il n'est « pas encore neuf heures... à onze heures au plus « tard... trouvez-vous...

« — Derrière le bois de Romainville... à la des- « cente de Pantin ; il y a par-là des carrières... et « on est libre.

« — Soit, j'y serai. Aurez-vous un témoin ?

« — Pourquoi faire?

« — En effet, entre nous deux c'est inutile...
« J'aurai seulement une voiture avec un domes-
« tique.

« — Comme vous voudrez... Sans adieu, mon-
« sieur, je vais vous attendre, et j'espère que vous
« ne me laisserez pas m'enrhumer. »

Sanscravate s'éloigne, et il prend sur-le-champ un chemin qui doit le conduire au lieu du rendez-vous.

Le commissionnaire marche moins vite maintenant, car il sait qu'il a du temps devant lui; ensuite il se sent moins agité; la certitude d'une prochaine vengeance a calmé sa colère. Il pense, il réfléchit; au moment d'exposer sa vie, on se rappelle les personnes que l'on regretterait le plus de quitter pour toujours, et malgré lui Sanscravate voit plusieurs fois l'image de Bastringuette se glisser parmi ses souvenirs.

Il est à peine dix heures et demie, et le commissionnaire est à l'endroit qu'il a indiqué. Il s'assied sur la terre et il attend. Il est alors sur le versant du bois de Romainville. A ses pieds sont des fours à plâtre et une fabrique de briques; devant lui est le village de Pantin; mais de ce côté la route est déserte, silencieuse et bordée de longues et hautes murailles qui entourent des jardins. A droite sont les buttes sur lesquelles on a bâti le fort qui domine

toute la plaine, enfin sur la gauche, dans le bas, on aperçoit des peupliers formant un carré qui semble annoncer une propriété ou une promenade. C'est le cimetière de Pantin.

Sanscravate laisse ses yeux errer dans l'espace, mais il les reporte souvent du côté de Pantin, car c'est par là seulement qu'une voiture peut arriver jusqu'au lieu du rendez-vous, et il présume que c'est par ce chemin qu'Albert viendra. Puis il sort ses pistolets de sa poche, examine s'ils sont bien chargés, et pousse un profond soupir.

Le temps est beau, mais froid. Les arbres sont dépouillés de leur verdure, il passe peu de monde alors dans le bois, de temps à autre quelque paysan descend la côte pour se rendre à Pantin, ou des carriers se montrent à l'entrée de leurs masures, ou des soldats se promènent autour du fort, mais ces gens-là ne font aucune attention au commissionnaire.

Cependant en jetant les yeux autour de lui, Sanscravate aperçoit une femme qui sort du bois et descend lentement du côté du cimetière. Cette personne est fort loin de lui, mais il peut voir à sa mise, à sa tournure, que ce n'est point une paysanne. Un grand chapeau, sur lequel un voile est jeté, empêche qu'on aperçoive ses traits, et pourtant en la suivant des yeux, Sanscravate se dit :

« Il me semble que je connais cette femme. »

Pendant qu'il cherche à deviner qui ce peut être, le bruit d'une voiture se fait entendre du côté de Pantin, et bientôt un fiacre paraît dans la rue du village, et s'arrête aussi près que possible de la montée qui conduit au bois.

Sanscravate ne s'occupe plus de la dame, il descend la côte en toute hâte, et bientôt il se trouve devant Albert qui a quitté sa voiture.

Le jeune homme salue le commissionnaire d'un air amical et dans lequel il n'y a plus ni ressentiment ni colère, puis lui montre le cimetière en disant :

« — Allons par-là... les hommes qui travaillent
« à la brique pourraient seuls nous voir, mais ce
« n'est pas eux qui mettront obstacle à notre duel,
« ils seront charmés au contraire que nous leur
« donnions ce spectacle. »

Sanscravate ne répond rien et suit Albert ; le domestique du jeune Vermoncey marche derrière en portant une boîte à pistolets.

Arrivés sur le chemin qui est devant le cimetière, Albert s'arrête, en disant :

« — Je ne vois pas pourquoi nous irions plus
« loin... Joseph, donne-moi mes armes. »

Le domestique ouvre la boîte et apporte les pistolets à son maître en tremblant comme la feuille. Pendant ce temps le commissionnaire, qui a pris les siens, les présente à son adversaire, en disant :

« — Aimez-vous mieux un de ceux-ci? voulez-
« vous que je prenne un des vôtres... C'est comme
« vous voudrez. »

Albert regarde les armes que lui présente Sanscravate, et s'écrie :

« — Diable, mais tu as là de bien beaux pistolets,
« Sanscravate... C'est singulier... plus je les exa-
« mine... il me semble que je les reconnais... que
« je les ai déjà vus quelque part.

« — C'est possible, monsieur, car je les tiens
« d'une personne que vous connaissez... C'est ma-
« dame Baldimer qui me les a donnés.

« — Mme Baldimer! » s'écrie Albert. « Ah! oui...
« en effet... c'est dans ses mains que je les ai vus...
« Je me rappelle que plus d'une fois elle m'a dit en
« riant: C'est avec cela que je veux vous tuer...
« Allons, il paraît qu'elle ne disait pas cela pour
« plaisanter... Décidément cette femme-là m'en
« veut beaucoup... Garde tes armes et moi les
« miennes, et plaçons-nous. »

Albert recule d'une quinzaine de pas, et dit au commissionnaire :

« — Trouves-tu que ce soit bien comme cela?

« — Oui, monsieur, » répond Sanscravate d'une voix tremblante.

« — Remets-toi, mon pauvre Sanscravate, tu
« parais ému! » dit Albert.

« — En effet, monsieur... je tremble! et pour-

« tant vous pouvez être persuadé que ce n'est pas
« de peur !... Mais je ne me suis jamais battu qu'à
« coups de poing, moi !... On se fait du mal...
« mais on ne se tue pas... Moi, du moins, je ne
« cherchais jamais à donner de mauvais coups...
« Et quand je pense qu'avec ce petit tuyau de fonte...
« je puis vous tuer... Ah ! tenez, monsieur... si
« vous vouliez... il ne tiendrait qu'à vous de...

« — Assez ! assez, Sanscravate, ne recommençons pas notre conversation de ce matin. Tu es
« l'offensé, tire.

« — Non, monsieur, je ne veux pas commencer.

« — C'est ton droit.

« — Je vous ai offensé ce matin en vous secouant par le collet... c'est à vous de commencer.

« — Écoute, mon domestique va frapper trois coups dans sa main, et au troisième nous tirerons ensemble.

« A la bonne heure comme ça. »

Albert dit à son domestique ce qu'il doit faire. Celui-ci frappe dans ses mains en détournant la tête pour ne pas voir les combattants. Au dernier signal, Sanscravate tire, l'autre coup de pistolet ne se fait pas entendre, mais Albert tombe sur le chemin.

Sanscravate court au jeune homme, qui a reçu la balle dans le côté, et dont le sang coule à grands flots. Il se jette à genoux en pleurant, mais Albert lui tend la main et tâche de lui sourire, en disant :

« Tu as fait ton devoir... ne te repens pas... Si je « meurs, tu verras que je n'ai pas oublié ta sœur.

« — Oh ! vous ne mourrez pas, je l'espère !... « Cette blessure pourra se guérir...

« — Porte-moi dans la voiture, et fais-moi « ramener chez mon père. »

Albert n'a pas la force d'en dire davantage, il perd connaissance. Sanscravate le soutient dans ses bras. Deux plâtriers, que le bruit du coup de pistolet vient d'attirer sur le lieu du combat, aident à transporter le blessé dans la voiture. Sanscravate a tâché d'arrêter le sang en nouant son mouchoir sur la blessure. Joseph monte dans le fiacre et se place de manière à soutenir son maître. Sanscravate est sur le point de les accompagner, mais il ne se sent pas la force de ramener lui-même Albert à son père, il laisse la voiture s'éloigner sans lui.

Il y a déjà deux heures que le duel a eu lieu, et Sanscravate erre dans la campagne, ne sachant pas ce qu'il veut faire et priant à chaque moment le ciel pour qu'Albert ne meure pas de sa blessure.

Enfin le commissionnaire se décide à retourner à Paris. Mais arrivé dans la ville, il n'ose pas aller trouver sa sœur ; il craint qu'elle ne devine, en le voyant, ce qui s'est passé, et il ne veut pas lui avouer qu'il s'est battu avec son séducteur avant d'être rassuré sur l'état du blessé. Aller s'asseoir à sa place journalière et y rester tranquille, serait

chose impossible à Sanscravate ; il se met à marcher au hasard dans les rues.

Lorsque la nuit commence à tomber, Sanscravate n'y tient plus, il veut absolument savoir quel est l'état d'Albert, il se dirige vers sa demeure, en se disant :

« Maintenant les médecins ont dû donner leur « opinion sur sa blessure... Je demanderai... je « m'informerai, et je ne retournerai près de ma « sœur que quand je serai rassuré sur l'état de ce « jeune homme. »

S'étant arrêté à ce parti, Sanscravate est bientôt rue Caumartin devant la maison où demeure M. Vermoncey. La porte cochère est encore ouverte ; il entre, s'arrête devant la loge du concierge, mais il n'aperçoit personne ; il se décide à monter afin de s'informer près des domestiques. Il arrive devant la porte de l'appartement d'Albert, elle n'est pas fermée, et il aperçoit plusieurs lumières dans la salle d'entrée, mais il ne voit personne, et cependant les autres portes sont ouvertes ; cette solitude et ce désordre glacent l'âme de Sanscravate, car il y a dans tout cela quelque chose de triste, quelque chose de silencieux qui annonce ou qui suit la mort.

Le commissionnaire ne sait ce qu'il doit faire, et cependant il ne peut rester dans cette incertitude. Il se décide à entrer dans l'appartement ; mais il marche doucement, avec précaution, comme s'il

avait peur de réveiller quelqu'un. Il traverse une pièce qui est après l'antichambre ; il va pénétrer dans une autre dont la porte est entr'ouverte, lorsque des sanglots arrivent à son oreille, il avance un peu la tête et aperçoit M. Vermoncey assis, tenant sa tête dans ses mains et paraissant livré au plus sombre désespoir.

Sanscravate n'a plus la force d'avancer ni de sortir, ses jambes fléchissent sous lui, il se laisse aller sur une chaise et y demeure accablé, car il devine ce qui peut causer la douleur de ce malheureux père.

En ce moment on ouvre tout à coup une porte qui donne aussi dans la pièce où est M. Vermoncey, mais du côté opposé à celle contre laquelle est Sanscravate. Une femme paraît. Le commissionnaire a reconnu le chapeau, la tournure qui l'avait frappé un moment avant son duel. Cette femme s'avance fièrement vers M. Vermoncey, elle jette de côté son voile et son chapeau, en s'écriant :

« — Me reconnaissez-vous, monsieur ? »

Sanscravate est resté tout saisi en reconnaissant Mme Baldimer. M. Vermoncey lève des yeux remplis de larmes, semble frappé de terreur en voyant la personne qui est devant lui, et balbutie :

« — C'est vous, madame, qui aviez juré la perte
« de mon malheureux fils... et vous venez sans
« doute jouir de mon désespoir... car il est mort,

« mon pauvre Albert... il a expiré dans mes bras,
« un moment après avoir été rapporté près de moi...
« mais que vous avait-il donc fait cet infortuné,
« pour vous acharner à sa perte...

« — Lui, monsieur... il ne m'avait rien fait... Je
« l'aurais même beaucoup aimé s'il n'eût pas été
« votre fils... mais en vous privant de ce dernier
« enfant... fruit de votre mariage, j'ai vengé ma
« sœur... ma pauvre Marie!

« — Marie!

« — Oui, monsieur, Marie Delbart, cette jeune
« brodeuse que vous avez séduite avant votre ma-
« riage... elle avait une sœur plus jeune qu'elle de
« dix ans et qu'un parent éloigné avait emmenée en
« Amérique.

« — En effet... je crois me rappeler.

« — Oui, Marie a dû vous parler quelquefois de
« cette jeune sœur qui avait pour elle la tendresse
« qu'une fille a pour sa mère, et qui avait versé bien
« des larmes en partant. Eh bien, monsieur, avant
« de mourir, Marie m'avait laissé une lettre dans
« laquelle elle me contait l'histoire de ses malheurs,
« en me suppliant, si jamais je revenais en France,
« de faire tout mon possible pour retrouver son en-
« fant et la venger de son indigne séducteur. Cette
« lettre on ne me la remit que lorsque j'eus atteint
« ma majorité, c'était encore la volonté de Marie;
« mais je venais alors d'épouser un riche planteur,

« M. Baldimer, qui était beaucoup plus âgé que « moi, mais qui m'avait élevée à une position que « je n'aurais jamais osé espérer. J'aurais voulu re- « venir sur-le-champ en France pour accomplir le « vœu de ma sœur, mais mon époux ne voulut pas « faire ce voyage, et je dus attendre. Il y a quinze « mois, M. Baldimer mourut, alors je réalisai ma « fortune et je revins en France ma patrie, en me « promettant bien de remplir les dernières volontés « de Marie. Mais retrouver son enfant était presque « impossible!... Cependant ma sœur s'était rappelé « le nom de la sage-femme qui était près d'elle lors- « qu'elle devint mère, et qui avait dû vous servir « dans votre indigne résolution de faire porter votre « fils aux Enfants-Trouvés... A force de recherches, « de démarches, je suis parvenue, il y a quelque « temps, à retrouver cette femme qui est fort âgée « maintenant. »

M. Vermoncey regarde Mme Baldimer avec anxiété, en balbutiant :

« — Vous l'avez retrouvée... Ah! je l'ai vaine- « ment cherchée, moi!... eh bien! madame, ache- « vez... ce malheureux enfant?...

« — Elle se rappela toutes les circonstances de « cette aventure. Ma sœur habitait alors à Saint- « Cloud. En emportant l'enfant qu'elle était censée « porter à une nourrice, et que, d'après vos ordres, « elle portait à Paris, avec tous ces pauvres mal-

« heureux qui ne doivent point avoir de famille,
« cette femme pensant que si on voulait ravoir cet
« enfant, il fallait pouvoir le reconnaître, lui fit
« une croix sur l'avant-bras gauche et écrivit sur un
« petit papier : Il se nomme Paul de Saint-Cloud. »

En entendant ces mots, Sanscravate fait un mouvement de surprise en murmurant :

« — Ah ! mon Dieu... ce serait !... »

Mais ce mouvement et ce léger cri n'ont pas été entendus, et Mme Baldimer continue de parler :

« — Munie de ces renseignements je me suis
« rendue à l'hospice. Après de nombreuses recher-
« ches je sus enfin que l'enfant qui portait ce nom
« avait été recueilli à dix ans par un honnête négo-
« ciant qui l'avait adopté. Mais le nom de ce négociant
« était à demi effacé, et il me fut impossible d'en
« savoir davantage. Quant à vous, monsieur, il m'a-
« vait été facile d'avoir de vos nouvelles. Je sus
« aussi qu'après avoir eu une nombreuse famille,
« vous aviez perdu votre femme et trois de vos
« enfants ; enfin qu'il ne vous restait qu'un fils,
« objet de tout votre amour ; et moi, je me dis que
« la justice céleste qui vous avait déjà repris trois
« de vos enfants, ne devait pas non plus vous laisser
« ce dernier, puisque jadis vous aviez repoussé de
« vos bras celui que ma pauvre sœur vous avait
« donné... Vous le voyez, monsieur... j'avais eu
« raison de compter sur elle !

« — Assez ! assez, madame ! » murmure monsieur Vermoncey, en cachant sa tête dans ses mains.
« Oh ! oui, je suis bien puni d'une faute de ma
« jeunesse... Mon Albert n'est plus... Je suis seul
« au monde... car je ne retrouverai jamais cet
« enfant que m'avait donné Marie, et que mainte-
« nant je serais trop heureux de nommer mon fils...
« Ah ! je n'ai plus qu'à mourir aussi !.. »

La voix de M. Vermoncey s'affaiblit, et en achevant ces mots il succombe à sa douleur et perd connaissance. Mme Baldimer tire les cordons des sonnettes, appelle du secours ; plusieurs domestiques arrivent et passent devant Sanscravate pour aller à leur maître.

Profitant de ce moment de trouble, le commissionnaire quitte l'endroit où il était, il gagne la pièce d'entrée et sort de l'appartement et de la maison sans que personne ait fait attention à lui.

Sanscravate retourne chez lui. Au moment d'arriver près de sa sœur, il s'arrête, car il sent qu'il va lui porter un coup cruel. Il sait bien qu'il pourrait encore pendant quelque temps lui cacher la mort d'Albert, mais tôt ou tard il faudra qu'Adeline apprenne cet événement, et Sanscravate pense qu'il ne faut jamais éloigner la nouvelle d'un malheur, car c'est un triste avenir que l'on réserve à ceux que cela touche, tandis que les larmes une fois versées, on peut au moins espérer que le temps les séchera.

Adeline était inquiète de son frère qu'elle n'avait pas aperçu de la journée. En l'entendant rentrer elle pousse un cri de joie et va pour courir dans ses bras; mais en le voyant si pâle, si défait, elle s'arrête et devient tremblante, car elle voit aussi des larmes dans ses yeux.

« — Qu'est-il donc arrivé? » demande la jeune fille. « Est-ce que tu as vu Albert? est-ce qu'il refuse encore de me voir...

« — Oui... » murmure le commissionnaire en baissant les regards vers la terre. « Il te repoussait, « il te méprisait... et je l'en ai puni...

« — Oh! mon Dieu!... que veux-tu dire?...

« — Que tu n'as plus que moi pour appui... mais « que celui-là ne te manquera jamais... »

Adeline est anéantie, les sanglots l'étouffent; enfin elle verse d'abondantes larmes, et son frère lui dit :

« — Pleure, ma pauvre Liline... pleure sur le « sort de ce jeune homme qui avait plus de courage « que de bons sentiments... pleure sur moi, qui ai « été forcé de le punir... et qui aurai toute ma vie « ce triste souvenir devant les yeux... mais rap- « pelle-toi aussi que tu es mère... et que tu dois « vivre pour ton enfant. »

Puis, malgré la douleur qu'il éprouve de la mort d'Albert, Sanscravate pense à chaque instant à ce qu'il a appris touchant Paul, son ancien camarade; il se dit :

« — C'est lui, il n'y a aucun doute, qui est le
« fils de M. Vermoncey... et il ne tiendrait qu'à
« moi de lui faire retrouver un nom, un rang, une
« fortune... Mais il m'a indignement trahi... il m'a
« pris Bastringuette que j'aimais... que j'aime en-
« core !.. Il est avec elle maintenant, car je l'ai
« rencontré appuyé sur le bras de mon infidèle...
« et si je lui faisais voir une fortune, c'est avec elle
« qu'il en jouirait... Oh ! non ! sapredié ! non !..
« il n'en sera pas ainsi... Je n'ai pas assez de vertu
« pour faire du bien à ceux qui me font du mal ! je
« garderai mon secret. »

VII

UNE RÉPUTATION.

M. Vermonccy, tout entier à sa douleur, vivait dans la retraite et ne recevait personne; mais ne voulant pas que l'on sût que son fils avait été tué en duel par un commissionnaire, ce qui aurait pu amener à la découverte de la cause de ce duel et fait peu d'honneur à la mémoire de son fils, M. Vermoncey, sachant que ce fatal événement n'avait pas eu d'autres témoins que le domestique d'Albert, avait donné une forte somme à Joseph, et l'avait renvoyé dans son pays, après lui avoir fait dire dans tout le quartier, et à ses camarades, que son jeune maître s'était battu avec un de ses amis, après une querelle dont il ignorait le sujet. Et personne n'avait mis en doute

ce récit, parce qu'il était beaucoup plus vraisemblable que le duel d'Albert avec un commissionnaire.

Près d'un mois s'était écoulé depuis les événements qui avaient amené la mort d'Albert, lorsqu'un matin, un petit jeune homme mis avec une élégance prétentieuse, descend d'un cabriolet, et après avoir braqué son lorgnon carré sur son œil, pour s'assurer s'il est bien devant la demeure de son ami, entre dans la maison où loge M. Vermoncey, en criant au concierge :

« — Je vais chez M. Albert Vermoncey, mon « ami... je pense qu'il est revenu de son voyage de « Normandie... et j'ai mille choses à lui dire. »

Le concierge court après Tobie Pigeonnier, car c'est lui qui est maintenant si brillant et si fier ; il l'arrête au bas de l'escalier, en lui disant :

« — Eh mon Dieu ! monsieur ! n'allez pas si « vite... c'est bien inutile... vous ne savez donc pas « ce qui est arrivé !

« — Qu'est-ce donc ?

« — Ce pauvre M. Albert est mort !

« — Mort... Ah ! mon Dieu...

« — Oui, monsieur, il a été tué en duel...

« — Tué en duel ? »

Tobie regarde le concierge d'un air de doute, et cherche à lire dans ses yeux s'il ne se moque pas de lui, puis il reprend :

« — Ah çà ! voyons, concierge, êtes-vous bien

« certain de ce que vous dites? Déjà on avait fait
« courir le bruit qu'Albert avait péri dans un duel,
« et je sais fort bien qu'il n'en était rien, moi.

« — Hélas! monsieur, je n'en suis que trop cer-
« tain!

« — Combien y a-t-il de temps qu'Albert est
« mort?

« — Un mois après-demain, monsieur... Oh! je
« me rappelle encore cette fatale journée... On a
» ramené ici ce pauvre jeune homme dans une voi-
« ture, il avait reçu une balle dans le côté, c'est
« moi qui ai couru chercher le chirurgien, et lors-
« qu'il a voulu extraire la balle, le blessé a fermé
« les yeux... et c'était fini.

« — Albert était donc de retour à Paris?

« — Oui, monsieur. Il était d'abord revenu après
« une absence assez longue, mais il n'était resté
« que huit jours environ, puis il était reparti. Quand
« il a eu ce duel, il était seulement revenu de la
« veille au soir.

« — Et avec qui s'est-il battu... pour quel sujet?

« — Mon Dieu, monsieur, on n'en sait rien, le
« pauvre jeune homme est mort si vite, il n'a rien
« pu dire... il n'avait emmené avec lui, pour témoin,
« que Joseph son domestique, qui nous a conté que
« son maître s'était battu au pistolet, près de Pan-
« tin, avec un jeune homme qui n'avait pas de
« témoin, et que lui, Joseph, ne connaissait pas...

« d'autant plus qu'il n'y avait pas longtemps qu'il « était au service de M. Albert ; et quant au motif « de la querelle, il n'en savait rien du tout. Je me « rappelle bien ce jour-là avoir vu un commission- « naire monter chez M. Albert... il venait sans « doute apporter le défi de la part de l'autre... « Mais voilà tout ce que je sais.

« — Tout cela est fort obscur... où est-il ce « Joseph? je serais curieux de causer avec lui.

« — Il est reparti pour son pays. M. Albert était « mort, M. Vermoncey ne l'a pas gardé... Ah! ce « pauvre père, il est bien triste! il ne sort plus, « ne reçoit plus personne... Cependant, monsieur, « si vous voulez essayer de le voir...

« — Non, non, c'est inutile... je ne veux pas « troubler sa douleur... Alors, puisque ce pauvre « Albert est mort, je n'ai plus qu'à me retirer. »

Tobie Pigeonnier remonte dans son cabriolet tout préoccupé de ce qu'il vient d'apprendre, il se fait descendre au boulevard des Italiens, et entre fièrement chez Tortoni, où il aperçoit Mouillot et Balivan, les deux fidèles habitués.

Les deux jeunes gens poussent un cri en apercevant le petit jeune homme qui vient en souriant s'asseoir à leur table, et demande du chocolat, des petits pains, des flûtes et du beurre, de l'air d'un homme qui ne craint pas de faire de la dépense.

« — *O ciel! ô ciel! en croirai-je mes yeux?* »

chante Mouillot, en regardant Tobie, « c'est lui !...
« c'est vraiment lui !... il n'est pas parti pour la
« Russie ou les îles Marquises, comme nous l'avions
« pensé.

« — Et il est mis comme plusieurs milords, » dit Balivan.

« — Et il vient retirer son olive de la circulation.

« — Oui, messieurs, » répond Tobie, « je suis
« riche... je suis très-riche... ma tante est morte...
« cette honorable dame dont je vous avais parlé
« quelquefois... et avec laquelle je comptais m'as-
« socier, elle est morte, j'ai hérité, elle m'a laissé
« un fond magnifique !

« — Dans quel genre ?

« — Dans tous les genres. Je continuerai peut-
« être son commerce... je ne sais pas encore...
« Quant à cette malheureuse olive, si je ne l'ai pas
« payée plus tôt, parbleu ! ce n'est pas ma faute,
« mais je ne savais pas l'adresse de M. Varinet.

« — Il fallait nous la demander.

« — Je ne vous rencontrais pas.

« — Ah ! quelle bourde ! nous sommes à ce café
« tous les matins. N'importe ! si vous avez envie de
« payer Varinet, il doit venir bientôt nous retrou-
« ver ici.

« — Oh ! alors, je l'attends.

« — Et savez-vous que ce pauvre Albert...

« — Est mort ; oui, je le sais.

« — Tué en duel... et on ignore par qui !...
« n'est-ce pas fort singulier ? »

Tobie se pince la bouche, fronce les sourcils et regarde au plafond, en murmurant :

« — Ah ! il y a quelquefois dans le monde des
« choses qui ne peuvent pas se dire... mais on finit
« toujours par deviner la vérité !... Vous compre-
« nez bien que celui qui a tué Albert, n'ira pas se
« vanter de cela... parce qu'il est probable qu'il en
« est lui-même fort affecté. »

Et Tobie sort un mouchoir de sa poche, et se mouche à quatre reprises pour tâcher de faire croire qu'il pleure.

Mouillot et Balivan se regardent d'un air étonné ; mais Mouillot dit à demi voix :

« — Allons donc ! ce n'est pas possible !... »

Tobie n'en est qu'à sa cinquième flûte, lorsque M. Varinet arrive avec M. Dupétrain. Le premier fait un salut très-froid au jeune Pigeonnier, mais celui-ci s'empresse de lui dire :

« — J'ai beaucoup d'excuses à vous faire, mon-
« sieur, pour être resté si longtemps votre débiteur ;
« mais il paraît que le hasard nous a toujours sépa-
« rés ; enfin puisque je vous retrouve, je vais, si
« vous le permettez, m'acquitter envers vous. »

M. Varinet s'empresse de tirer sa bourse, enchanté de ne plus y garder un noyau d'olive, il le prend et le présente à Tobie, en lui disant :

« — Voilà votre fétiche, monsieur.

« — Je ne le reconnais pas!... » dit Pigeonnier en examinant l'olive.

Le jeune homme aux cils blonds répond d'un ton un peu sec :

« — Vous l'avez laissé si longtemps entre mes
« mains, monsieur, qu'il a eu le temps de changer.
« Si vous l'aviez payé le lendemain, comme s'ac-
« quittent ordinairement les dettes de jeu, il ne
« serait pas réduit à l'état de noyau. »

Tobie ne trouve rien à répondre, mais il sort de sa poche un portefeuille, l'ouvre afin de faire voir plusieurs billets de banque qui sont dedans, en prend un de cinq cents francs et le donne à Varinet, en disant :

« — Dans la quantité! un de plus ou de moins...
« il n'y paraîtra pas.

« — Voilà un portefeuille qui arrangerait Cé-
« lestin, dans ce moment, » dit Mouillot.

« — Pourquoi donc cela?

« — Parce qu'il est en prison pour dettes depuis
« deux mois.

« — Bah! vraiment... en prison pour dettes! ce
« pauvre Célestin... j'irai le voir... et je verrai à
« l'en faire sortir. »

Après avoir prononcé ces mots, en se donnant un air d'importance, Tobie dit adieu à ses amis, et sort du café; mais il n'a pas fait trente pas sur le

boulevard, qu'il est rejoint par M. Dupétrain qui passe son bras sous le sien en lui disant :

« — Mon cher M. Pigeonnier, j'ai quelque chose « d'important à vous communiquer... un avis... « enfin quelque chose qu'il est bon que vous sa- « chiez, afin de vous mettre sur vos gardes.

« — Qu'est-ce à dire? s'écrie Tobie déjà effrayé... « est-ce qu'on veut me voler... On aura su que « j'avais hérité de ma tante, et on veut me voler, « n'est-ce pas?

« — Ce n'est pas cela du tout; d'abord, si on « voulait vous voler, il est probable qu'on ne m'en « aurait pas fait la confidence.

« — Ah! c'est juste... mais vous me dites de me « tenir sur mes gardes...

« — C'est que je m'intéresse à vous, M. Pigeon- « nier, car vous croyez au magnétisme, vous, et je « me rappelle même que la dernière fois que nous « dînâmes ensemble, je devais vous raconter un fait « fort curieux, touchant les effets extraordinaires « du somnambulisme... Voilà ce que c'était : une « dame, dont le mari était en voyage, désirant sa- « voir si... »

Tobie lâche vivement le bras de M. Dupétrain, en s'écriant avec impatience :

« — Est-ce pour me raconter cela que vous « m'avez dit de me tenir sur mes gardes?

« — Ah! pardon... en effet, je ne vous ai pas

« dit... voici ce que c'est : Je me suis trouvé der-
« nièrement en soirée avec M. Plays... vous le con-
« naissez ? le mari de Mme Plays ?

« — Oui, oui, » répond Tobie d'un air fat ; « une excellente pâte d'homme ! mais je connais « encore plus sa femme. Eh bien ! que vous a dit « ce bon Plays ?

« — Ce bon Plays... puisqu'il vous plaît de l'ap- « peler ainsi, m'a, tout en causant, demandé si je « vous connaissais, puis sur ma réponse affirmative, « m'a engagé, si je vous voyais, à vous prier d'éviter « sa rencontre, vu que son épouse lui a ordonné « de vous tuer, parce qu'il paraît que vous l'avez « offensée et abusée indignement, voilà tout ce que « Plays a voulu me dire. »

Tobie se met à rire aux éclats en répondant :

« — Ah ! charmant !... délicieux... ah ! elle « charge son mari de me tuer maintenant !... je « devine pourquoi... Pauvre mari ! heureusement « qu'il a la bonté de me prévenir. Je vous remercie « de votre avis, mon cher M. Dupétrain, mais je « vous certifie que M. Plays ne m'inquiète pas du « tout.... il n'est pas duelliste, et d'ailleurs je « n'aurai qu'un mot à dire pour... Hélas !... je « voudrais bien n'avoir aucun duel à me repro- « cher, moi. »

Tobie tire encore son mouchoir en se donnant un air affecté.

Dupétrain reprend :

« — Je suis charmé que cette affaire ne vous in-
« quiète pas... alors nous pouvons en revenir à
« cette histoire que je n'ai pas eu le temps de vous
« finir : Une jeune dame, dont le mari voyageait
« depuis assez longtemps...

« — Pardon... M. Dupétrain, mais j'ai un rendez-
« vous pressé... ce sera pour une autre fois, si
« vous le permettez. »

Deux jours après cette conversation, Tobie, qui depuis qu'il a hérité de sa tante Abraham, court continuellement les bals, les réunions, les promenades, les concerts et les spectacles, se trouve un soir en face de M. Plays et de sa femme dans le foyer de l'Opéra.

Mme Plays s'arrête, lance un regard foudroyant à Tobie, et pousse son mari en lui disant :

« — Le voilà !...

« — Qui ? » demande M. Plays.

« — L'insolent qui s'est amusé à mes dépens et
« que vous devez châtier ! »

M. Plays devient très-blanc ; il s'appuie sur le bras de sa femme en murmurant :

« — Mes cors me font bien mal ! le temps chan-
« gera demain ! c'est signe d'eau.

« — Monsieur, il n'est pas question de vos cors...
« voilà le jeune homme qui est cause que j'ai porté
« deux mois un cigare dans mon sein, il me faut

« une satisfaction, monsieur... Je m'asseois ici sur « ce banc et je ne vous perds pas de vue, allez « provoquer M. Pigeonnier, sinon n'espérez pas « entrer jamais dans mon boudoir... vous compre- « nez... allez, monsieur. »

La superbe Herminie s'est assise à l'une des extrémités du foyer, supportant avec beaucoup d'aplomb les regards que jettent sur elle les hommes qui se promènent en cet endroit pendant l'entr'acte. Quant à M. Plays, forcé d'aller chercher querelle à quelqu'un, il préférerait en ce moment être à Alger ou en chemin de fer.

Tobie avait parfaitement reconnu les deux époux, et il continuait de se promener en se mirant dans les glaces et en essayant de faire tenir son lorgnon dans son œil. Tout à coup une voix timide lui adresse la parole, il se retourne et aperçoit M. Plays qui n'a nullement l'air d'un provocateur et qui le salue fort poliment, en lui disant :

« — C'est à M. Tobie Pigeonnier que j'ai l'hon- « neur de parler ?

« — Eh ! c'est M. Plays !... enchanté de la ren- « contre ! Comment và cette chère santé, M. Plays ?

« — Pas mal, je vous remercie... mais sauffrant » beaucoup de mes cors... J'ai des bottes qui me « gênent... en avez-vous ?

« — Des bottes ?

« — Non, des cors.

« — Ce genre d'incommodité m'est totalement
« étranger.

« — Ah! que vous êtes heureux! »

Ici, M. Plays se retourne et aperçoit sa femme qui lui fait des yeux furibonds, il se rappelle ce qu'elle exige de lui, et dit à Tobie à demi voix :

« — Mon cher M. Pigeonnier... je vous dirai
« que ma femme m'envoie vers vous, parce qu'elle
« croit que vous vous êtes... un peu moqué d'elle
« en lui disant que vous aviez tué en duel M. Albert
« Vermoncey... Vous savez que les femmes pren-
« nent la mouche pour très-peu de chose... Her-
« minie est fort susceptible... Vous lui avez remis
« aussi un petit cigare... Bref, elle est furieuse
« contre vous... Moi, je suis persuadé que vous
« n'avez pas eu l'intention de lui manquer... Elle
« veut que je vous demande raison... ça n'a pas le
« sens commun... Il faudrait arranger cela à nous
« deux, et... »

Tobie prend un air grave et interrompt M. Plays, en disant :

« — Madame votre épouse a raison... parfaite-
« ment raison, et je ne m'étonne pas qu'elle vous
« ait dit de me tuer... Je l'approuve même... »

M. Plays se tient tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, et regarde le petit monsieur d'un air inquiet en balbutiant :

« — Comment, vous voulez... nous battre?

« — Chut! veuillez m'écouter! je vous répète
« que je mériterais toute sa colère et la vôtre si je
« m'étais conduit comme elle le croit. ais il n'en
« est rien !... Et maintenant elle n'est que trop ven-
« gée de ce pauvre Albert. En effet, dans une pre-
« mière affaire je croyais l'avoir tué, et j'étais dans
« l'erreur... mais depuis, j'ai trop bien pris ma
« revanche... En apprenant le retour d'Albert à
« Paris, il y a un mois, je lui ai envoyé sur-le-
« champ un cartel par un commissionnaire... il s'y
« est rendu. Oh! il était plein d'honneur... Nous
« nous sommes battus au pistolet, près de Pantin...
« Albert a reçu une balle dans le côté... et le jour
« même il a succombé. Voyez, monsieur, si main-
« tenant madame votre épouse peut avoir encore à
« se plaindre de moi lorsque deux fois je me suis
« battu pour elle... lorsque pour la venger j'ai tué
« un de mes plus intimes amis. »

M. Plays presse la main de Tobie en lui disant :

« — Vous êtes un brave... je n'en avais jamais
« douté... Ainsi ce pauvre Albert est vraiment
« mort cette fois?

« — Oui, malheureusement; car je ne vous ca-
« che pas que cela me fait beaucoup de peine.

« — Je le crois, oh! je le crois. Adieu donc,
« M. Pigeonnier... C'est moi maintenant qui vous
« fais mes excuses.

« — Je suis bien le vôtre, M. Plays. »

Tobie s'éloigne. L'époux d'Herminie revient près de sa femme et lui conte tout ce que le jeune homme vient de lui dire. Mme Plays écoute ce récit avec impatience, et s'écrie :

« — Ce n'est pas vrai... il s'est encore moqué « de vous... Albert n'est pas mort... »

« — Cependant, ma chère amie, il semblait bien « pénétré, et tous ces détails qu'il m'a donnés...

« — Mensonges! Au surplus, nous allons bientôt « savoir la vérité, et malheur à vous, monsieur, si « vous vous êtes laissé attraper. Venez... venez...

« — Où donc, madame?

« — A la demeure de M. Vermoncey... Oh! on « ne m'abusera pas cette fois. »

Herminie prend le bras de son époux, le fait sortir de l'Opéra, monter avec elle dans une voiture et arriver bientôt à la maison où logeait Albert. Là, elle interroge le concierge, elle apprend qu'en effet le jeune Vermoncey a été tué en duel il y a un mois, et tous les détails qu'on lui donne sur ce triste événement s'accordent parfaitement avec ce qu'a dit Tobie.

Alors, Mme Plays jette les hauts cris, pousse des sanglots, pleure, déchire son mouchoir, a des attaques de nerfs, se roule dans la loge du concierge, et appelle Tobie un monstre, un assassin.

M. Plays parvient, non sans peine, à remener sa femme chez lui, et tout le long du chemin elle lui

demande s'il sait ce qu'elle a fait du bout de cigare qui venait d'Albert ; elle déclare qu'elle donnera mille francs à celui qui le retrouverait.

Puis, au bout de quelques jours, Mme Plays conte partout que c'est M. Tobie Pigeonnier qui a tué en duel le jeune Albert Vermoncey ; et comme personne ne dément cette nouvelle, que celui dont on fait le vainqueur est au contraire le premier à la confirmer, elle ne tarde pas à prendre le caractère de l'authenticité : et dans le monde le petit Tobie passe bientôt pour un duelliste auquel il n'est pas prudent de se frotter.

VIII

UNE VIEILLE DAME.

Adeline était toujours aussi triste, mais elle ne pleurait plus, du moins devant son frère, car elle sentait bien que c'était augmenter la douleur et les regrets de Sanscravate, qui, pour elle, avait été obligé de commettre une action dont il éprouvait des remords, tout en se disant qu'il n'avait pas pu agir autrement.

Le commissionnaire travaillait avec ardeur, avec courage ; ce n'était plus le même homme qu'autrefois : depuis son duel avec Albert, il était devenu aussi doux qu'un enfant, et loin de chercher querelle à personne, il était toujours le premier à mettre

la paix dans les différends qui s'élevaient autour de lui. Au lieu de se griser comme cela lui arrivait fréquemment avant ces événements, il fuyait toutes les occasions de boire, n'entrait plus au cabaret et ne prenait ses repas qu'avec sa sœur, à laquelle il apportait fidèlement chaque jour l'argent qu'il avait gagné dans la journée.

Suivant les conseils de son frère, Adeline avait écrit à leur père, elle lui avait avoué sa faute et raconté franchement toute sa conduite ainsi que les événements qui en étaient résultés. La réponse ne s'était pas fait attendre : le vieux père Renaud avait fait savoir à sa fille qu'il lui pardonnait et que lorsqu'elle voudrait revenir près de lui ses bras lui seraient toujours ouverts. Et Sanscravate avait dit à sa sœur :

« — Quand ton enfant sera venu au monde et
« que tu seras assez forte pour supporter le voyage,
« nous partirons, nous retournerons au pays ; je
« m'y fixerai aussi, je ne vous quitterai plus, car
« un homme fort et courageux peut travailler par-
« tout, et j'ai ben assez de Paris comme ça ! Quand
« on n'a plus dans une ville ni un ami, ni une
« femme qui vous intéresse, on la quitte sans re-
« gret ! »

Quelques jours après la mort d'Albert, un messager de M. Vermoncey était venu dans l'humble réduit habité par le frère et la sœur. Il était porteur

d'une lettre adressée à Adeline, et qui contenait ces mots :

« — Mademoiselle, mon malheureux fils ne vous
« a pas oubliée avant de mourir ; au moment d'al-
« ler se battre, il avait tracé un écrit par lequel il
« vous laissait le peu de fortune qui lui reste en-
« core du bien de sa mère, et vous recommandait
« à ma générosité. Je veux remplir les derniers dé-
« sirs de mon pauvre fils. Ce qui lui restait ne se
« monterait pas à douze cents francs de rente ;
« mais à dater de ce jour je vous assure sur mes
« biens six mille francs de pension, dont vous pou-
« vez faire toucher une année dès à présent.

« VERMONCEY. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre, Adeline l'avait donnée à son frère. Sanscravate l'avait lue, puis il avait regardé sa sœur, tous les deux s'étaient compris sans se parler, et Adeline avait sur-le-champ répondu au père d'Albert :

« Je suis reconnaissante de vos bontés, mon-
« sieur, mais je ne veux rien, je ne puis rien ac-
« cepter... Ce que je voulais, c'était l'amour d'Al-
« bert et son nom pour mon enfant... Le ciel ne
« l'a pas permis, mais l'argent que vous m'offrez

« maintenant semblerait être le prix de mon dés-
« honneur. »

Adeline avait fait lire ce billet à son frère qui s'était écrié :

« — Bien tapé ! sacrebleu ! Je n'aurais pas mieux
« répondu. »

Le messager était parti avec cette réponse, et depuis on n'avait pas eu d'autres nouvelles de M. Vermoncey.

Sanscravate faisait tout son possible pour égayer sa sœur, pour ramener quelquefois un sourire sur ses lèvres, mais cela lui était d'autant plus difficile que lui-même avait un fonds de chagrin qu'il ne pouvait réussir à surmonter.

Le soir, lorsqu'il revenait près d'Adeline, et qu'il s'asseyait à ses côtés avec l'intention de la distraire par le récit de quelques faits dont il avait été témoin dans la journée, après avoir dit quelques mots, les souvenirs du passé se présentaient à sa mémoire, il tombait dans une profonde rêverie et semblait même oublier que sa sœur était près de lui.

Un soir que Sanscravate était depuis longtemps absorbé par ses pensées, Adeline s'approche de lui, pose doucement une main sur son épaule, et lui dit :

« — Toi aussi, mon ami, tu as des peines...
« autres que celles que je t'ai causées... D'ailleurs

« je me rappelle ce que tu m'as dit en venant me « chercher à Lagny : J'ai des chagrins, et je te les « conterai un jour... Eh bien! est-ce que ce jour « n'est pas venu?... je ne puis pas te promettre que « je te consolerai, mais je comprendrai tes peines, « et c'est déjà quelque chose que d'avoir une amie « qui comprenne ce que nous éprouvons. »

Sanscravate regarde sa sœur avec tristesse, l'embrasse sur le front, passe sa main dans ses cheveux et s'écrie :

« — Sacredié, tu as raison... Je vas tout te con-« ter... Du reste, c'est bien simple et ce ne sera pas « long :

« J'avais un amour dans le cœur... un amour « qui était partagé, du moins je le croyais... enfin « Bastringuette était à moi... comme tu étais à « M. Albert, si ce n'est pourtant que je ne l'avais « pas séduite... parce que à Paris, vois-tu, une fille « sait ben ce qu'elle fait en donnant son cœur : on « peut lui plaire mais on ne la séduit pas. Bastrin-« guette était une bonne fille, un peu leste dans ses « manières ; un peu hardie dans ses propos... mais « je l'aimais ainsi... et elle... elle m'aimait aussi « comme j'étais, et pourtant alors, je dois avouer « que j'étais bien moins rangé que maintenant ! Je « jouais, je buvais, je me grisais, je me battais « pour un mot, pour un rien !... et je mangeais en « un jour tout ce que j'avais gagné en huit... mais

« elle me pardonnait mes folies, et elle avait soin
« de ma chambre, de mon linge... et tout cela,
« sans intérêt, car quelquefois c'était elle qui
« m'avançait de quoi dîner, et pourtant elle n'en
« avait pas trop pour elle ; marchande des quatre
« saisons, elle ne gagnait pas toujours en huit jours
« ce que je dépensais en une soirée, avec Jean
« Ficelle et d'autres bambocheurs.

« — Pauvre fille ! » dit Adeline, « elle t'aimait
« bien !

« — Bah ! tu crois cela ! moi aussi je l'ai cru !...
« mais tu vas voir que je me trompais. J'avais aussi
« un ami, un camarade, plus jeune que moi... il se
« nommait Paul, il était commissionnaire aussi, et
il se mettait à côté de ma place... Ce Paul avait
« l'air si doux... et puis il avait des manières...
« quelque chose qui vous plaisait... avec cela bon
« travailleur ! ne flânant pas, ne se grisant jamais
« et ne me donnant que de bons conseils... Aussi,
« je le regardais comme mon frère ! je me serais
« battu, je me serais jeté au feu pour lui !... Eh
« bien, Bastringuette m'a quitté pour aller avec
« Paul... et lui, tout en me jurant qu'il ne la voyait
« pas, qu'il aimait une autre femme, donnait des
« rendez-vous à Bastringuette... se retrouvait avec
« elle... dans un autre quartier où ils ne pensaient
« pas qu'ils seraient rencontrés.

« — Es-tu bien sûr de cela, mon frère ?

« — Ah ! si on me l'avait dit, je n'aurais pas « voulu le croire !... mais je l'ai vu... vu de mes « propres yeux !... il n'y avait plus moyen de dou- « ter ! Je voulais d'abord me contenter de les mé- « priser... mais un jour, j'avais été avec Jean « Ficelle, et j'étais un peu étourdi... j'aperçus Paul « au coin d'une rue avec ma perfide... ma foi ! je ne « pus pas me contenir... je voulus me battre... je « sautai sur lui... il ne se défendit pas...

« — Oh ! mon Dieu, tu l'as tué !

« — Non, non... blessé seulement... et encore « c'est par hasard... il tomba sur un pavé... Mais « depuis longtemps il est guéri !... heureusement je « ne le vois plus... il a adopté une autre place... « dans la rue Taitbout, je crois !...

« — D'ailleurs, mon ami, si tu le revoyais, tu « ne te battrais plus avec lui, j'espère... une fois « c'est bien assez... Ah ! c'est trop quelquefois. »

Adeline porte son mouchoir à ses yeux, et Sans-cravate reprend :

« — Oh ! non, non... c'est fini ! je ne lui dirais « plus rien... d'ailleurs le ciel a voulu... oh ! c'est « une chose bien singulière !...

« — Quoi donc, mon ami ?

« — Figure-toi que par le plus grand des ha- « sards, j'ai découvert, il y a peu de temps, un « secret dont la connaissance rendrait à ce Paul un « nom, un père, une grande fortune... car c'est

« un enfant trouvé qui ne connaît pas sa famille,
« et moi... moi seul, je la connais... je n'aurais
« qu'un mot à dire pour qu'il fût heureux, riche,
« considéré...

« — Eh bien ! mon frère?...

« — Eh bien ! je ne le dirai pas.

« — Ah ! c'est mal, cela, mon ami, priver quel-
« qu'un de sa fortune, et ce qui est bien plus en-
« core, des caresses de son père ! Tiens, mon
« frère, je suis sûre que dans le fond de ton âme,
« cela te tourmente, parce que tu sens que tu fais
« là une mauvaise action !...

« — C'est possible, mais ça n'empêche pas que
« je garderai mon secret... Il donnerait des cha-
« peaux, des bijoux, des châles à Bastringuette !
« il la ferait se promener en voiture, ils iraient
« bombancer chez les traiteurs, et elle serait en-
« core ben plus contente de m'avoir quitté pour
« lui... Oh ! non, sacrebleu, non ! ça ne sera
« pas !

« — Mais pourtant, mon frère...

« — C'est assez, ne me parle plus de ça, ne
« reviens plus là-dessus ! tu ne changerais rien à
« ma résolution. Tu me donnerais de l'humeur con-
« tre moi... contre eux... contre tout le monde !
« et voilà tout... »

Plus de trois semaines s'étaient écoulées depuis cet entretien, et aucun changement n'était survenu

dans la situation du frère et de la sœur, lorsque, par une belle journée d'hiver, Sanscravate qui était seul à sa place, parce que depuis plus de huit jours Jean Ficelle n'avait pas paru à la sienne, vit venir une dame âgée qui, regardant de côté et d'autre, ne paraissait pas bien sûre de ce qu'elle voulait faire.

Cette dame, qui semblait avoir soixante et quelques années, était petite, frêle, pâle et annonçait une faible santé. Sa mise était fort simple, fort modeste, quoique bourgeoise; elle ne dénotait pas la pauvreté, mais annonçait tout au moins cette économie qui est voisine de l'indigence; malgré cela, sa tournure distinguée, l'amabilité de sa figure et de ses manières lui donnaient cet aspect comme il faut, qui perce même sous les vêtements les plus humbles et que les plus élégantes toilettes ne sauraient donner à celles qui ne l'ont pas reçu de la nature ou de l'éducation.

Cette dame qui s'est enfin décidée à s'adresser à Sanscravate, s'approche du commissionnaire et lui dit d'un ton fort poli :

« — Monsieur... est-ce que vous ne pourriez « pas me dire... c'est que... je ne suis pas bien « sûre... je ne sais pas trop comment vous expli- « quer cela...

« — Dites toujours, madame, est-ce que vous « cherchez une adresse... une personne dans le

« quartier ? Il y a longtemps que je me mets à cette « place, et je pourrai probablement vous indiquer « où c'est.

« — Ce n'est pas une adresse, mais bien en effet « une personne sur laquelle je voudrais obtenir des « renseignements... savoir enfin quelque chose qui « m'intéresse beaucoup. D'abord, dites-moi, mon- « sieur, êtes-vous le seul commissionnaire de cette « rue ?

« — Non, madame, il y a encore Jean Ficelle... « mais il n'est pas là pour le quart d'heure... il n'est « même pas venu travailler depuis plusieurs jours... « je le suppose en goguette.

« — Quel homme est-ce que ce Jean Ficelle ?

« — Dame ! un homme petit, maigre, pas beau... « et près de trente ans.

« — Oh ! ce n'est pas cela ! Celui que je cherche « n'a que vingt-trois ans, et il ne les paraît pas, on « lui en donnerait à peine vingt... il est d'une jolie « taille... d'une jolie figure... sa voix est douce « comme ses yeux.

Sanscravate fronce légèrement le sourcil, en répondant :

« — Ah ! c'est d'un nommé Paul que vous vou- « lez parler...

« — Paul ! » s'écrie la vieille dame, c'est bien « cela... Comment, vous le connaissez donc ?

« — Parbleu ! puisqu'il était commissionnaire à

« côté de moi... Il n'y a pas ben longtemps qu'il
« se place ailleurs.

« — Commissionnaire !... c'est donc vrai !... pau-
« vre garçon... Ah ! mon Dieu ! et c'est pour moi,
« j'en suis sûre... »

La vieille dame ne peut plus parler, les larmes la suffoquent. Sanscravate est obligé de la soutenir jusqu'à ce que son émotion soit calmée. Enfin, étant un peu remise, elle presse la main de Sanscravate, en lui disant :

« — Merci, monsieur, merci... Mais si vous sa-
« viez quel brave garçon vous avez eu pour cama-
« rade, si vous connaissiez son noble cœur et tout
« ce qu'il a fait pour moi !... Oh ! mais, je vais
« vous le dire, monsieur, car je veux le dire à tout
« le monde, une si belle conduite doit être con-
« nue... quand ce ne serait que pour donner à
« d'autres le désir de l'imiter !... Je me nomme
« Desroches, mon mari était négociant, justement
« considéré, tant par la bonté de son caractère que
« par sa rigoureuse probité. Un jour, nous étions
« heureux alors... mon mari, en voyant ces pau-
« vres enfants, abandonnés par leur famille, fut
« vivement touché, intéressé par la figure de l'un
« d'eux... C'était le jeune Paul, qui pouvait alors
« avoir dix ans tout au plus. Nous n'avions pas
« d'enfant, c'était la seule chose qui manquait à
« notre bonheur ; mon mari offrit de se charger de

« celui-ci, et sa demande fut accueillie sans diffi-
« culté.

« — Je savais tout cela, madame, » dit Sanscravate, « Paul m'a conté comment il fut recueilli « par M. Desroches, comment il devint même son « commis... puis enfin comment des malheurs, des « banqueroutes assaillirent votre mari, qui mourut « de chagrin peut-être... d'être obligé de ne pas « tenir ses engagements !

« — Oui, monsieur, oui... tout cela est vrai... « mais ce n'est pas tout... et vous ne savez que cela, « je gage ? car Paul ne vous aura pas appris sa belle « conduite...

« — Le fait est que je n'en sais pas plus...

« — Eh bien ! monsieur, Paul, qui avait dix-« huit ans et demi alors, me dit, lorsque j'eus « perdu mon époux : Consolez-vous, ma bonne « mère, non-seulement j'aurai soin de vous, mais « je veux encore que la mémoire de mon bienfai-« teur soit respectée ; je veux payer tout ce qu'il « doit ; à force de travail j'y parviendrai. En effet, « le pauvre garçon assembla les créanciers de mon « mari et promit de rembourser ce que devait « M. Desroches si on voulait lui accorder du temps. « Touchés de son dévouement, les créanciers lui « dirent de régler lui-même les conditions. Les « sommes qui restaient dues ne formaient qu'un « total de huit mille francs. Paul demanda cinq ans

« pour payer tout ; ensuite il me dit de ne point « m'inquiéter de moi, qu'il pourvoirait à tous mes « besoins ; puis il me quitta pour aller chercher un « emploi. Je fus plusieurs jours sans le revoir ; « enfin, il revint et il m'apprit qu'il était employé « dans une maison de commerce du faubourg Saint-« Honoré, et qu'il était obligé de loger près de là, « mais qu'il viendrait me voir au moins deux fois « par semaine, et qu'il tiendrait les engagements « qu'il avait pris avec les créanciers de mon époux. « En effet, monsieur, à dater de cette époque, tous « les trois mois, il payait la somme qu'il s'était en-« gagé à donner et il m'apportait alors les billets « acquittés, en me disant : Tenez, ma bonne mère, « je me trouve heureux, car je fais respecter la « mémoire de mon bienfaiteur !... et moi, monsieur, « je ne me doutais pas que le pauvre garçon, qui « n'avait pas trouvé d'emploi, s'était fait commis-« sionnaire pour remplir ses engagements, et qu'il « travaillait sans relâche et ne se donnait aucun « plaisir, afin de mettre de côté pour moi... pour « l'honneur de mon mari, tout l'argent qu'il ga-« gnait ! »

En achevant ces mots, Mme Desroches, qui ne peut retenir ses larmes, tire son mouchoir et s'arrête un moment pour essuyer ses yeux.

De son côté, Sanscravate a beau faire son possible pour ne point s'attendrir, malgré ses grimaces,

l'air bourru qu'il veut conserver, et quoiqu'il tourne sa bouche et se morde les lèvres, deux grosses larmes s'échappent de ses yeux, tandis qu'il murmure entre ses dents :

« — Sacré nom d'une pipe !... c'est bien tout « de même !... c'est de l'honneur !... Et dire que « pour les clignements d'yeux d'une femme... on « se fâche... on perd un ami... pour un f.... « jupon avec des grosseurs dessous !... ah ! c'est « bête ça !... Allons, il n'y a pas moyen... faudra « que je lâche le secret ! »

Puis, après avoir eu l'air de se moucher pour essuyer ses yeux, Sanscravate dit à la vieille dame :

« — Mais comment avez-vous découvert que « Paul s'était fait commissionnaire ?

« — Voici comment, monsieur. Il y a quatre à « cinq mois à peu près, j'ai fait une maladie, alors « Paul restait près de moi, il me gardait, il n'allait « pas à son travail et il me disait : Ne vous tour- « mentez pas, il y a un autre commis qui a pro- « mis de me remplacer, qui fait mon ouvrage... « Ah ! il faut que je vous dise aussi, monsieur, que « je demeure vieille rue du Temple, tout près de « la rue Barbette...

« — Près de la rue Barbette ! » s'écrie Sanscravate, « une maison très-haute, une allée... un épi- « cier en bas ?

« — Oui, monsieur, c'est cela...

« — Continuez, madame, continuez...

« — Eh bien ! un matin, j'allais mieux depuis « quelques jours, et Paul qui était retourné à sa « maison de commeace... comme il me le disait « du moins, était venu me voir dans la matinée pour « s'assurer que j'allais toujours bien. Il était chez « moi depuis peu de temps, lorsqu'arriva une grande « fille qui venait m'apporter ce que j'avais fait de- « mander à ma fruitière, qui est dans la rue Bar- « bette... Mais qu'avez-vous donc, monsieur... « vous semblez bien agité ?...

« — Ce n'est rien, madame, vous le saurez... « Mais continuez... achevez donc...

« — Cette grande fille poussa un cri de surprise « en apercevant Paul, je vis qu'elle le connaissait et « qu'elle était surprise de le voir mis avec une cer- « taine recherche... Je m'aperçus bien que Paul lui « dit quelques mots à l'oreille, mais alors je n'en « sus pas plus. Seulement, quand Bastringuette, « c'est le nom de cette jeune fille, revenait m'ap- « porter quelque chose de chez la fruitière, qui est « sa cousine, elle s'écriait seulement : Ah ! madame, « c'est un bien brave garçon que ce M. Paul !... Et... « mais... vous pleurez, monsieur ?...

« — Allez donc... allez toujours, madame...

« — Enfin, monsieur... il y a quelque temps, « Paul ne vint pas comme à son ordinaire... j'étais « inquiète, tourmentée, lorsque je vis accourir

« Bastringuette, elle m'apportait de l'argent que, « ce jour-là, Paul devait payer à un créancier, puis, « elle me dit qu'il avait été forcé de faire un « petit voyage, mais qu'il viendrait me voir à son « retour. Bref, monsieur, le temps s'est écoulé, et « Paul n'est pas revenu, mais Bastringuette m'a « toujours apporté de l'argent de sa part. Je l'ai « questionnée, elle s'est embarrassée, embrouillée « dans ses réponses... j'ai cru comprendre que « Paul n'avait plus d'habits... qu'il ne voulait pas « venir chez moi en veste, de crainte que je ne « devinasse sa profession... Puis les mots de com- « missionnaire ont frappé mon oreille, puis le nom « de cette rue souvent prononcé...

« — Assez! assez, madame... Ah! Paul!... mon « pauvre Paul!... C'est donc vrai!... Tu ne m'avais « pas trahi... Ce n'est pas pour Bastringuette que « tu allais dans cette maison...

« — Que voulez-vous dire, monsieur?

« — Ce que je veux dire... Que je suis un « gueux!... un brutal... une canaille... Que j'ai « battu Paul, que je l'ai blessé... parce que je « croyais qu'il était avec ma maîtresse... Tandis « qu'il ne s'occupait que de vous... que de la mé- « moire de son bienfaiteur... Ah! sacré nom!... « mais je réparerai ça... Je le rendrai aussi heu- « reux qu'il mérite de l'être...

« — Que voulez-vous dire, monsieur?...

« — Oh ! courons le trouver d'abord, j'ai soif de « l'embrasser... pourvu qu'il me pardonne... Venez, « ma petite dame, venez vite, si vous ne pouvez « pas courir je vous porterai... Mais hâtons-nous, « car je n'y tiens plus d'abord !... »

Et Sanscravate prend le bras de Mme Desroches, et il l'entraîne, et pour suivre le commissionnaire qui peut, dit-il, faire le bonheur de son fils adoptif, la vieille dame semble avoir retrouvé ses jambes de vingt ans.

Ils arrivent à la nouvelle place que Paul avait adoptée ; ils l'aperçoivent assis sur un banc de pierre et livré à ses réflexions. Sanscravate lâche le bras de Mme Desroches, caurt à Paul, le prend par la tête, par le corps, l'embrasse à plusieurs reprises en pleurant et en balbutiant :

« — Me pardonnes-tu, mon pauvre Paul... Je « sais tout... J'avais tort et je t'ai battu... Si tu ne « me pardonnes pas je me fiche à l'eau !... Tu auras « soin de ma sœur... »

Paul ne comprend rien à ce qui lui arrive, lorsque la présence de Mme Desroches lui fait deviner que sa conduite est connue. La vieille dame court aussi embrasser en pleurant le jeune commissionnaire ; alors les passants, les flâneurs, les badauds commencent à s'arrêter autour d'eux, en se demandant l'un à l'autre ce que le jeune homme a fait pour être embrassé ainsi, et Sanscravate prend le bras de

Mme Desroches et celui de Paul en leur disant :

« — Allons-nous-en, j'ai ben autre chose à vous « conter, et ces gens-là, qui se figurent peut-être « que nous allons faire des tours, commencent à « m'ennuyer. »

Ces trois personnes, si heureuses de se trouver ensemble, arrivent dans l'humble réduit de Sanscravate, où la pauvre Liline, toute surprise de cette visite, tâche cependant de faire de son mieux les honneurs de la chambre de son frère. Celui-ci lui présente Paul en lui disant :

« — Tiens, ma sœur, voilà celui dont j'étais « jaloux, et j'ai reconnu aujourd'hui qu'il ne m'a- « vait jamais trahi. Tu dois penser alors avec quelle « joie je vais lui faire retrouver son père, son nom, « sa fortune !... »

Paul regarde Sanscravate en poussant un cri de surprise, il craint d'avoir mal entendu; madame Desroches supplie aussi le frère d'Adeline de s'expliquer. Celui-ci ne demande pas mieux, et pour que son récit soit plus clair, il raconte d'abord tout ce qui a rapport à Albert et à sa sœur, puis sa visite chez M. Vermoncey, puis son duel avec le séducteur d'Adeline, puis enfin ce qu'il a entendu, ce que disait madame Baldimer au père d'Albert, ces noms, cette croix, toutes les circonstances qui se rapprochent, et Paul pousse un cri de joie en disant :

« — Mais mon cœur aussi semblait l'avoir deviné ;

« et lui-même... cette amitié, cet intérêt qu'il « m'a témoigné...

« — Il te connaît? » demande Sanscravate.

Paul raconte les circonstances qui l'ont conduit chez M. Vermoncey. Alors Sanscravate frappe dans ses mains, saute, jure, pleure et s'écrie :

« — Partons, mes enfants, allons sur-le-champ « chez M. Vermoncey, il y a assez longtemps qu'il « souffre... qu'il gémit ; hâtons-nous de lui rendre « un fils pour le consoler un peu de la perte de ses « autres enfants. Mme Desroches va venir avec nous, « il est bon qu'elle soit là pour certifier ce que j'a- « vancerai... Toi, ma sœur, reste ici... Attends- « moi... mais je reviendrai bientôt et avec de bonnes « nouvelles, j'en suis certain. »

Et Sanscravate dit quelques mots à l'oreille de sa sœur, qui sourit et promet d'obéir, ensuite il court chercher un fiacre, il y fait monter Mme Desroches et Paul, il se place près d'eux et l'on arrive à la demeure de M. Vermoncey.

Sanscravate dit à ceux qui l'accompagnent : « C'est à moi de lui parler le premier, ma présence « lui fera mal d'abord ; mais après j'espère qu'il « ne sera pas fâché de m'avoir revu. »

Et le commissionnaire pousse devant lui le domestique et le force à l'introduire dans le cabinet de son maître.

M. Vermoncey fait un mouvement de surprise,

une sombre tristesse se peint dans ses yeux en apercevant Sanscravate ; cependant il lui fait signe d'avancer, en lui disant :

« — Votre sœur a sans doute réfléchi sur mes « offres... Je suis toujours prêt à les tenir, car je « voudrais pouvoir réparer les torts de mon fils !

« — Ne parlons pas de cela, monsieur, » répond Sanscravate, « si votre fils a eu des torts... le ciel « a voulu qu'il les expiât... et cet événement là... « m'a fait autant de peine qu'à vous. Mais aujour- « d'hui je viens vous rendre du bonheur, et c'est « bien le moins après vous avoir causé tant de « chagrin !... »

M. Vermoncey fixe sur le commissionnaire des regards surpris. Sanscravate repond :

« — Monsieur, le hasard m'a fait connaître toute « l'histoire d'une faute de votre jeunesse... dont « cette Mme Baldimer tenait tant à vous punir... « Eh bien ! cet enfant que vous eûtes alors d'une « pauvre fille nommée Marie Delbart, cet enfant... « abandonné... je l'ai retrouvé, moi, et je vous le « ramène...

« — Il serait possible ! » balbutie M. Vermoncey en se levant et en allant à Sanscravate. « Ah ! mon- « sieur, dites-vous vrai... êtes-vous bien sûr de ce « que vous avancez ?

« — Oui, sacrebleu ! je suis sûr de mon fait !... « sûr de ce que je dis...

« — Vous savez qu'il existe... où il est mainte-
« nant?

« — Où il est?... Ah! pas loin d'ici!... »

Et Sanscravate courant rouvrir la porte derrière lui, prend Paul et le pousse dans les bras de son père, en disant à M. Vermoncey :

« — Je vous ai privé d'un fils... mais je vous en
« rends un autre... Ça me raccommode un peu avec
« moi! »

M. Vermoncey tient Paul pressé contre son cœur, puis il le regarde avec tendresse et s'écrie :

« — Mais je ne me trompe pas... c'est ce jeune
« homme qui m'avait inspiré un si vif intérêt... Oh!
« oui, c'est mon fils, mon cœur l'avait déjà deviné..
« et plus je le regarde, plus je retrouve dans ses
« traits ceux de l'infortunée Marie.

« — Oh! mais nous voulons que vous soyez cer
« tain de votre fait! » s'écrie Sanscravate. « Voilà
« madame Desroches, la veuve de ce brave monsieur
« qui a fait sortir Paul de... d'où il était; elle vous
« dira quel papier il avait sur lui quand on l'a...
« enfin vous verrez la croix à son bras gauche. Oh!
« vous verrez que c'est bien tout comme cette belle
« dame... qui est si méchante, vous a dit l'autre
« fois... et vous saurez aussi que non-seulement
« vous avez retrouvé votre fils, mais encore que
« c'est le plus digne jeune homme qu'il y ait au
« monde, et que si on donnait la croix à tous ceux

« qui la méritent, il y a ben longtemps qu'elle bril-
« lerait sur sa poitrine. »

M. Vermoncey n'a plus besoin de preuves pour être persuadé que Paul est son fils, cependant il écoute avec un vif intérêt le récit de la bonne Mme Desroches qui ne manque pas de raconter la belle conduite du jeune commissionnaire.

Quand la vieille dame a cessé de parler, M. Vermoncey prend la main de son fils, il le regarde avec orgueil, puis il balbutie :

« — Mon ami, tu ne seras pas aussi fier de ton
« père... tu as le droit de lui reprocher ton aban-
« don... mais j'étais bien jeune... j'étais pauvre...
« je ne savais pas ce que c'est que d'être père... et
« cette faute... je me la suis tant reprochée. »

Paul se jette dans les bras de son père, en le suppliant de ne point lui en dire davantage, et Sanscravate s'écrie :

— « Il faut oublier le passé, pour ne plus songer
« qu'au bonheur présent.

« — Oui, » dit Paul, en serrant la main de son ancien camarade. « Mais puisque je remplace Albert
« en ces lieux, il faut à présent que ta sœur accepte
« ce que lui et mon père ont fait pour elle... n'est-
« ce pas, mon père, que je remplis vos désirs en ce
« moment.

— « Oui, mon ami, » dit M. Vermoncey, « et désor-
« mais, d'ailleurs, j'approuverai tout ce que tu feras.

« — Tape là-dedans ! » dit Sanscravate à Paul, « de toi j'accepte tout... tu me donnerais un million « que je le prendrais... faut ben que je répare mes « sottises à ton égard; mais ma sœur nous attend... « et puis... et puis... »

Sanscravate murmure tout bas le nom d'Élina. Aussitôt Paul demande à son père la permission de le quitter un moment; M. Vermoncey y consent, à condition qu'on lui amènera la jeune Adeline qu'il veut aussi embrasser, et que Mme Desroches voudra bien rester avec lui pour lui parler encore de son fils. La vieille dame ne demande pas mieux.

En quelques secondes, Sanscravate et Paul sont près d'Adeline, qui, d'après l'avis de son frère, a été chercher la petite Élina, et lui a raconté le changement survenu dans la situation de Paul. Quand les deux amis arrivent, ils trouvent la jeune couturière tout en larmes, parce qu'elle est persuadée que, devenu riche, son amoureux ne pense plus à être son mari.

Paul s'empresse de consoler Élina, et Sanscravate s'écrie :

« — Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, « et présenter tout de suite à ton père celle que tu « aimes... en ce moment il n'a rien à te refuser... « plus tard on ne sait pas ! »

Paul approuve cette idée, mais la petite Élina craint d'aller chez M. Vermoncey, elle refuse, elle

tremble, il faut toute l'éloquence de son amant, toutes les prières d'Adeline et de son frère, pour qu'elle consente à les accompagner. Enfin on calme sa frayeur, et bientôt les deux jeunes filles sont devant M. Vermoncey.

Sanscravate présente sa sœur, dont la contenance à la fois triste et modeste, dont les beaux yeux mouillés de larmes inspirent à M. Vermoncey le plus tendre intérêt, et il la presse sur son cœur en la nommant sa fille. Ses yeux se portent ensuite sur la petite Élina, qui tâche de se cacher derrière un rideau, et il dit en souriant :

« — Mais quelle est donc cette autre jeune « fille ? »

Paul s'avance en rougissant, il raconte à son père ses amours avec Élina, il appuye sur la délicatesse de la jeune fille qui l'aimait lorsqu'il n'avait rien, et qui voulait lui donner sa petite fortune, puis il fait connaître tous les soins qu'elle lui a prodigués pendant sa maladie.

M. Vermoncey va chercher la petite derrière les rideaux, il l'amène au milieu de la chambre, où elle arrive rouge comme une cerise, et il l'embrasse sur le front, en lui disant :

« — Vous vouliez faire le bonheur de mon fils, « lorsqu'il n'avait rien, maintenant qu'il est riche, « il est bien juste qu'il fasse le vôtre !

« — Ah ! voilà qui est bien parler ! » s'écrie

Sanscravate. « Tenez, monsieur, savez-vous ce qui « résulte de tout ça ? c'est qu'aujourd'hui vous avez « retrouvé tous vos enfants ! »

En retournant chez lui, avec sa sœur, Sanscravate est bien gai, bien heureux, pourtant ses regards se portent souvent de côté et d'autre, comme s'il espérait rencontrer quelqu'un. Adeline voit cela, elle sourit et ne dit rien ; mais au commencement de la soirée, on frappe doucement à la porte de leur logement.

« — Tiens ! qu'est-ce qui peut nous venir, » dit Sanscravate, en regardant sa sœur, « il me semble « que nous n'attendons plus de visite. »

Adeline ne répond rien, mais elle va ouvrir, et bientôt Bastringuette est devant eux.

Sanscravate se sent si ému, qu'il ne peut pas parler, et il a d'abord envie de sauter au cou de la grande fille, mais il s'arrête parce qu'il songe que si Paul n'est pas son amant, cela ne prouve pas qu'elle n'ait point un autre sentiment dans le cœur.

Bastringuette est restée debout devant le commissionnaire ; elle lui fait des petits yeux bien gentils, puis enfin, comme si elle devinait ce qu'il pense, elle lui tend la main en disant :

« — J'ai été coquette... tu as été méchant... « mais je t'aime toujours, et désormais tu peux être « tranquille, parce que, vois-tu, une femme... c'est

« comme une marmite : quand elle a déjà été au « feu... ça vaut mieux qu'une neuve. »

Sanscravate saute au cou de la grande fille, en lui disant :

« — Pour que tu ne changes plus, je t'épouse !

« — C'est pas toujours un bon moyen, » répond Bastringuette en souriant, « mais comme j'ai été « légère avant le mariage, je te promets de ne plus « l'être après.

« — Et je t'emmène en Auvergne, vivre près de « mon père ; ça te va-t-il ?

« — En Auvergne... j' crois ben ! moi qui aime les châtaignes. »

Quelques semaines après cette journée, Paul conduisait à l'autel la gentille Élina, qui avait cessé d'être couturière en même temps que son amant avait cessé d'être commissionnaire.

Et la bonne Mme Desroches avait consenti à se fixer près des jeunes époux qui la traitaient comme leur mère.

Quant à Mme Baldimer, elle avait quitté Paris, et était repartie pour l'Amérique, le lendemain de la mort d'Albert.

Les anciens amis d'Albert continuent de se promener en fumant sur le boulevard des Italiens. Mouillot est toujours bon vivant, Balivan aussi distrait, M. Dupétrain veut toujours endormir son monde, M. Varinet ne prête plus cinq cents francs sur une

olive, parce qu'il craint de la garder trop longtemps dans sa bourse, et M. Célestin de Valnoir, sorti de Sainte-Pélagie, s'occupe à faire d'autres dettes.

Mme Plays fait toujours des légèretés à son mari, mais elle ne peut pas voir Tobie en face, elle l'a en horreur parce qu'elle croit qu'il a tué Albert; le jeune Pigeonnier se console des rigueurs de la superbe Herminie avec la fortune de sa tante Abraham, et sa réputation de bravoure.

La veille du jour où Sanscravate doit partir pour l'Auvergne avec sa sœur et Bastringuette, il voit passer dans la rue deux hommes qui ont les poucettes, et que la gendarmerie conduit à la préfecture. Il reconnaît Laboussolle et Jean Ficelle. Ce dernier semble un peu confus d'être vu avec une telle escorte; quant à M. Laboussolle, il crie tout le long du chemin :

« — C'est une erreur de messieurs les gendar-
« mes, on nous prend pour d'autres !... on m'a déjà
« fait ce tour-là sept ou huit fois. »

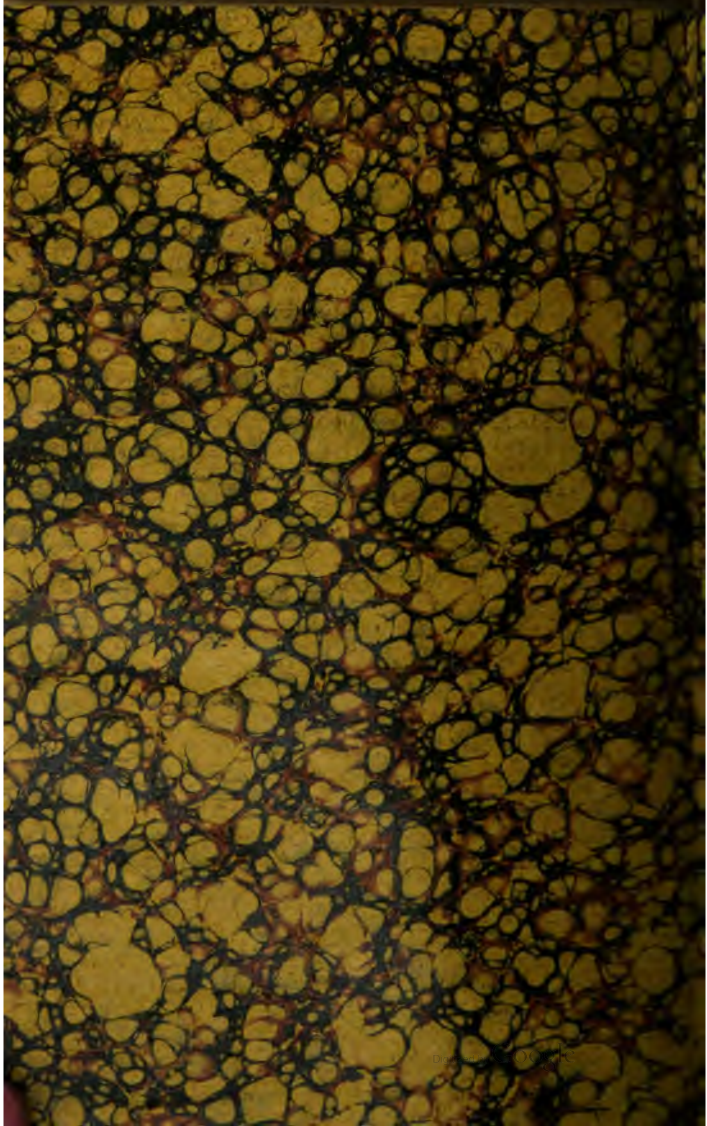
Et Sanscravate se dit en les regardant aller :

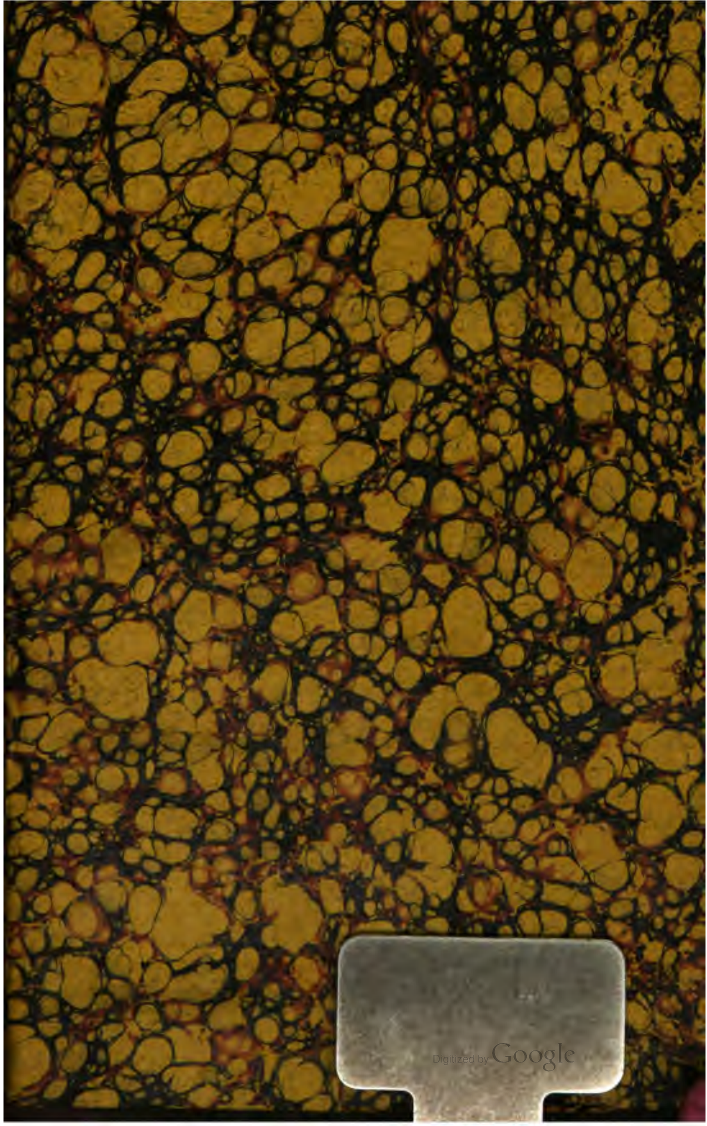
« — Voilà peut-être comme j'aurais fini, si j'avais
« écouté les conseils de ce mauvais sujet !... car, il
« n'y a pas à dire, quand on bamboche souvent et
« qu'on ne travaille jamais, il est rare que l'on finisse
« bien. »

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.




Digitized by Google

